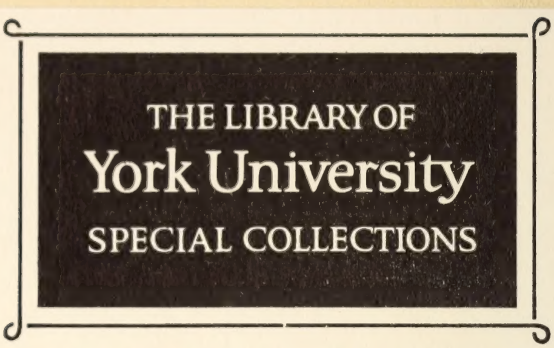
THE LIBRARY OF
York University
SPECIAL COLLECTIONS

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/mesheureslavieau00rhod

BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE

COLLECTION MONTCALM

Droits réservés. Canada 1924, Copyright U. S. A. 1924
par Librairie Beauchemin Limitée, Montréal

No 424 B

MES HEURES

LA VIE
AU CANADA ET AILLEURS

LAMBERT DE RHODE

MES HEURES

LA VIE
AU
CANADA ET AILLEURS

MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
30, rue St-Gabriel
1924

35
63
14
pec
011

PRINTED IN BELGIUM
IMPRIMÉ EN BELGIQUE

LA VIE AU CANADA ET AILLEURS

ÊTRE DE CHEZ NOUS

Il n'est pas de terre plus propice à l'éclosion des Arts et des Lettres qu'un pays libre et indépendant. On a observé que les Grecs qui portèrent les arts à la plus grande perfection n'eurent pas plus tôt perdu leur liberté, à la suite des conquêtes d'Alexandre, que les arts déchurent parmi eux. L'exemple est tiré de loin. Nous pourrions trouver des parallèles dans des nations modernes. Laissons là des comparaisons fastidieuses.

Constatons seulement, et c'est pour nous le point le plus important, que nous jouissons dans notre province d'une liberté qui donne de l'essor à nos pensées, à nos actions. Disons-nous bien que nous sommes un peuple indépendant qui se gouverne lui-même.

Ces considérations, il appartenait à la psychologie et à l'esprit cultivé et artistique de notre secrétaire provincial de les faire entrer dans le domaine pratique.

Enfin, nos littérateurs, nos poètes, nos artistes, aux talents divers et ne demandant qu'à se développer vont avoir un appui tangible qui leur permettra de se livrer à leurs études favorites avec plus de sécurité budgétaire. Ce n'est pas encore le grand Pactole, mais c'est un appoint très appréciable. Nous aurons à Montréal une École de Beaux-Arts. Notre jeunesse n'est-elle pas aussi apte que ses cousins de France à donner des résultats qui étonneront le monde ? Pourquoi le Canada français ne produirait-il pas de grands artistes ? Nous avons des scènes naturelles dignes d'inspirer les plus beaux poèmes, de faire éclore les plus magnifiques tableaux, de donner aux sculpteurs des sujets d'études de toute beauté.

Nous avons des fleuves et des lacs uniques au monde, des forêts, des montagnes splendides, des hivers ruisselants de poésie, des étés inondés de soleil, des automnes remarquables. Avec de tels spectacles et une imagination bien française, il ne reste plus qu'à travailler pour réussir.

C'est bien ce que l'honorable Athanase David a réalisé en créant des prix, des bourses pour nos littérateurs et en projetant l'établissement d'une école des Beaux-Arts dans la métropole du Canada.

Un philosophe anglais, David Hume, rendait il y a deux siècles environ, ce témoignage aux Français : « Les Français sont les seuls qui aient été à la fois, philosophes, poètes, orateurs, historiens, peintres, architectes, sculpteurs et musiciens. A l'égard du théâtre ils ont surpassé même les Grecs, si supérieurs aux Anglais, (sic) et, dans la vie commune ils ont, en grande partie, perfectionné cet art, le plus utile et le plus agréable de tous, l'art de vivre, le talent de la société et de la conversation ».

Or ces qualités françaises, reconnues par un Anglais, il y a deux siècles, elles existent toujours, elles se sont accrues, perfectionnées, elles sont l'héritage de tous les peuples de survivance française, parmi lesquels il est équitable de placer en tête le Canada français.

Mais pour que la littérature canadienne-française donne tout ce qu'elle doit donner, pour que les beaux-arts canadiens répondent à l'idéal rivé par le secrétaire provincial, il est nécessaire qu'ils gardent leur couleur locale, leur caractère de terroir.

Allez étudier en France avec les grands maîtres, faites venir ici des professeurs au vaste et beau talent, mais, pour que votre génie ait vraiment toute sa sève, toute sa vigueur, faites-en sorte qu'il garde son effigie nationale. Ne soyez pas des imitateurs serviles, mais des créateurs chez lesquels le génie français sera fondu dans le moule canadien.

L'exactitude de cet avancé nous est fournie par la France elle-même. Paris, la ville lumière, le foyer des Lettres et des Arts voit accourrir à ses écoles, à ses conservatoires, à ses studios des élèves du Midi et du Nord de la France. Ces élèves gardent, de leur

province natale, ce je ne sais quoi de spécial qui donne aux maîtres du verbe comme aux virtuoses de l'archet et de la palette une caractéristique différente, qui a un charme tout spécial. Le Provençal, le Breton, le Normand, le Picard, l'Artésien, etc., sont autant de types différents dont les œuvres ont le cachet personnel à leurs provinces respectives tout en se basant sur le génie général de la race.

Un Mécène donne son appui aux jeunes talents de cette province, mais il importe que de cette heureuse initiative surgisse une élite de littérateurs et d'artistes bien canadiens-français, dont la vieille France sera la première à être fière et heureuse, comme l'aïeule l'est toujours des succès de ceux qui descendent d'elle.

L'empreinte française est immortelle, mais elle se modifie suivant les pays et les milieux où elle se perpétue.

L'ÉDUCATION

Un journal des États-Unis attirait, ces jours derniers, l'attention sur des faits absolument désolants. D'après des statistiques, il est établi que plus de deux cents jeunes filles désertent, chaque jour, le foyer paternel, au pays de l'oncle Sam.

Quant aux motifs de ces désertions ils sont aussi variés que pitoyables. Sans les énumérer, nous pouvons dire que l'éducation familiale insuffisante, mauvaise ou mal comprise se trouve à la base de l'état de choses dont on se plaint aux États-Unis.

Ce mal n'est malheureusement pas spécial à la République voisine.

Nous souffrons aussi au Canada de ces révoltes envers l'autorité paternelle, de ces désertions, de cet esprit mauvais qui souffle sur notre jeunesse.

Ici, encore, nous insisterons sur le fait que c'est presque toujours l'éducation familiale défectueuse qui est cause de tout le mal. Combien de crimes commis par des jeunes gens ont pour cause un manque d'éducation. Cet esprit d'insubordination, ces tendances libertaires à outrance, ce désintéressement,

ce mépris, oserions-nous dire, de la bonne vie familiale, cette dépravation des mœurs sont une cause de juste et vive anxiété pour notre monde social.

Dans une causerie sur « L'enfant et la vie de famille », un professeur de l'université McGill déplore ce relâchement des mœurs familiales. Lui aussi accuse de ces conditions lamentables une négligence coupable de la part de certains parents, dans l'éducation de leurs enfants.

Le docteur J. Howard-E. Falk n'y va pas par quatre chemins.

Il accuse des centaines de parents de passer la plus grande partie de leur temps aux clubs, aux courses, aux spectacles, abandonnant complètement à l'école le soin de faire l'éducation de leurs enfants et de développer leurs facultés morales.

Chaque classe de la société se rend coupable de cette négligence d'éducation envers les enfants.

La frivolité est l'élément le plus dissolvant de la vie sociale. C'est cette frivolité qui entraîne la femme riche vers les plaisirs qui l'éloignent loin de son foyer et l'amènent à confier ses enfants à des étrangers qui ne sont après tout que des mercenaires et ne veillent sur l'éducation de l'enfant qu'au point de vue absolument superficiel, sans que le cœur y ait la moindre part.

Si nous descendons dans les classes moins fortunées nous trouvons le même besoin de plaisirs et le même abandon des enfants. Ici le danger s'aggrave de ce que les enfants restent sans surveillance et font leur éducation dans la rue, au contact des plus malsaines promiscuités.

Combien de parents peuvent faire leur meâ culpâ de n'avoir pas donné une éducation saine et solide à leurs enfants, de ne pas leur avoir montré l'exemple des vertus familiales !

Il ne faut pas hésiter à dire que la plupart des criminels, la plupart des malheureuses qui ne vivent que pour le vice et par le vice n'ont pas eu l'éducation familiale qui les aurait rendus dignes de la société.

Combien de parents n'ont pas mis en pratique cette maxime, qu'il importe à chaque père de famille,

à chaque mère de famille de rendre leurs enfants meilleurs qu'eux-mêmes.

Il n'est pas besoin d'être millionnaire pour donner une bonne éducation à ses enfants ; il s'agit de comprendre les devoirs qui incombent aux parents et de se bien pénétrer des exemples qu'ils doivent répandre autour d'eux pour élever une famille honnête et par corollaire, heureuse.

Que de parents n'ont aucune idée des conditions nécessaires au développement physique et moral de l'enfant. Ils oscillent d'une faiblesse excessive à une sévérité capricieuse.

Ils ne sont plus obéis parce qu'ils ne savent pas commander.

Si l'instruction est une précieuse acquisition, l'éducation est à la base de celle-ci. Sans éducation, il est permis de dire que souvent l'instruction n'est qu'un danger et une source de déceptions et de misères.

L'éducateur officiel a charge d'âmes, c'est entendu. Mais il n'est pas dans son programme de se substituer à la saine et bonne éducation familiale dont l'enfant doit apporter les principes à l'école.

L'enseignement de la morale, c'est-à-dire du motif en vertu duquel il faut faire ceci et ne pas faire cela, découle tout d'abord de l'éducation que les parents se doivent de donner à leurs enfants.

Vouloir élever une famille en se dérobant à cette tâche, c'est démoraliser ses enfants, c'est nuire à la famille et à la société ; c'est préparer des recrues pour le crime.

LE FILM QUI TUE

Ce film tragique de la vie réelle a quelque chose d'atroce, de désespérant pour l'humanité, si l'on s'attache trop à en étudier les détails. Un garçon de quinze à seize ans qui tue sa mère pour reproduire une scène qu'il a vue au cinéma !

C'est tellement horrible, tellement hors nature que l'on se prend à avoir tout à la fois de l'horreur, du dégoût, de la pitié pour la bête humaine.

Il est là devant les policiers, devant le juge : c'est un enfant encore.

Ces yeux ont la limpidité de la jeunesse dont il avait eu, jusqu'ici la candeur naïve. C'est un garçon solide, droit comme ces jeunes arbres qu'une sève généreuse soutient et qui dans la forêt font le plaisir des yeux.

Il aimait cette maison paternelle, il aimait cette femme qu'il a tuée bêtement avec un acharnement fou, sadique, inexplicable. Il est là, maintenant, devant le magistrat. Il pleure sa détresse morale et n'a pas même besoin de s'excuser : le fait est là, terrible, irréfutable. Il n'a plus qu'un cœur pour sentir sa détresse et des yeux pour la pleurer.

Que va faire la justice des hommes devant ce détraqué, envers lequel la société a un terrible compte à rendre ?

Il est évident que le coupable a été de la part de cette société l'objet d'une expérience dangereuse, expérience qui est devenue criminelle.

J'entends bien des personnes s'écrier : c'est lui-même qui a tué, la société ne lui a pas ordonné de tuer.

Soit, mais n'est-ce pas la société qui tolère, qui permet, qui approuve, qui fait vivre les représentations cinématographiques dans lesquelles le meurtre et le crime prennent des allures tellement romanesques, tellement captivantes, pour des cerveaux faibles qu'elles suscitent des hallucinés, des illuminés du crime, qu'elles font naître dans les jeunes cerveaux les suggestions les plus malsaines et les plus dangereuses ?

N'est-ce pas la société qui a donné à ce jeune homme, d'une intelligence faible, peut-être, mais qui n'était pas d'une nature malfaisante, n'est-ce pas cette société qui lui a donné le poison, qui lui a fourni les éléments de l'expérience meurtrière dont nous parlons plus haut.

N'est-ce pas elle qui lui a montré ce que l'on pouvait accomplir avec un revolver ?

Un observateur aurait pu suivre, chez cet enfant, les différentes phases de l'inoculation du mal : surexcitation, préparation du revolver, du masque. Tout, jusqu'aux gestes et aux paroles fatidiques : « hands

up », tout cela s'est travaillé, s'est développé graduellement, jusqu'au paroxysme, jusqu'au crime.

Notre société, c'est entendu, se défend mal contre ses propres faiblesses. Les crimes dus aux mauvais enseignements, par le film, se multiplient, se propagent et causent des ravages terribles dans notre jeunesse.

Il semble cependant que si l'on voulait, avec décision, ne pas écouter les intérêts particuliers la solution serait facile à trouver.

Supprimer le cinéma ?

Que non pas, mais donner de bonnes créations cinématographiques, faire autant de bien avec de bonnes vues que l'on cause de mal avec de mauvaises.

Que cherche en effet la jeunesse lorsqu'elle va au cinéma ?

— Elle cherche avant tout le délassement et le plaisir.

Or qu'est-ce que le délassement, sinon une occupation agréable.

Occupons donc les loisirs de la jeunesse.

Faisons-lui connaître des satisfactions nouvelles, en lui présentant des vues qui la charment sans la corrompre, qui l'instruisent en l'amusant, des vues de voyage, des vues industrielles, des scènes prises un peu partout, dans la Nature dont la flore et la faune, dont le domaine terrestre et aquatique offrent des sources inépuisables de tableaux intéressants et souvent merveilleux. Demandons aux événements historiques leur coopération, montrons les grandes scènes où la valeur des hommes, où leur génie ont gagné de si belles victoires. Laissons de côté, surtout, les scènes de crimes, ce sont les plus dangereuses, et dangereuses d'autant plus que le criminel est souvent représenté sous quelque dehors favorable.

Il semble que le drame qui vient de se dérouler, que ce pauvre garçon insensé, détraqué par le cinéma devrait, dans son horreur, servir au moins d'avertissement salutaire aux jeunes gens qui se passionnent pour les spectacles malsains, devrait aussi rendre l'accès des cinémas de plus en plus difficile à la jeunesse, du moins jusqu'à ce que le film soit complétement apuré.

LA MUSE ET L'ENFANT

Les poètes fervents, beaux ciseleurs d'idées, qui vêtissent de soleil et habillent d'azur les mots, nous ont donné l'heure exquise. Il n'appartient pas au pauvre profane de chanter leurs louanges. Il faut en l'occasion avoir des grâces d'état, être bien dans la note d'une certaine école.

C'est donc sur un ton moins élevé mais qui, à notre très humble point de vue, a sa raison d'être et vient à son heure que nous plaiderons la cause de la poésie à l'école.

Eh mon Dieu oui, la poésie est utile aux enfants comme aux grandes personnes.

Les vers servent, plus que tout le reste, à l'éducation. Il ne devrait point, à cet égard, y avoir de différence entre les classes de la société. Jusqu'à sept ou huit ans, a dit un philosophe renommé, les vers doivent être l'essentiel, car c'est sur cet âge que la poésie fait la meilleure impression.

C'est par la poésie, surtout, que l'enfant se rend maître de la langue. Le vers se grave plus facilement dans la mémoire et frappe plus vivement l'esprit. Aussi ne saurait-on faire une trop large place à l'école à la lecture de morceaux poétiques.

Je vois nos poètes se demander ce que leurs œuvres de haute envolée, mystiques ou réalistes, ont à faire avec l'éducation des enfants ?

Aussi n'est-ce pas de cette quintissence d'idéal qu'il est question ici.

Il ne s'agit pas non plus de mettre entre les mains des écoliers les méditations de Lamartine ou les Orientales de Victor Hugo, deux poètes d'une certaine valeur aussi. Je n'abuserai pas non plus des morceaux de Corneille et de Racine.

Ce qu'il faut aux enfants ce sont les poésies qui idéalisent les sentiments de famille et la vie de tous les jours. Il faut se défier de la poésie qui, cherchant ses sujets hors de la vie réelle, dépouillerait de tout charme, aux yeux de l'enfant le foyer domestique. On objectera peut-être et non sans raison, qu'on aurait peine à réunir un nombre suffisant de ces sor-

tes de poésies destinées aux enfants. Peu de poètes, en effet, ont songé, jusqu'à présent, à se baisser jusqu'aux tout petits et à chanter pour eux.

A cette époque des livres d'étrennes combien de recueils de poésies enfantines trouverions-nous chez les libraires ?

Non pas à défaut de ces poésies, mais allant de pair avec elles il y a tout un recueil de vieilles chansons d'origine française, qui, grâce à nos folkloristes sont revenues à la mode, mais ne sont pas assez popularisées.

Ne croyez-vous pas, par exemple, qu'un bel album auquel contribueraient les poètes et les dessinateurs canadiens sur des sujets consacrés exclusivement aux enfants constituerait un joli livre d'étrennes ?

N'est-il pas vrai qu'un recueil illustré des vieilles chansons canadiennes devrait avoir sa place dans nos librairies et se recommander aux acheteurs que veulent perpétuer les vieux souvenirs qui ne sont pas toujours les plus mauvais.

Vous souvient-il, bardes capricieux, bohèmes dont le luth méprise la fortune, cette gueuse qui réserve aux philistins ses faveurs, du temps de votre prime jeunesse ? Votre maman venait s'asseoir au bord du petit lit et pour vous endormir elle chantait à voix basse :

« Derrière chez mon père
— Vole mon cœur, vole
Derrière chez mon père
Y a un pommier doux. »

Vous fermiez les yeux ; votre mère, bien doucement, vous embrassait et vous laissait à vos rêves.

Au nom de ces souvenirs, poètes, songez aux enfants, chantez un peu pour eux. C'est simple, ce n'est pas toujours chose facile. Mais il s'agit de s'y mettre.

UNE VRAIE MÈRE

Une jeune et jolie fille à qui tout paraissait sourire dans la vie, est morte lamentablement il y a peu de temps à San Francisco. Elle avait pris part, dans cette ville, à une partie de plaisir, dans les apparte-

ments d'un artiste du cinéma. Un public, avide de sensations malsaines s'est jeté sur cette nouvelle, sur ce fait divers, qui suintait l'orgie, avec une mauvaise volupté.

Un journaliste franco-américain s'est demandé comment la victime dont la conduite était généralement normale, faisait partie de la bande de viveurs et de viveuses qui se trouvaient chez un des clowns de l'écran ?

« Cette fille a-t-elle eu une vraie mère ? » Passant de cette interrogation brève à une affirmation, le psychologue en conclut que, n'ayant pas eu une bonne directive dès son enfance, cette jeune fille, comme tant d'autres, n'avait pas la triple cuirasse d'airain qui la rendait intactile aux curiosités malsaines, aux séductions et n'était pas de celles qui rejettent longtemps l'offre d'une partie de plaisir, sans se préoccuper des suites.

Il est dur de faire de ce cas particulier une étude de mœurs et de jeter le blâme sur celle qui ne peut plus se défendre.

Mais on peut, d'une façon générale, déclarer, avec certitude, que neuf fois sur dix, l'éducation maternelle fait de la jeune fille ce qu'elle doit être dans la vie : la femme forte, ou la perpétuelle vierge folle.

Il n'est donc pas illogique de partir de l'orgie de San Francisco pour jeter d'une façon générale l'anathème à celles qui ne sont pas de vraies mères et pour exalter les devoirs de la mère de famille, à quelque degré de l'échelle sociale qu'elle se trouve.

Ces devoirs sacrés, ces devoirs terribles il est bien des femmes, dans notre société moderne, qui n'en réalisent pas toute l'importance et qui par négligence, par complaisance parfois, par orgueuil chez les unes, par calcul chez les autres sont la cause première de la perdition de leurs filles.

La jeune fille est un être moral, délicat, fragile, sensitif. Elle observe et subit les influences même les plus légères. La direction affectueuse, mais fermement prudente, imprimée par la mère aux habitudes, à l'intelligence et aux sentiments de la première enfance exerce son influence presque toujours souve-

raine, sur l'avenir des enfants et plus spécialement des filles.

Il existe malheureusement des exceptions. Des enfants apportent avec eux, par on ne sait quel atavisme lointain, quelle fatalité indéniable, un germe malfaisant, un destin douloureux, que rien ne pourra vaincre et qui arriveront aux pires développements. Mais, ce sont là de rares exceptions.

Règle générale une vraie bonne mère fait une vraie bonne fille.

L'harmonie qui règne au foyer, les bons exemples qui en résultent sont indispensables au développement sain et moral des enfants.

Partant de ces principes l'interrogation du journaliste franco-américain est terrible dans sa concision : A-t-elle eu une vraie bonne mère ?

Suivant la classe à laquelle elles appartiennent, les mères ont, certainement, des nuances à mettre dans l'éducation de leurs filles. Mais un point vital reste le même, elles doivent en faire d'honnêtes filles, en rapport avec la position qu'elles sont appelées à tenir dans le monde. Une mère d'une classe moyenne est-elle une vraie mère si elle laisse développer chez son enfant des goûts de luxe ? Si elle ne veille pas, d'une façon toute spéciale, à ce que la licence d'autrui ne vienne pas dissiper brutalement le charme à demi voilé, la retenue gracieuse et attirante qui doivent être les caractéristiques des jeunes filles ? La mère se doit dans toutes les classes de la société, de surveiller sa fille et surtout de ne pas lui donner le moindre exemple de conduite sinon mauvaise, du moins imprudemment légère.

Vivre sa vie : telle est la maxime à la mode ; les mères qui en font leur devise risquent souvent et leur bonheur et celui de leurs filles. Rechercher le bonheur, est le but que trop de femmes poursuivent, aujourd'hui, et pour elles et pour leurs filles et, comme cette recherche du bonheur ainsi compris n'est que la recherche du plaisir, ou une satisfaction d'intérêts, il est facile de voir où une telle mentalité peut conduire. Ce n'est certainement pas vers une ascension morale.

Fleur éclatante, mais fragile, la jeune fille doit trouver dans sa mère une protection, une amie, un conseiller, un guide.

Si de la classe moyenne et laborieuse, dont nous parlions tout à l'heure, nous passons à la « grande dame », nous demandons si cette grande dame, oubliant que la femme n'est grande que par l'amour et que l'amour ne se développe et ne se fortifie qu'au sanctuaire de la famille, est bien digne du titre de vraie mère lorsqu'elle délaisse le foyer et se livre à tous les entraînements du luxe et de ces parties mondaines, dans lesquelles on s'efforce d'effacer la ligne de démarcation qui sépare le vice de la vertu ? Bénies soient les vraies mères, heureuses les filles qui vivent sous leur égide.

LES ENFANTS

Tout dernièrement, une fête avait lieu à l'Hôpital Sainte-Justine, au cours de laquelle les jeunes malades convalescents mirent une note toute sympathique et toute pittoresque, en offrant des fleurs et en récitant des compliments aux bienfaiteurs de cette œuvre éminemment philanthropique. En voyant les noms fillettes chargées d'exprimer leur reconnaissance à ceux et à celles qui travaillent à leur rendre la santé, non pas un conte mais une histoire absolument réelle m'est venue à l'esprit.

Il y a de cela environ six semaines, dans le logis d'un brave ouvrier, une désolation profonde régnait. Une jolie fillette de neuf ans, malade depuis quelques jours, sans que les soins de la plus tendre, de la plus dévouée des mères aient pu combattre la maladie, était bel et bien condamnée à mort par le médecin de la famille. Le prêtre fut appelé au chevet de la petite malade. Mais le ministre de Dieu donna confiance à la mère. Une amie téléphona à l'Hôpital Sainte-Justine et, une heure après, l'enfant rentrait dans cette maison, où elle devait renaître à la vie et à l'affection des siens. La maladie était puissante et les docteurs n'osaient d'abord se prononcer. On tenta l'opération et la fillette, qui souffrait d'une pleurésie purulente compliquée fut sauvée.

Sans mettre en doute les capacités du médecin de famille, sans enlever rien au mérite des soins dévoués de la mère et du père de l'enfant, il est hors de doute que si elle était restée dans le petit logis familial, où, forcément, les conditions hygiéniques n'étaient pas favorables au traitement d'une maladie aussi grave, où le docteur n'avait pas à sa disposition les facilités de médication que présente l'hôpital Sainte-Justine, un grand deuil serait venu frapper une famille, qui vit heureuse du travail de son chef et de l'affection de la mère de famille.

La lutte contre le terrible mal fut dure et les soins de tout instant des docteurs et des infirmières ne furent pas ménagés.

Pendant plusieurs jours, aux appels du téléphone, on répondait, aux parents éplorés : « l'enfant ne va pas plus mal, la température est toujours très élevée. »

Enfin, grâce à Dieu, le mal put être enrayé, arrêté et vaincu. Le bon prêtre qui visita la petite malade, avant son départ pour l'hôpital, avait vu juste ; il avait eu l'intuition que Dieu ne voulait pas apporter un tel malheur à cette famille de braves gens et que grâce aux bons soins de l'hôpital Sainte-Justine la petite Gabrielle serait sauvée.

A la petite fête dont nous parlions plus haut, ce fut elle, en effet, qui, en pleine convalescence, put offrir les vœux des petites malades aux bienfaiteurs de l'hôpital. Dans quelques jours, elle sera de retour parmi les siens ; mais elle ne devra jamais oublier que c'est grâce aux bons soins de l'hôpital Sainte-Justine qu'elle a échappé à la mort.

Cette petite histoire, absolument véridique, pourrait se répéter bien souvent, si l'on consultait les annales de l'hôpital créé tout spécialement pour arracher les tout petits à la mort. Cette histoire ne sera jamais assez publiée, parce qu'il est bon que le public, surtout le public fortuné, qui peut faire une large part de ses revenus pour aider les œuvres de bienfaisance, sache tout le bien accompli par cet hôpital, toutes les joies dont il fait profiter les familles des petits rescapés.

L'enfant, c'est la joie du foyer ; c'est, surtout dans

les familles ouvrières, la plus grande source d'attachement des parents l'un envers l'autre. Le premier sourire de l'enfant à sa mère paie celle-ci de bien des douleurs, de bien des tristesses, de bien des privations. Le doux Virgile l'a bien décrit ce pouvoir magique de l'enfant dans ce vers qui sonne encore à nos oreilles, après tant d'années écoulées :

« Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem. »
« Commence, petit enfant, à montrer à ta mère que tu la reconnais par ton sourire. »

Pourquoi aller chercher si loin les poètes de l'enfance lorsque nous avons dans Victor Hugo le chantre par excellence de ces enfants auxquels il a dû les plus ensoleillées, les plus vraies, les plus heureuses de ses poésies ?

Novembre 1921.

AMOUR MATERNEL

L'amour maternel vient de prouver, une fois de plus, son indiscutable puissance. Une dame de New-York, frappée subitement d'amnésie, en pleine rue, et conduite à l'hôpital Bellevue, n'a pu reconstituer son identité qu'à la vue de sa petite fille. « Betsy, ma petite Betsy, » s'écria la malade, en voyant son enfant, je suis Madame Angelina Kergan. » Cette déclaration fut faite aux docteurs, en présence de Monsieur Kergan que sa femme n'avait pas reconnu.

Laissons aux savants le soin d'expliquer par quel phénomène la mère fut sauvée, par la présence de son enfant.

Constatons, seulement, ce « miracle » de l'amour maternel, pour élargir le cadre de cette affection et en tirer quelques remarques.

La mère aime son enfant comme une partie d'elle-même, plus qu'elle-même, bien souvent, et cette affection est la plus grande sauvegarde du bonheur, ou tout au moins de la quiétude dans le ménage.

L'amour de la mère pour son enfant, lui fait supporter bien des désagréments, bien des désillusions, bien des injustices même.

Ils sont trop nombreux, hélas, les ménages où le

mari relègue au second plan ses devoirs d'époux, manque de délicatesse envers sa femme, lorsqu'il n'est pas grossier, brutal avec celle qui devrait être la compagne respectée et chérie de sa vie.

Sans vouloir faire, ici, un plaidoyer féministe, il est juste de dire que le mari doit conduire son épouse comme autre chose qu'une compagne pour la nuit et une domestique pour la journée. N'est-il pas vrai que, principalement dans la classe moyenne, où l'homme et la femme devraient le plus s'entr'aider et s'aimer, la conception du mariage se base un peu sur ce que nous venons d'énoncer ?

Dans de telles conditions, la vie deviendrait intolérable pour la femme si elle n'avait, pour la soutenir aux heures de tristesse et de découragement, l'amour maternel, le culte de ses enfants.

« Ah si je n'avais pas d'enfants ! »

Telle est l'exclamation que poussent, et avec quelle profonde sincérité, bien des jeunes femmes pour lesquelles le mariage n'a été qu'une longue suite de déceptions et de peines physiques et morales.

Mais l'enfant est là, qui lui sourit dans son berceau, qui plus tard s'empresse auprès d'elle, la console par une caresse, la fortifie par un baiser, et la mère se rattache au foyer, pour l'amour de ses enfants.

La femme est un être délicat, sensitif, accessible parfois à mille tentations. Les femmes sont filles d'Eve et l'on doit tenir compte de la fragilité, de la délicatesse des plus belles choses.

L'homme qui délaisse sa compagne, celui qui manque d'égards pour elle s'expose aux pires représailles. Le tentateur existera tant qu'il y aura deux sexes sur la terre, et la femme est faible.

Aux heures déprimantes, alors que l'épouse est sur le bord de l'abîme, alors que la femme, malheureuse chez elle, croit trouver des consolations ailleurs, un cri d'enfant, une appellation la rappellent au sentiment du devoir : « Maman ». Quel mot puissant, quel vocable miraculeux. La mère embrasse son enfant : elle est sauvée, elle restera digne de son foyer, digne de sa tâche, grâce à l'amour maternel.

L'amnésie morale qui effaçait de sa raison le sen-

timent du devoir, quelque pénible qu'il soit parfois, s'est dissipée, grâce à l'évocation d'une petit figure blonde ou brune, grâce à ce cri qui est tout un poème, tout un plaidoyer : « maman ».

Enfants aimez-la bien votre mère, aimez-la pour toutes les veilles, toutes les inquiétudes que vous lui causez, aimez-la et, surtout, gardez-la près de vous, sauvez-la, au besoin, d'elle-même et du tentateur. L'amour maternel est la sauvegarde, le bonheur et la consolation de bien des ménages.

LA PLUS BELLE

L'enfant, une charmante blondinette, aux yeux doux comme des pervenches, regardait les fleurs étalées chez le fleuriste : les roses moussues, les roses blanches, les roses de Bengale, aux senteurs fugitives et douces, les œillets, les tulipes de pourpre et d'or, les pensées de toutes couleurs, veloutées comme des yeux de brune, les myosotis gracieux, délicats et mignons.

« C'est demain, me dit la fillette, avec un gros soupir, la fête de maman, je voudrais lui acheter des fleurs, j'ai dépensé tout l'argent de ma tire-lire ! »

Des larmes perlaient aux longs cils de l'enfant.

— Tu l'aimes donc bien ta maman ? demandai-je à ma petite amie de passage.

— « Si je l'aime, ma maman ! elle est si bonne, elle est si belle, si belle que je ne vois aucune maman aussi belle qu'elle ! »

Nous entrâmes chez le fleuriste, l'enfant eut son bouquet pour la fête de sa maman la « plus belle des mamans ». Elle partit toute joyeuse et je songeais au bonheur des enfants, qui ont encore leur maman !

C'est surtout, lorsque l'homme a souffert bien des déceptions, bien des désespoirs, qui, de bonne heure, ont plissé son front et mûri ses pensées, que l'évocation de la douce image d'une mère est le plus apaisant des dictâmes.

« O l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie ! »

De tous temps, chez tous les peuples, le culte de l'en-

fant, pour sa mère, fut la plus vraie, la plus juste des manifestations de l'affection humaine.

« Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem ». Commence, petit enfant, chante Virgile, à reconnaître ta mère, à son sourire.

C'est la mère, en effet, qui, après les craintes et les douleurs que lui causa notre naissance, se penche, la première, avec le plus d'amour, le plus de tendresse, vers le petit être, auquel elle vient de donner la vie.

La mère, c'est elle qui a passé bien des nuits sans sommeil à veiller sur notre enfance, c'est elle qui nous a bercés, avec les vieilles chansons, dont nous nous rappelons encore, avec je ne sais quelle douce tristesse, quelle bonne tristesse.

La mère, c'est elle qui a guidé nos premiers pas dans la vie, c'est elle qui, la première, nous a fait connaître la tendresse d'une caresse, le bienfait d'un baiser.

Le baiser d'une mère !

C'est elle qui nous a appris la petite prière à la Vierge : celle dont, quoi qu'il arrive, on se souvient toute sa vie.

La tendresse d'une mère, elle est unique, le baiser d'une mère, c'est quelque chose de très pur, de très doux, de très puissant, de si protecteur que celui qui est privé de sa mère s'étonne de pouvoir se passer de ce baiser, qui réconforte, qui soutient les plus malheureux.

Combien il est juste, combien il s'élève le grand Hugo lorsqu'il parle de sa mère :

> « O l'amour d'une mère ! amour que rien n'oublie !
> Pain merveilleux, qu'un Dieu partage et multiplie !
> Table toujours servie au paternel foyer,
> Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier ! »

Ce que le poète a chanté, avec tant de sonorité, d'âme, d'enthousiasme, chaque cœur d'enfant, chaque cœur d'homme mûr, chaque cœur de vieillard le ressent et le chante. Plus l'on avance en âge, plus le flambeau se consume, plus vive est cette flamme d'amour.

Au foyer familial, c'est la mère qui voit à ce que le bonheur et l'union règnent entre les enfants, c'est

elle le grand juge impartial et doux des querelles fraternelles, c'est elle la médiatrice, lorsque le père se montre trop sévère.

La mère est le meilleur conseiller de notre cœur et lorsque le cœur est bon, lorsque le cœur est sain, l'intelligence trouve sa voie, l'esprit s'exerce avec plus de justice.

Qui de nous ne songe pas à son enfance, à son adolescence, au bonheur qu'il éprouva lorsque, gagnant son premier prix, il a été se faire couronner par sa mère, dont l'absence, ce jour-là, eût été pour lui le plus terrible des crève-cœur. Ainsi de suite, à toutes les étapes de la vie, jusqu'au jour où, devant une tombe, on s'agenouille, ne pouvant pas réaliser, de suite, que l'on n'a plus de mère !

L'harmonie du monde se compose de larmes et de chants, telle est la loi fatale de la création.

Il est inévitable, que des êtres charmants soient emportés par la mort, mais il est permis de pleurer la perte de sa mère, toujours.

Va, fillette blonde, qui as le bonheur d'avoir encore ta mère, « la plus belle de toutes les mamans », porte-lui des fleurs, des fleurs pour un baiser !

Plus tard, n'oublie pas, sur la tombe de celle qui t'aurais aimé plus qu'elle-même, de porter encore des fleurs.

Et, si la tombe est trop loin ! au delà de l'océan ! Il reste : des pleurs !

UN PORTRAIT

Les jolis petits magiciens, délicats et puissants lutins que sont les petits-enfants. C'est, surtout, sur l'âge mur que la prime jeunesse a le plus d'emprise. Il semble qu'un lien mystérieux et doux unit plus étroitement les âmes à peine écloses, ignorantes, insouciantes des duretés, des laideurs, des luttes de la vie et celles qui, déjà sur l'autre versant, ayant lutté, ayant souffert, ayant triomphé trouvent dans le babil de l'enfant, dans sa caresse légère et franche ce quelque chose de reposant, de rafraîchissant, le revivifiant qui recommence la vie.

Et, plus la vie sociale de l'homme est élevée, plus

sa vie publique est en vedette, plus il semble qu'il aime, dans le « home » familial, à se faire enfant, avec ses petits-enfants.

Quel plus aimable tableau de la vie du bon roi Henri IV, un vaillant parmi les vaillants, que celui représentant le roi de France, recevant l'ambassadeur d'Angleterre, alors que, jouant avec ses enfants, le Béarnais les portait à cheval sur son dos. Edouard VII le si populaire roi d'Angleterre et l'idole de la France se reposait, souvent, des graves questions de la politique mondiale, en jouant avec son petit-fils, le prince de Galles, qui semble avoir hérité de l'esprit large, joyeux et bon de son aïeul regretté.

Victor Hugo ne doit-il pas le plus pur, le plus naturel de sa gloire littéraire, à l'affection toute spéciale qu'il avait pour ses petits-enfants, affection qui s'extériorisa d'une façon charmante et combien jolie dans ses « Enfantines ? »

Contraste remarquable, l'auteur des drames terribles : Cromwell, Angelo, Hernani, le chantre sévère de la Légende des Siècles et de l'épopée napoléonienne, se montre le plus tendre, le plus aimable, le plus véritablement sensible des poètes, lorsqu'il chante les enfants : « Sur ce doux terrain de la famille il est sans rival ».

J'évoque, aussi, un grand cabinet de travail, à l'ambiance sévère. Un vieillard de haute taille et de haute distinction, un fonctionnaire des derniers jours du second Empire, y revevait avec je ne sais quoi de juste mais de très sévère la plupart des visiteurs : Le matin, cependant, son petit-fils, entrait dans le cabinet de travail et le grand-papa s'égayait, le faisait sauter sur ses genoux, avec un sourire, comme seuls en ont les grands-papas qui aiment leurs petits-fils. Mais, pourquoi chercher si loin, rappeler des souvenirs, alors que tout près de nous, dans l'actualité, nous avons un tableau bien réel et un exemple frappant de l'affection d'un grand-papa pour sa petite-fille, alors que nous constatons, grâce au talent d'exactitude de l'artiste, quelle délicate emprise la mignonne semble exercer sur le cœur de son « grand-papa ».

Grand-papa ! oui il l'est, et, il en est, j'en suis certain, très fier, l'homme politique le plus puissant de la race canadienne-française, le plus en vue de la province de Québec, pour ne pas dire de tout le Canada.

La gravure, que nous avons sous les yeux, que d'autres ont pu voir, comme nous, dans une revue illustrée toute récente, représente le grand-papa, grand-papa d'ailleurs plein de verdeur, de force et de santé assis dans un vaste fauteuil. Sur l'un des bras du fauteuil se tient une jolie petite fillette : sa petite-fille !

Un bras du grand-papa est passé derrière la taille de la mignonne enfant, qui, de son côté, tient son « bon papa » par le cou.

Les grands yeux de velours de l'enfant regardent bien franchement, bien naturellement, avec quelque chose de très expressif, de très ferme, de très aimable.

C'est le regard du grand-père avec une âme d'enfant.

Elle semble dire avec une belle assurance, une charmante certitude : « Voilà mon grand-papa. On dit qu'il est sévère parfois, qu'il sait se faire écouter, se faire obéir, lutter, convaincre et triompher.

Pour moi, lorsque je suis sage, je fais tout ce que je veux de mon grand-papa, avec une caresse, un baiser.»

Et de ces deux êtres, que l'affection unit, se dégage un contraste psychologique, que l'on constate, sans s'en étonner, avec plaisir, comme quelque chose de très beau, de très bon, de très humain, de tout à fait familial.

L'homme énergique, absolument entier dans ses idées, une fois qu'il les sait équitables et justes, n'a pas ici cette physionomie du lutteur politique terrible dans sa ténacité, ce masque d'énergie-indomptable et, comme question de fait jamais domptée, que nous lui voyons lorsque dans les assemblées publiques, à la tribune parlementaire il enserre son adversaire, l'écrase de sa logique, le déconcerte de son sang-froid, le terrasse, l'assomme par un argument sans réplique, invulnérable.

Sir Lomer Gouin a un tout autre visage, un visage tout éclairé par un de ces sourires qui ajoutent aux choses une douceur vivante. Ce sourire du grand-papa il fallait que la gravure l'extériorisât pour que

le public le connaisse, pour que l'on sache mieux tout ce qu'il y a de bon et d'humain dans cet homme d'aspect plutôt sévère.

Sir Lomer ne songe guère, en ce moment, à terrasser un adversaire. Il se demande quel joli conte bleu, lui le maître des mots qui frappent et qui tombent l'adversaire, il va raconter à l'enfant. Il attend, celui qui ne reçoit pas d'ordres, un désir de sa petite-fille, pour s'y soumettre avec toute la joie d'un bon grand-papa.

« Grand-papa, dit l'enfant, j'en fais ce que je veux. »

O les jolis magiciens, que les petits enfants, ils sont invincibles toujours, n'est-ce pas sir Lomer ?

Et le grand homme d'État répond avec un sourire, d'une voix qui n'a rien du tranchant, de sa voix parlementaire : « C'est un fait ! »

CHOSES AGRESTES

Juin, le mois de la quiétude et du soleil, vient de nous appeler aux champs. Chacun rêve d'aller, loin de la ville, chercher un air plus pur et des distractions saines et reposantes.

« Sérénité des champs, fécond recueillement,
Rien n'est à négliger dans ce repos charmant. »

Comme tout plaisir doit comporter un utile enseignement, n'est-il pas juste que la citadine, qui ferme sa maison de ville, pour aller vivre, quelques mois, en face de la grande nature, étudie d'une façon pratique l'existence de la fermière. Elle y pourrait trouver des enseignements utiles. Non pas que nous voulions qu'à son retour à la ville elle transforme son salon en bergerie comme les bergères de fontaines, si bien dépeintes par Racan, ni qu'elle délaisse ses devoirs sociaux pour passer le temps à « cultiver » le petit mouchoir de poche de jardin qui tient sur sa galerie ou vis-à-vis sa demeure ; mais seulement qu'elle apprécie l'existence laborieuse et saine de la véritable fermière de celle qui ne veut pas vivre à la campagne avec les goûts et les habitudes de la ville.

Chacune a ses devoirs, la citadine, comme le fer-

mier ; mais il est bon parfois de comparer, ne fut-ce que pour être tous contents de notre sort. Traçons le portrait de la bonne fermière, de la véritable compagne de l'agriculteur.

La femme a un rôle considérable à jouer dans une exploitation agricole, quelles qu'en soient l'étendue et la nature. A la campagne, comme à la ville d'ailleurs, c'est elle qui fait la solidité du foyer si elle sait tirer parti de tout, ou qui le détruit, si elle gaspille. Les traditions familiales doivent se concilier avec l'évolution sociale. On parle beaucoup d'hygiène en ce moment, on en parle souvent, on y pense peut-être moins. Les vieilles recettes d'hygiène et de tenue de maison, que les femmes ont apprises de leurs mères et de leurs grand'mères, par cette tradition orale que nul enseignement ne peut remplacer, la fermière doit en comprendre la raison. Au lieu de se contenter de les répéter avec instinct, elle les exécutera avec plus de goût, en se guidant sur les méthodes modernes, à sa disposition. Citadines comme fermières n'ont-elles pas ici le même précepte à observer ? Il s'agira aussi de faire la part des actes qui s'inspirent des préjugés et de ceux qui sont vraiment utiles et bienfaisants.

Que de maladies, que de contagions disparaîtront lorsque plus d'hygiène et de soins raisonnés s'ajouteront l'air vivifiant des champs, des bois et des lacs.

Dans une exploitation rurale, dans une ferme, que de travaux, que d'occupations peuvent faire de la mère comme de la jeune fille les auxiliaires intelligents et pratiques du père, auquel sont réservés les travaux qui demandent plus de résistence physique et de force musculaire. Aux fermières incombent le soin du jardin de rapport et d'agrément, la fabrication des conserves les plus nécessaires, à la campagne comme à la ville, la surveillance vigilante de la basse-cour et de l'étable, le rucher, qui devient une des industries les plus en vedette de la ferme. Il faut aussi que la femme voit à ces mille détails qui donnent aux réunions de famille un air de fête, une sensation de confortable et de tranquille assurance pour le lendemain.

N'est-ce pas que le rôle de la fermière est intéressant et noble ?

Elle doit poursuivre un but encore plus élevé.

Si une femme entendue fait la prospérité matérielle d'une maison, elle n'en fait le bonheur que lorsque les vertues domestiques s'ajoutent à son activité. Aussi la jeune fille, qui se destine à vivre à la campagne, sera-t-elle vraiment prête à fonder un foyer heureux autant que prospère, si, avec les connaissances pratiques, elle reçoit une formation morale.

Il faut, aussi bien à la campagne qu'à la ville, que la maîtresse de maison comprenne toute l'élévation du rôle qui lui est dévolu...

Mais nous voilà loin des plaisirs que les citadines se promettent d'une saison de villégiature.

Excusez donc cette incursion dans le devoir de la bonne fermière ; voyez si, dans une autre sphère, la bonne citadine n'a pas quelques enseignements à en tirer et livrez-vous, mesdames, à tous les divertissements que la campagne peut vous offrir : allez taquiner le poisson au bord des rivières et des lacs, courrez les champs et faites-vous de jolis bouquets de coquelicots, de marguerites et de roses trémières bercez-vous dans les hamacs et jouissez de l'air pur et vivifiant. Mais, lorsque vous reviendrez à la ville, n'oubliez pas que tout n'est pas rose et plaisirs à la campagne et voyez si vous n'avez pas rapporté quelque conseil utile à mettre en pratique à la ville ?

L'ÉPOPÉE CANADIENNE

Le 22e est arrivé vendredi à Halifax, bord de « l'Olympic ».

— « L'Olympique » ! à ce nom j'évoque l'Illiade,
— Les chants majestueux, Homère au verbe d'or
— Inspiré par les Dieux protecteurs des Hellades
— Exaltant un Achille, un Ulysse, un Nestor !

Ces combats de géants, ces armes magnifiques
Si puissamment sont peints que la poudre des ans
N'a pu ternir l'éclat des boucliers antiques
Des casques chargés d'or, des glaives fulgurants.

Ces rois empanachés, ces guerriers légendaires
Qu'un poète divin put immortaliser,

Sont des joujoux de bois près de nos militaires
Près des gas du « Vingt-Deux » que l'on a vus lutter.

Quand Virgile chantait la vaillance d'Enée
Protégé de Venus, que Junon jalousait,
Il taillait dans le rêve un cadre d'épopée
Bien trop petit pour ceux que commande Tremblay.

Montréal, la cité que fonda Maisonneuve,
Le vaillant chevalier qui de France venait,
Du haut du Mont-Royal à son immense fleuve
Va fêter ce retour, car son cœur l'attendait.

Des Gaulois, des Latins, superbe survivance,
Regardez défiler le glorieux Vingt-Deux !
Il alla s'illustrer sur la terre de France,
Bien des siens sont tombés où dorment les aïeux.

Ils se sont enrôlés, librement, sans contrainte.
Ils partirent sans bruit, calmes mais résolus,
Et luttèrent si bien dans cette guerre sainte
Que Foch les admirait autant que ses poilus.

Ils reviennent couverts de croix et de blessures
La victoire avec eux, rentre dans Montréal
Leurs exploits sont pour nous d'immortelles parures
Donnant à la province un éclat triomphal.

Mères, ce sont vos fils, ces preux de Courcelette,
Les vainqueurs de Vimy, les héros de Quéant !
Mères dont le grand deuil attendrit cette fête
Le peuple canadien pleure sur vos enfants.

Femmes, au premier rang, dans la foule enfiévrée,
Soulevez vos enfants, laissez placer les vieux
Que ce spectacle unique empreint dans leur pensée
Les suive dans la vie et leur ferme les yeux.

18 mai. 1919.

LES COQUELICOTS

Dans les Flandres, plus fiers, les coquelicots poussent,
Près des croix, près des preux, de sillons en sillons.
L'alouette gauloise a la chanson plus douce,
La gamme des canons, infernale, s'est tue,
L'aurore, en leur honneur, est de mauve vêtue :
Là reposent les morts : immortelles leçons !

Dans les Flandres, nos morts ne dorment point tranquilles :
Ils ont gagné la guerre, ils réclament la paix
France, sans compromis, sans reculs inutiles
Servant de l'ennemi les sinistres projets.

Des Flandres, écoutez, la voix des morts s'élève !
Ils ont abandonné, quand sonna le clairon,
Famille, amour, bonheur, tout ce qu'un homme rêve.
Leur sang veut qu'on l'entende et leur sang a raison !

Quand le vent vespéral pleure dans les érables,
Aux bords du Saint-Laurent, quand sonne l'angelus,
Vivants rappelez-vous : des Flandres admirables,
Grave monte l'appel de ceux qui ne sont plus.

II

Blonds alleluia de la terre féconde,
Froments dont les épis, chantantes vagues d'or,
Ondulent sous la brise et, pour nourrir le monde,
S'offrent en holocauste, aux faux de Messidor.

Dans les Flandres, témoins de batailles sublimes,
Le sang qui constella de pourpre vos berceaux,
Avivant votre sève, anoblissant vos cimes,
Ressuscita plus vif dans nos coquelicots.

Soldats, froments humains, dans l'ardente mêlée,
Par la gloire fauchés, de l'Yser à Vimy,
De Courcelette au Rhin, jalonneurs d'épopée,
Aux siècles à venir vos exploits sont transmis !

Vaincu, quand l'Allemand implora l'armistice,
Nos grands morts entrouvrant, un instant, leurs tombeaux,
Ont vu magnifier leur noble sacrifice,
La victoire superbe embrasser nos drapeaux.
Radieuse, dans Metz, chanter la Marseillaise
Arborer, à Strasbourg, la cocarde française !

III

Coquelicots brisés, quand la rafale immense
Endeuilla nos foyers, ravagea nos moissons,
Près des tombeaux sacrés où dort tant de vaillance,
Vous avez refleuri dans les champs-Panthéon !

En vain, vous rougirez dans l'Artois et les Flandres,
Coquelicots gardiens des éloquentes croix,
Disant que des héros, là reposent les cendres,
Si l'on ose oublier, un jour, ce qu'on leur doit.

Coquelicots petits, que grandit un symbole,
Les enfants des poilus de Byng et de Pétain
Nous offrent votre fleur et réclament l'obole
Pour tous ceux que la guerre a rendus orphelins !

Leurs pères sont tombés et par cent et par mille,
Léguant aux nations, avec la Liberté,
L'inflexible devoir d'élever les familles
Des morts dont le trépas sauva l'humanité !

Coquelicots de paix, dans la vieille patrie,
Sur le sol où revit l'âme des conquérants,
Dites-leur, vous penchant sur la tombe chérie :
« Dormez de doux sommeils, on aime vos enfants ! »

Quand le vent vespéral pleure dans les érables,
Aux bords du Saint-Laurent, quand tinte l'angelus,
Vivants rappelez-vous : des Flandres admirables,
Grave monte l'appel de ceux qui ne sont plus !
Novembre 1921.

JEUNESSE D'ÉPOPÉE

A l'Hon. Rodolphe Lemieux et à Madame Lemieux partis pour prier à Ligny Saint-Flochel, en Artois, sur la tombe de leur fils Rodolphe Lemieux, tombé glorieusement pour la France, à vingt ans...

L'histoire de l'Artois est une mosaïque
De légendes d'antan, d'héroïques récits,
Qui vont de Charles Quint à notre République
Vimy, dans ce recueil, superbement s'inscrit !

Notre race est fidèle aux nobles survivances,
Du terroir ancestral nous sommes tous jaloux.
Artésien d'abord, nous adorons la France,
Pétain le Maréchal est un gâs de chez nous !

Le cœur un peu farouche et l'âme humanitaire
Nous aimons le courage et vénérons les preux.
Aussi de votre fils, qui dort sur notre terre,
Nous veillons le repos, avec un soin précieux.

De Saint-Pol en Ternois, relique féodale,
Avec son vieux donjon, que le lierre verdit,
Par la plaine et les monts, la route qui s'étale
Vous découvre bientôt le clocher de Ligny.

Ligny petit village, autrefois sans histoire,
Les fils du Canada couchés sous ton gazon
Te retirent de l'ombre et t'apportent leur gloire
De Ligny-Saint-Flochel ils font un Panthéon !

Madame j'ai souvent, j'avais alors ma mère,
Parcouru le pays qui garde votre enfant.
L'avenir des humains est un troublant mystère
Pourquoi n'est-ce pas moi qui dort là maintenant ?

Père, votre douleur profonde, glorieuse
Vous pourrez l'épancher tout près de son caveau.
Vous serez deux du moins à l'heure douloureuse.
Je n'ai personne moi, pas même son tombeau !

Ils sont tombés tous deux jeunesse d'époqée,
Le français de l'Artois, celui du Canada !
Pour le même idéal, dans l'ardente mêlée,
Pour l'amour de la France, ils sont morts nos soldats !

Vivre de souvenirs, quand l'espérance est morte !
Dans le linceuil du rêve enclore sa douleur
Confier sa querèle au vent qui la transporte
Vers le pays natal ou reste votre cœur !

Dans cette immensité des forces sidérales,
Notre globe n'est rien qu'un pauvre juif, errant.
Promenant sa misère et ses rires qui râlent,
Dans le cycle impassible, immuable du Temps.

On aime bien, pourtant, ce petit coin de terre
Où, sans vouloir, on vint pour vivre son destin ;
Ce sol notre berceau, que vieillard on vénère
Sol du premier amour, sol du premier chagrin.

Parents du Canada, dont le fils héroïque
Repose glorieux, dans le village d'Artois,
Mon esprit, avec vous, traversant l'Atlantique
S'en va pélérinant, partager votre croix.

LE BLÉ DE L'IMMORTALITÉ

On a béni, dans la basilique d'Ottawa, le blé venant des champs de bataille de Courcelette avant de le semer en terre canadienne. (Les journaux.)

Courcelette ; simple expression géographique, petite commune picarde, sans histoire, sans fastes. Quelques centaines d'habitants avaient là, leur humble foyer, ils y vivaient paisibles et heureux. Le blé poussait plein et beau dans la plaine. Les arbres des vergers ployaient sous le poids des pommes.

La guerre est venue. Courcelette a été ravagée. Aujourd'hui le nom de Courcelette est célèbre et ses ruines sont un lieu de pèlerinage.

Ce fut à Courcelette que, le 15 septembre 1916, le 22e régiment accomplit l'un de ses plus beaux faits d'armes :

— Terrible fut l'attaque et rouge la mêlée ;
Sur Courcelette enfin notre étendard flottait !
Le Canada venait, dans sa mâle épopée
D'inscrire le feuillet signé :
Montréalais ! —

Le 18 septembre, à la relève, il ne restait, avec le colonel Tremblay, qu'une centaine d'hommes ; 640

avait pris part à la bataille. De nombreux officiers et soldats de Montréal étaient tués ou blessés.

La victoire, que nos soldats avaient faite si belle et que nous diplomates achèvent de rendre puérile et problématique, est venue. L'apaisement s'est fait. Le laboureur a repris ses travaux. On a semé, de nouveau du froment dans la plaine de Courcelette.

Laboureur retourne, avec respect, avec piété cette terre baignée du sang des héros, du sang du sacrifice canadien-français. Le soir, ton travail fini, quand le soleil se couche, avec des reflets sanglants, sur la terre de France, songe à ceux qui sont tombés sur ton champ, pour sauver ta liberté et celle des tiens. Pense que, parmi ces jeunes soldats, se trouvaient des hommes des champs comme toi, que, souvent, la moisson est tombée sous leur faucille, que souvent leur sillon a brisé la glèbe rebelle, que gaiement, comme toi, ils menaient leur attelage au champ. Et suivant la vieille coutume de chez nous, signe-toi en pensant à eux.

Le blé a verdi, le blé a poussé, sur l'épi déjà plein la rosée matinale a posé des larmes pures comme celles des mères, des veuves, des orphelins.

De ce blé, récolté sur la terre du sacrifice, sur le champ de bataille, Monseigneur Landrieux, un des prélats de France les plus amis du Canada, a voulu que les femmes de la Nouvelle-France aient un souvenir : il a donné un faisceau des plus belles gerbes à la présidente de la Fédération des Femmes Françaises du Canada.

Geste délicat, plein de reconnaissance et de poétique remembrance.

C'est ce blé que, ces jours derniers, dans la basilique d'Ottawa, un prêtre a béni, solennellement, avant de le confier à la terre canadienne.

Quand le vicaire de Dieu jeta l'eau sainte sur ces :

> — Blonds alleluias de la terre féconde,
> Froments dont les épis chantantes vagues d'or
> Ondulent sous la brise et pour nourrir le monde
> S'offrent en holocauste aux faux de Messidor —

tout un passé glorieux a brillé, a chanté, a pleuré, a

claironné sous les voûtes de la vieille église de la capitale du Canada. Les vétérans, épargnés par la mitraille, ont revu la sanglante et glorieuse journée de septembre 1918, les mères et les veuves ont versé de douloureuses mais fières larmes.

Le blé de Courcelette a rappelé l'héroïsme de ces :

— Soldats, froments humains, dans l'ardente mêlée,
— Par la gloire fauchés, de l'Yser à Vémy,
— De Courcelette au Rhin, jalonneurs d'épopée ! —

.....

Le blé des champs de bataille, transporté du sol ancestral de la Vieille France, comme autrefois le fut celui que les premiers colons français semèrent sur le sol du Canada, va germer, grandir, murir aussi dans ce sol canadien.

La farine provenant de ce blé servira à faire des hosties.

Quelle pensée vraiment belle, vraiment grande, vraiment patriotique, bien digne du peuple qui sait aussi bien porter la croix que l'épée, a présidé à cette désignation sainte.

Quelle vision symbolique !

Le Dieu tout-puissant, que nous adorons, lorsque le prêtre élève le Saint-Ciboire, le Dieu qui, dans l'ostensoir d'or, rayonne sur le monde et protège l'humanité, s'est penché vers les petits soldats du Canada.

Il a vu l'héroïsme, la vaillance, le grand sacrifice de Courcelette !

Tandis que l'histoire plaçait les noms des héros canadiens dans son livre d'épopée, le Christ, Jésus, le Dieu des Francs, donnait aux âmes héroïques de tous ces braves la glorieuse immortalité !

Terre du Canada sois maternelle pour le blé de Courcelette, rosée du Canada sois douce pour le blé de Courcelette, brise du Canada sois caressante pour ce froment qui vient de la terre où sont tombés les tiens, soleil du Canada que tes rayons les plus beaux, les plus ardents nimbent d'apothéose, le blé d'or de Courcelette, le blé de l'héroïsme, du sacrifice, de l'immortalité.

L'INFRANGIBLE SYMBOLE

Le président Poincaré enverra de la pierre de Lorraine pour construire la chapelle commémorative des morts de la grande guerre, aux édifices du parlement canadien.
(Les journaux).

La France se souvient ! Chaque fois que le pays de Montcalm peut en faire naître l'occasion, il aime à souligner, d'une façon délicate et symbolique, à la française, la reconnaissance affectueuse qu'il éprouve pour les soldats du Canada, qui sont venus combattre près de lui. Après les fleurs des champs de bataille des Flandres, les simples coquelicots, rouges comme le sang glorieusement versé, dont on a fait un symbole de sympathique bienveillance envers les victimes de la guerre, après le blé poussé dans la terre d'héroïsme, à Courcelette, qu'un prélat français a voulu voir semer en terre canadienne, voici que des marches de Lorraine le président de la République Française va envoyer les pierres qui serviront à la construction du monument commémoratif, élevé, dans les édifices du parlement canadien, à la mémoire des fils du Canada qui sont tombés dans la terre la plus sainte de France, dans l'Artois, dans les Flandres, en Picardie, en Lorraine, en Champagne, en Alsace, dans ces régions vraiment prédestinées, où, légendes incomparables, mais légendes strictement historiques, la race française fut sauvée dans la suite des siècles.

Les pierres de Lorraine, la petite patrie de Jeanne d'Arc, seront pieusement et superbement à leur place dans cette chambre canadienne du souvenir.

Le souvenir de ces heures de dévouement et d'héroïsme, de vaillance et de sacrifice ; de ces heures de peines, de luttes, de gloire !

Aux générations à venir, ces pierres des marches de Lorraine diront que les Canadiens furent de cette grande muraille qui, de Langemark à Mons, de la Manche aux forêts des Vosges, avait pour pierres des poitrines humaines, pour fondations, un courage indomptable, un esprit de sacrifice merveilleux et qui eut pour couronnement : la victoire !

Ils ont voulu, les Canadiens, tomber là-bas, dans la « sainte patrie française », dans cette France, dont

l'œuvre humanitaire et intellectuelle date de deux mille ans. Ils ont voulu, ces dignes descendants des Dollard, des d'Iberville, des Verchères, que la France de Tolbiac et de Bouvines, de Rocroi et d'Austerlitz, de Verdun et de Vimy continue son œuvre civilisatrice et toujours superbe. Voilà pourquoi, les Canadiens sont partis, pourquoi ils ont combattu, avec une vaillance d'épopée, pourquoi ils ont donné le meilleur de leur sang.

Leur sacrifice, comme celui des Français, a-t-il été récompensé à sa pleine valeur ?

La parole est aux mercantis et aux politiciens tortueux. Ce n'est toujours pas la faute de la France !

Un aumônier militaire français, qui participa aux batailles autour de Verdun, rapporte que, pour ne citer que cette redoute, la défense en pierre de Lorraine de La Lauffée résista à toutes les attaques de l'artillerie boche. « Un plateau de pierres, de bonnes pierres qui ne craignent pas les canons du kaiser » environnait cette redoute et n'a jamais cessé de protéger le 75, qui résista jusqu'au bout aux tirs de l'ennemi.

C'est bien là un symbole de la force de résistance de cette terre de France, dont jusqu'aux êtres inanimés; la glaise, enlisant les canons boches dans les marais de Picardie, les pierres de Verdun et de La Lauffée, tout a concouru à la défense du sol sacré de la patrie envahie et souillée !

Symboles pleins de clarté, pleins de beauté : les pierres de France semblaient avoir une âme pour sauver le pays et les poitrines françaises étaient plus résistantes que le granit de France, pour arrêter les Huns ! A ces pierres de Lorraine, à ces pierres d'une province qui, comme le Canada français, garda toujours son cœur à la France, à ces pierres qui vont se sceller à jamais dans le sol canadien, comme la reconnaissance française s'y trouve déjà enracinée par des racines que rien ne peut arracher, à ces pierres de la région sublime de Verdun, nous voudrions que le gouvernement français ajoute quelques fragments des pierres des ruines françaises.

Ces pierres glorieuses sont autant de joyaux, au

partage desquels, les Canadiens de Courcelette, de Chérisy, de Vimy, ont bien quelque droit.

Ces pierres des ruines sont une superbe leçon d'histoire, un signet de gloire pour la France et le Canada. Ces ruines d'Arras, par exemple, blanches de plâtres et rouges de briques, vivantes sous un ciel tragique, telles que les ont représentées les peintres Duvent et Flameng, sont toute une évocation, toute une leçon qui défend d'oublier et de pardonner ! Et les ruines de Reims, de Senlis, de Soissons, de Saint-Quentin, etc., etc.

Voilà des forfaits dont les pierres de Lorraine seront les évocatrices, voilà des crimes qu'il est bon que l'on n'oublie pas, ne serait-ce que pour la sécurité de l'avenir et pour le culte des grands morts ! Ces pierres de Lorraine, elles rappelleront au Canada l'héroïsme de ses enfants, elles perpétueront le souvenir des grands morts, des morts de la vieille France et des morts de la Nouvelle France tombés l'un près de l'autre pour un même idéal qui n'avait rien de mercantil celui-là !

Les morts de la grande guerre rayonnent toujours, et leur souvenir sera aussi durable que les pierres de Lorraine, les pierres de la redoute de La Lauffée, qui résistèrent, sans s'effriter, aux attaques multiples des énormes canons de la Kulture boche !

JE ME SOUVIENS!

Le temps, loin d'effacer le souvenir des actions héroïques, loin de voiler les grands événements, semble au contraire les dégager de tout ce qui peut nuire à leur compréhension parfaite, les embellir, les rendre plus justes, plus perceptibles.

Tout en est là dans notre existence. Si des événements, qui ont pour cadre des nations entières, nous passons aux grandes joies qui ont ensoleillé notre foyer, aux grands deuils qui l'ont assombri, la même perception du passé se dégage du cercle des années avec une clarté parfaite.

Qui n'a revu, par exemple, sans émotion une simple petite couronne composée d'un vulgaire fil de laiton

et de quelques feuilles de papier vert, couronne conquise au collège, au temps de la jeunesse ? On était fier alors de cette victoire sur les camarades, victoire pacifique à laquelle on avait convié des parents, qui dorment aujourd'hui, leur éternel sommeil. D'étape en étape, avec cette simple couronne fanée, désuète, on parcourt le beau chemin des primeurs de la vie ! Les primeurs de la vie elles demeurent en moi aussi vivaces que si c'était hier que j'enlevais mon baccalauréat, que j'avais ma première amourette, etc.

N'est-il pas vrai que le souvenir absolument clair et précis des actes un peu importants de la jeunesse est toujours latent dans notre esprit et n'a subi l'épreuve des ans que pour mieux demeurer en nous, que pour s'imprégner plus fortement dans notre cœur, s'incruster plus fidèlement dans notre vie intérieure ? Les primeurs de la vie chacun a les siennes, chacun doit les garder en lui-même, avec un culte tout personnel et ne point livrer à l'indifférence du public des joies ou des douleurs que ne peuvent comprendre ceux qui ne les ont pas ressenties et vécues.

Laissons dormir les souvenirs personnels et extériorisons des événements qui sont le glorieux héritage des peuples, quelques fragments d'une jeune épopée déjà plus affinée, plus rationnellement compréhensible maintenant que les canons sont muets, maintenant que la fumée de la poudre s'est dissipée, maintenant que la nature a lavé les traces sanglantes des héroïques combats, maintenant que les plaintes des blessés ont cessé, maintenant que les morts dorment dans leur gloire immortelle.

La guerre géante qui est, maintenant, déjà chose du passé, du moins en ce qui concerne les grandes nations belligérantes du début, excepté la Russie, a jalonné l'histoire d'actions héroïques.

Chaque année, chaque mois ont leurs dates et leurs luttes sublimes.

Septembre est bien partagé : il a la Marne et Courcelette pour ne rappeler que les deux grands événements du mois.

En septembre 1914, la France refoulait sur la

Marne le flot de l'invasion ennemie et les poilus donnaient au monde une leçon bien inattendue de la part de soldats français : une leçon de patience !

Joffre avait pris sur ses troupes cette emprise véritablement magique. Il ordonnait retraite sur retraite et comme si quelque chose de très puissant maîtrisait la fougue légendaire des soldats français, ils reculaient ! Oui ils reculaient, mais c'était pour mieux bondir, pour mieux briser l'obstacle et pour remporter le douze septembre mil neuf cent quatorze cette victoire qui s'appellera dans l'histoire : « Le miracle de la Marne », cette victoire qui fut le point de départ de la victoire finale.

Mil neuf cent quatorze ! Il semble, tant les événements se sont accumulés, se sont précipités tragiques, douloureux, glorieux, que cette date est déjà vieille, bien vieille. Cependant, la bataille suprême qui se livra du six au douze septembre et qui sauva Paris et la France nous apparaît aujourd'hui plus grande, plus fertile en conséquences, plus superbe que dans la griserie de l'enthousiasme provoquée par la nouvelle du désastre de l'armée de Von Kluck. Nous avons pu, depuis, apprécier les conséquences de la bataille de la Marne et en juger plus exactement toute la valeur.

Le 16 septembre 1915, cette fois ce sont les Canadiens-français qui sont à l'honneur. La fameuse bataille de Courcelette fut comme le grand essor des glorieux exploits qui devaient immortaliser le 22ème.

Le 22ème Canadien-Français ! Le fier régiment ! Le temps, loin d'amoindrir sa renommée, donne un nouvel éclat aux dévouements qui ont créé cette phalange de preux, à la vaillance toute française dont ils ont fait preuve en toutes circonstances. Combien de ceux qui formaient le premier 22ème sont revenus après la victoire à laquelle ils ont si valeureusement contribué ?

Quelques-uns seulement et presque tous blessés. Combien du 22ème initial ont fait le suprême sacrifice ? Ils sont légion !

Ce régiment fut comme un cadre symbolisant l'héroïsme des Canadiens-français : après ceux-ci, ceux-là

toujours se reformait l'héroïque phalange puisant dans le sang de ses morts un courage nouveau.

La province de Québec n'oublie pas et le 22ème régiment est pour elle un titre de noblesse et de juste fierté.

Me voilà bien loin de la petite couronne du collégien. Pas tant cependant pour que le rapprochement ne puisse se faire entre l'enfant qui a appris sur les genoux de sa mère, par les leçons de ses maîtres, le culte de la vieille mère-patrie et l'amour du nom français et celui dont une simple couronne, simple comme une couronne d'écolier orne la tombe là-bas sur les champs de bataille de la France ancestrale, où il repose simplement, glorieusement !

LA PENDULE DE LAURIER

En 1911, une heure douloureuse sonna pour sir Wilfrid Laurier. La défaite, cependant, n'abattit pas le grand homme d'État canadien-français ; il l'accepta avec cette énergie sereine, cette philosophie élégante qui furent parmi les caractéristiques de cet irréductible patriote.

Lorsque Laurier laissa le cabinet qu'il avait occupé, pendant quinze ans, au parlement fédéral, comme premier ministre, il dut jeter un regard d'affectueuse tristesse sur tous les objets familiers, au milieu desquels il avait vécu, il avait travaillé, il avait accompli tant de rudes et utiles labeurs.

Si nous demeurons, longtemps, dans un milieu, quelque chose de nous s'y imprègne. Il semble que des objets inanimés participent, cependant, à notre vitalité.

Sur ce bureau Laurier s'est accoudé, c'est penché. C'est là qu'il étudia les grands problèmes qui intéressaient la prospérité de son pays, qu'il songea souvent à l'avenir de ce Canada qu'il aimait par-dessus tout, qu'il vit grand l'avenir. Combien de fois le grand canadien s'approcha-t-il de ce bureau, soucieux, préoccupé des intérêts de son pays ? Combien de fois, avec sa maîtrise remarquable, dicta-t-il, de ce bureau, des arrêts qui resteront tout à la gloire de sa race.

Il existait, dans le cabinet de sir Wilfrid, un autre meuble qui lui aussi appartient un peu à l'histoire, la pendule dont le tic-tac régulier résonna, si longtemps aux oreilles du vieux chef.

Sir Wilfrid était matinal et la pendule avait, de bonne heure, à lui souhaiter le bonjour et à recevoir son regard. Dans le cours de la journée elle réglait d'une façon minutieuse le temps, toujours occupé, à la seconde, du premier ministre. Le soir, tard bien souvent, le tic-tac de la pendule trouva Laurier encore au travail.

Puis dans les jours de lutte les yeux du grand chef se tournèrent vers le cadran. Il sonna ce cadran, elles marquèrent ces aiguilles des triomphes, des victoires.

Un jour vint où l'aiguille fatidique implacable, innocente parce qu'irresponsable, marqua l'heure douloureuse.

Ce fut le 21 septembre 1911.

Le successeur de sir Wilfrid, par un sentiment qu'il est difficile de définir, délaissa la pendule qui avait marqué les heures du ministère de son prédécesseur.

La vieille pendule resta à sa place. Mais elle fut négligée et on cessa de la remonter.

Vous avez tous lu le conte de la Belle au bois dormant. Une mauvaise fée, jalouse d'une jeune et belle princesse, usa d'un sortilège pour endormir la princesse et immobiliser tout ce qui l'entourait, jusqu'à ce qu'un prince charmant ayant une influence plus forte que celle de la fée survint, réveilla la princesse et donna une nouvelle activité à tout ce qui s'était immobilisé avec elle.

La pendule de Laurier s'arrêta donc. Elle ne marqua pas les heures ardues et souvent remarquables que vécut le chef de l'opposition libérale. Pendant toute la guerre, aux heures de batailles, à l'heure de la victoire elle resta inerte. Lorsque, à cette même époque de février, en 1919, sir Wilfrid Laurier fut vaincu par la seule force capable de rendre muette sa « langue d'argent » par la mort, la vieille pendule avait depuis longtemps cessé son rituel tic-tac.

Aujourd'hui, cependant, la pendule de Laurier a

recommencé de vivre. Sous l'influence de « princes charmants » le parti libéral s'est reconquis, s'est réveillé et M. King a voulu que la pendule qui avait compté les heures du grand Laurier reprenne sa marche interrompue.

L'esprit de Laurier plane, encore, dans le cabinet qu'il occupait autrefois et le tic-tac de la vieille pendule devra rappeler, plus d'une fois, au jeune chef, avec quelle exactitude sir Wilfrid venait travailler de longues heures, dans ce même bureau, à la prospérité et à la bonne renommée de son cher Canada.

La pendule a tracé de grandes heures.

Elle s'est endormie.

Mais elle est réveillée, prête à marquer, de nouveau, la marche toujours ascendante du Canada vers le progrès.

FOCH

Foch ! Syllabe qui a pour cadre le monde, pour cimaise l'immortalité ! Vocable si petit, pour le soldat si grand, qui faucha d'un seul coup le plan de l'Allemagne, chassa les bourreaux de l'Alsace-Lorraine, releva dans le sang le flambeau libertaire et l'éleva, plus brillant que jamais, sur les peuples vengés.

Écoutez bien, l'histoire est merveilleuse.

Joffre avait accompli le miracle de la Marne. Verdun avait crié aux Boches par toutes les poitrines de nos soldats : « On ne passe pas ». Mais Joffre n'avait pas les munitions nécessaires pour continuer l'offensive : l'Allemand s'était terré sur le sol français. Verdun fut un fait d'armes admirable ; mais l'ennemi avait encore des réserves formidables. Nous combattions, depuis près de quatre ans, pour déloger de leurs tanières les rapaces d'outre-Rhin. On eut dit que de ces tas de cadavres revêtus de l'uniforme gris, dont nos 75 avaient jonché la terre de France, surgissaient de nouveaux combattants. L'Allemand obéissant à un seul chef, d'après un plan unique, ravageait le sol de la patrie. En mars 1918, Ludendorff lançait une terrible offensive : il menaçait Paris et visait la route de Calais, d'où il atteindrait facilement l'Angleterre.

Le conseil suprême des alliés reconnut, alors, que la guerre ne serait gagnée qu'autant que les armées alliées obéiraient toutes à un commandement suprême. Foch fut celui que l'on désigna pour ce périlleux honneur. Depuis le début de la guerre, ce général avait donné le mouvement et la vie à ses définitions favorites de la guerre : « La guerre, département de la force morale ; la bataille, lutte de deux volontés ; la victoire, supériorité morale chez le vainqueur, dépression morale chez le vaincu ».

Cette supériorité morale, il l'avait entretenue, comme une flamme sacrée, sur la Marne, sur l'Yser, sur la Somme, au delà des Alpes, sur la Piave, cette Marne de l'Italie.

Voilà l'homme auquel fut remis le commandement suprême. Alors, du 14 juillet 1918 au 11 novembre 1918, ce fut une série non interrompue de succès jusqu'à la victoire.

Par de savantes opérations successives et combinées, l'ennemi fut surpris et battu, d'abord sur la Marne et sur l'Aisne, puis sur l'Avre, puis sur la Somme et sur l'Oise jusqu'au jour où les troupes alliées victorieuses allaient se mettre en marche pour entrer dans Metz et dans Strasbourg, pour traverser le Rhin et pénétrer en Allemagne.

Mais l'Allemand ne pouvait plus lutter : il était écrasé, il avait peur !

Dès l'aube, au bivouac du généralissime français des armées alliées, comme autrefois les empereurs venaient se soumettre à Napoléon, les Allemands frappés dans leur orgueil, frappés dans leur rapacité, tels des fauves mâtés sous le fouet du belluaire, sont venus, vaincus, demander grâce à l'humanité, demander grâce à Foch, defenseur et libérateur de la civilisation, en un jour de Brumaire !

Voilà l'homme que nous avons acclamé hier. Mais la visite a été courte. Si jamais les cœurs français de Montréal ont senti le regret de ne pouvoir ralentir le cours du temps pour profiter à loisir du passage du grand Français parmi nous, ce fut bien dans cette occasion.

Puisque nous ne sommes pas maîtres d'arrêter et

de fixer la marche du temps et de ses minutes, au moins garderons-nous au meilleur de notre cœur le souvenir de cette journée qui comptera dans les fastes les plus magnifiques de la métropole canadienne. En voyant passer le généralissime, dans une lumière d'apothéose, nous avons songé à tous ceux qui avec lui ont contribué à la victoire finale, aux plus modestes, aux plus inconnus, aux plus obscurs des soldats de France et du Canada qui sont tombés dans les régions dévastées où s'est décidé le sort du monde.

C'est le maréchal qui personnifie tous ces héros, toute cette moisson de gloire que le sacrifice et l'abnégation ont fait lever sur le sol de France, moisson que l'histoire a récoltée pour son livre immortel.

Foch ! A cette appellation nous voyons la victoire embrasser les drapeaux et dans le sourire du grand vainqueur, nous trouvons l'auréole de toute une race, de cette race française dont nous sommes.

ROSES ET LAURIERS

En déposant des fleurs, auprès du monument élevé à la glorieuse mémoire de Dollard et de ses compagnons, en remettant au 22e régiment canadien-français le drapeau que lui offre celui qui fut le généralissime des armées alliées, le maréchal Fayolle accomplit les deux gestes les plus purs, les plus vrais, les plus exclusivement patriotiques et reconnaissants que la France pouvait dessiner envers le Canada et plus particulièrement envers la province française de Québec.

C'est à un retour vers le passé héroïque de la Nouvelle France et vers la vaillante attitude des soldats canadiens de la dernière guerre que ces deux cérémonies nous convient :

Audace bien française, admirable aventure :
Cartier sur un bateau défiant l'océan
Qui roule son esquif, tourmente la mâture,
Remonte en précurseur les flots du Saint-Laurent :

Déjà la Providence, infaillible voyante,
Des luttes à venir discernant les fureurs,
Jetait au Canada la semence puissante
D'où naquit pour la France un peuple de vengeurs.

L'héroïsme lointain, l'héroïsme d'hier ! Le sublime credo de foi patriotique et de reconnaissance magnifié par un maréchal, béni par un évêque de France, plane bien au-dessus de toutes les considérations humaines.

Devant la stèle élevée à la gloire des héros du Long-Sault une vision sublime se présente à notre esprit, captive seule toute notre attention.

Faisant une garde d'honneur aux magnanimes jeunes gens, qui sont morts pour la France leur mère et pour la France-Nouvelle, Maisonneuve et Champlain, les d'Iberville, Madeleine de Verchères, et Montcalm et Lévis et toute la pléiade de héros français qui fécondèrent de leur sang le sol canadien, contemplent avec amour le grand soldat qui a combattu lui aussi les bons combats de la France. Combien pure, combien grande, combien haute cette vision du passé ! Combien au-dessus de toute autre démonstration le pèlerinage de ce Français né dans une ville d'églises et de pèlerinages, au monument de ces petits Français.

— Puis, dans la vieille cité de Québec, c'est l'accolade donnée par Fayolle au 22e, le régiment des braves parmi les braves. C'est l'accolade de toute l'armée française à toute l'armée canadienne.

La remise du drapeau offert par Foch, le grand vainqueur, par les mains du vainqueur de la Somme et du libérateur d'Arras, revêt un cachet d'autant plus grandiose que dans les plis du drapeau bat l'âme de tout un peuple, que le drapeau c'est toute la patrie, c'est, après Dieu, l'objet d'un véritable culte.

La défense du drapeau c'est un des objectifs suprêmes du soldat français. C'est à un officier qu'est confié l'honneur de porter l'étendard au fort de la bataille.

> Le soleil rougeoyant, sur cette boucherie,
> Jetait ses larmes d'or dans la sublime orgie !
> Le porte-drapeau tombe, un autre le remplace,
> Et l'étendard debout, palpitant, frémissant,
> Arrêtant, dans ses plis, la victoire qui passe
> Gagne la Croix d'Honneur pour son fier régiment !

C'est donc, à la fois une marque de grande estime et de superbe confiance que cette remise du drapeau

au régiment qui se taillada dans l'histoire un chapitre d'épopée digne des plus pures gloires, des plus grandes gloires de la France Nouvelle et de la vieille France.

Le maréchal s'arrête pensif et fier devant le régiment vainqueur de Courcelette et de Vimy. Le vieux soldat a vu ce régiment-symbole à l'œuvre. Il sait que de la formation initiale, il reste peu d'officiers, peu de soldats : Il salue les survivants glorieux et s'incline devant l'âme de tous les grands morts tombés pour la cause française. Voilà les vrais enseignements, voilà les deux grandes leçons que le peuple canadien, à cette époque de sa fête nationale, doit commenter et retenir.

Au début nous avons parlé de fleurs. Nous terminerons avec les roses de Fayolle. En mai 1914 le général Fayolle entrait au cadre de réserve. « Je vais maintenant, dit-il, regarder la vie ».

Et le général, le grand éducateur militaire, s'en vint cultiver les roses, dans sa retraite de Clermont. C'est là que la France envahie vint le chercher. Elle avait besoin de lui. Il était prêt. Il laissa ses roses pour cueillir les lauriers de la victoire et du maréchalat !

25 juin 1921.

AU DRAPEAU

Des marins du vaisseau de guerre français la « Ville d'Ys » viennent en armes faire le salut au drapeau à l'Union Nationale Française. Cette cérémonie simple mais grandiose, brève mais immense, car elle embrasse, dans son symbole, tout ce qu'il y a d'honneur, de superbe, d'héroïsme dans le drapeau de la France, c'est pour les cœurs français le sublime pourquoi de la fête française, c'est toute la fête française.

Ce drapeau que des marins de France saluent, ce drapeau pour lequel leurs aînés sont tombés le sourire aux lèvres et pour lequel ils sont prêts à mourir, ce drapeau a une puissance irrésistible !

Il féconde, il enfante les héroïsmes avec autant de vertu que le soleil féconde la terre et fait surgir les moissons d'or.

Les moissons d'or se lèvent aujourd'hui, dans les plaines de France, au-dessus des moissons sanglantes que la guerre y a couchées, moissons sacrées, moissons héroïques, moissons dont la semence est immortelle.

Le drapeau de la France, sa puissance irrésistible est telle que la grande guerre ne suffit pas à l'expliquer : elle vient de plus loin, elle vient de toujours. Toutes les victoires de la France y ont participé depuis les époques plus reculées.

Toutes les chansons de France l'ont harmonisée depuis celle de Roland jusqu'à la Marseillaise. Tous les Français y ont contribué par la science, par les Lettres, par les Arts, comme par l'épée. Aussi ce salut au drapeau a-t-il quelque chose de profondément puissant, quelque chose qui vous prend le cœur, qui le serre à l'étouffer, qui le dilate, qui le fait crier, qui le fait superbement exulter !

> Les ans chassent les ans, les détresses nous rongent,
> Seul le drapeau ne sait ni trahir, ni mentir.
> Abandons et regrets, traîtrises et mensonges
> Le culte du drapeau permet de tout souffrir.

Oui le culte du drapeau, ceux qui l'ont dans les veines possèdent le talisman merveilleux qui auréole les heures les plus dures, les plus sombres de la vie.

Cet amour du drapeau on le ressent d'autant plus fortement qu'on est éloigné de la terre natale.

Aussi rien n'émeut plus un Français arrivant au Canada que de voir flotter le tricolore.

Relatons un souvenir plus vif, bien que très ancien, évoqué et toujours bien vivant, à cette époque du 14 juillet. Plein de jeunesse et d'enthousiasme on était à bord d'un transport de l'État, en Méditeranée, au large du golfe de Lyon. On filait sur Alger. Il y avait à bord des Chas. d'Af, des Spahis, qui rejoignaient leurs régiments en Algérie, quelques soldats de marine et un Père Bénédictin, un de ces moines à la démarche franche, assurée, à la ceinture desquels on cherche la garde d'une épée à côté du chapelet.

Ce 14 juillet, à bord d'un vaisseau de l'État fran-

çais, ce fut toute une révélation, on eut dit une prise de contact absolument nouvelle, encore invécue, avec le drapeau, la patrie et tout ce qui vous y attache à jamais !

Depuis j'ai vu bien des saluts au drapeau. Mais ce grand salut aux couleurs, en pleine Méditerranée, par un temps superbe, c'est un souvenir inoubliable.

Il est huit heures pour le quart du matin. On s'aligne sur le pont, face à l'arrière. Le drapeau est hissé sur la drisse. La garde est sur le pont, l'équipe est à la coupée, une cartouche à blanc dans le fusil.

« Envoyez », cria l'officier de quart. Aussitôt le drapeau chéri monte lentement, comme un soleil, sur l'horizon. Le tambour bât, le clairon sonne, les fusils crachent leur coup : le drapeau claque à la brise.

D'un vaisseau de guerre qui passe près de nous voilà que vient la Marseillaise. Ah ! cette « Marseillaise », les officiers découverts, ce drapeau qui s'élève, on est bien jeune mais on garde toujours cela dans le cœur, dans la tête, dans toutes les fibres de son être. Quelle scène !

Le Bénédictin a rectifié la position, il salue son drapeau, comme un brave de 1870 qu'il est.

Puis c'est un colonel de Chasseurs d'Afrique qui parle : « Mes enfants, dit-il, voilà une belle journée. Dans ce drapeau, c'est la mère, c'est la France que vous saluez. Car elle est là notre France, dans ce drapeau, dans vous-même, car qui de nous n'est prêt à se sacrifier pour l'honneur du pays et l'amour du drapeau. »

Ce 14 juillet quel souvenir. Et depuis, notre drapeau a vu bien des batailles, connu bien des gloires. L'armée victorieuse a fait le salut au drapeau, sur les fronts de bandière, les âmes des grands morts ont plané au-dessus des régiments vainqueurs, réclamant leur part du triomphe !

Ici même tous les Français qui sont partis du Canada et qui ont fait à la patrie le sacrifice de leur vie participent avec les vivants au salut au drapeau.

Vive la France, et toujours et toujours.

14 juillet 1921.

LE BEAU FÉMINISME

« Jeanne, ces Français viennent de se battre chez vous, pour vous, pour protéger votre vallée natale, la terre à laquelle vous tenez par toutes les fibres de votre race lorraine ». C'est en feuilletant, à la veille de la célébration de la fête de sainte Jeanne d'Arc, le volume de l'abbé Thellier de Poncheville, (Dix mois à Verdun) que je trouve cette pittoresque et toute patriotique apostrophe.

Oui, Jeanne tenait à la terre de France par toutes les fibres de son cœur. Aussi est-il logique de glorifier avec elle, à côté de la sainte et de la guerrière, tout simplement, la femme de France.

Les Canadiens-français, qui comptent parmi leurs nobles femmes madame d'Youville, madame de la Peltrie, la bienheureuse Marguerite Bourgeois, Jeanne Mance, Madeleine de Verchères et combien d'autres, connaissent ce qu'il y a de vaillance dans la femme française.

La femme française, c'est sainte Geneviève, qui dompta les Huns, c'est sainte Clothilde, c'est Blanche de Castille, c'est la cantinière des guerres de Napoléon, la vivandière d'Arcole et d'Austerlitz. La femme française c'est Jeanne Dodu, la télégraphiste de 1870, qui, sous le révolver allemand, avertissait les Français de la position de l'ennemi et mourait à son poste, en héroïne. La femme française, ce sont ces saintes filles de Saint-Vincent de Paul, hirondelles des champs de bataille, qui vont relever les blessés, qui, au besoin, les défendent, à coups de fusil, et gagnent la croix d'honneur.

La femme française ce sont toutes celles de toutes les conditions, de la plus grande dame à la plus humble ouvrière, de la plus pieuse à la plus... légère, qui se sont dévouées jour et nuit dans les hôpitaux, sur les champs de bataille, partout où la France avait besoin d'elles.

La femme française c'est celle qui s'est attelée à la charrue, pour remplacer les chevaux qui servaient aux soldats, pour labourer la terre productrice du blé qu'elles ont moissonné pour donner du pain aux soldats.

La femme de France ce sont celles qui ont travaillé aux obus qui devaient donner la victoire.

La femme française ce sont ces mères qui ont donné leurs fils à la patrie avec un esprit de patriotisme et de sacrifice remarquablement sublime.

La femme française c'est la maréchale de Castelnau regrettant de ne pas avoir plus de fils pour les offrir à la patrie, ce sont toutes ces humbles ouvrières accompagnant leurs fils au train, qui devait les mener peut-être à la mort, mais, d'abord au devoir. Ces mères, le cœur brisé, avaient, cependant, le courage de rire, de chanter avec leurs enfants la Marseillaise jusqu'à ce que, le train disparu, elles éclatent en sanglots, payant ainsi leur tribut à l'affection humaine, mais se reprenant vite et disant comme leurs fils, « on les aura » et on les a eus.

La femme française, ce furent, aux heures douloureuses de la guerre, les femmes canadiennes épouses et mères qui donnèrent elles aussi les leurs à la grande cause de la justice et à la libération du territoire français. La femme française ce furent toutes ces Canadiennes qui partirent pour soigner les blessés, ou qui travaillèrent dur aux œuvres de guerre.

Aussi la fête de sainte Jeanne d'Arc est la fête canadienne-française, tout comme la fête française c'est la fête de la vaillance et du dévouement.

Jeanne d'Arc aujourd'hui, sainte Jeanne d'Arc, vous avez vu à la bataille, à côté des Français, les soldats du Canada, vous avez admiré leur courage et vous les avez aimés dans un même amour.

C'est qu'il se sont bien battus les Canadiens, c'est que c'est à eux aussi que vous devez que la chaumière de votre enfance soit restée debout, que le sanctuaire où vous avez entendu les voix qui vous traçaient votre mission n'a pas été bombardé et que Domrémy n'a pas connu les profanations et les horreurs de la guerre.

Ils avaient appris, aussi ces soldats lorsqu'ils étaient enfants qu'il y avait là-bas un pays où dormaient leurs ancêtres et cette leçon de français c'est sur les genoux des femmes du Canada qu'ils l'ont apprise.

DEVANT VERDUN

Les années passent, avec leur cortège de faits incolores et indifférents. Mais il est des événements, d'une telle puissance, d'une survivance si douloureuse et à la fois si grandiose, que leur souvenir veilla toujours en notre esprit.

Une occasion les fait jaillir de leur calme relatif, d'autant plus intenses que l'esprit les a mûris et approfondis.

Le retour à Montréal de M. l'abbé Thellier de Poncheville, l'un des aumôniers de la grande guerre, qui, en 1918, sortait de la fournaise de Verdun, lorsqu'il vint prêcher le carême à Notre-Dame, nous reporte à cette année 1916 qui portera dans l'histoire, disons mieux, dans le martyrologue des villes de France, le nom à tout jamais remarquable d' « Année de Verdun. »

La guerre est protocolairement terminée, les canons se sont tus et les victimes, de la plus illustre à la plus infime, dorment le grand sommeil dans les vastes ossuaires.

Mais le souvenir des années sanglantes est toujours vivant : il se dresse à tout instant devant nous.

C'est notamment dans ce mois de février que l'épopée de Verdun atteignit à son paroxysme de bravoure et d'héroïsme. Vous vous souvenez de ce mois, monsieur l'aumônier, et vous pouvez dire comme le personnage de Virgile :

> « ...Quæque ipse miserrima vidi
> Et quorum pars magna fui. »

C'est cette épopée qui hante toutes les âmes de survivance française, tous les cœurs avides de généreuses actions, que votre présence dans la chaire de Notre-Dame, la vieille église paroissiale française, ne peut manquer de faire encore resplendir d'une lueur immortelle.

Verdun ! Le 17 février 1917, un de ces prélats, qui forment une élite toute spéciale, parmi les français héroïques de la grande guerre, Monseigneur Charles Ginisty, évêque de Verdun, était appelé par cette

admirable « Société des Conférences » qui lutta par le verbe comme d'autres luttaient par l'épée, à venir parler, sous la présidence de M. René Doumic, des souffrances et de la grandeur d'âme de Verdun, la glorieuse cité dont l'héroïsme a fait l'admiration du monde.

Verdun n'est encore aujourd'hui qu'une ruine, comme Arras, comme Soissons, comme Reims, comme tant d'autres villes martyres de France.

Monseigneur Génisty, dans sa conférence du 17 février 1917, a rappelé les souffrances que les Verdunois eurent à endurer principalement dans la période de l'exode de la population à partir du 21 février 1916.

Il rappella qu'une vaillante Française, à laquelle il disait : « Nous voilà bien sur le calvaire, madame », lui répondit : « Pas autant que nos soldats. »

C'est que nulle part, semble-t-il, les souffrances physiques ne furent plus grandes pour les soldats que devant Verdun, qu'il fallait défendre à tout prix.

« Ils ne passeront pas ! » Tel était l'ordre des chefs, telle était aussi la volonté intime de chacun des combattants.

En parlant de la vaillance des défenseurs de Verdun, Monseigneur Génisty cita le témoignage d'un aumônier militaire qui « *les a vues, qui les a partagées les souffrances des soldats de Verdun* », ces souffrances qui ont dépassé tout ce que l'imagination peut concevoir et accumuler de plus affreux.

Cet aumônier, que l'on a déjà reconnu, a extériorisé dans les lignes suivantes l'œuvre des héros de Verdun : « Depuis deux ans, dit-il aux poilus, que vous faites campagne, vous avez déjà traversé de durs moments. Familiarisés avec les corps à corps sanglants, blasés par l'accoutumance des plus terribles spectacles, vous pouviez croire que la guerre n'avait plus à vous découvrir d'horreurs nouvelles. A présent ces choses affreuses du passé vous semblent pâles, presque insignifiantes, par contraste avec la sauvagerie d'hier. Celui qui n'a pas vu Verdun, dites-vous, n'aura rien vu. Jamais ne s'était appesantie sur vos épaules une telle accumulation de souffrances... »

N'est-ce pas que de telles heures, de telles souf-

frances, de tels héroïsmes ne peuvent pas s'oublier !

Aussi malgré nous, lorsque nous verrons monter dans la chaire de Notre-Dame ce prêtre, jeune encore, mais qui a vu ce qui vieillit et le corps et l'esprit, nous ne pourrons nous empêcher de songer, ne fût-ce qu'un instant, à l'année 1916. Nous comprendrons mieux, dans l'atmosphère paisible d'aujourd'hui, ce que fut la « vie chrétienne » dans ces heures sanglantes et lamentables et nous chercherons auprès du surplis blanc du prêtre, la vareuse bleu horizon des poilus de France, devant l'imprenable Verdun !

Février 1921.

LES AS

Volez, planez, montez, beaux voltigeurs de France.
Nimbez-vous de soleil : dans ses rayons altiers
Servez-vous à plein cœur d'audace et de vaillance,
De son or immortel fulgurez vos lauriers.

Faudra-t-il que le mercantilisme s'attaque aux gloires les plus pures ? Faudra-t-il qu'une sorte de réclame quasi sacrilège rampe autour de ceux qui ont plané si haut qu'ils ont voisiné le ciel ?

Elle est superbe, elle est sublime la page que les aviateurs français ont burinée, souvent même pastellée de leur sang, dans cette grande épopée dont le cadre fut si large que, s'appuyant aux abîmes insondables de l'océan, il s'étala dans l'immensité rayonnante des cieux.

La vaillance et l'entrain, la souriante témérité des As de France sont une partie de l'apanage français de la guerre, mais ils appartiennent aussi à ces trésors d'héroïsme qui forment comme un patrimoine humanitaire, dont tous les peuples alliés doivent être les gardiens respectueux et jaloux.

Les exploits des Fonck, des Guynemer, des Garros, des Nungesser et de tant d'autres paladins de l'azur sont autant d'étoiles d'or qui jalonnent le ciel de l'immortelle renommée.

L'enthousiasme, la justice populaires avaient décoré ces vaillants avant même que la France et les gouvernements alliés leur aient décerné les croix et les médailles dont ils ont droit d'être fiers.

C'est vraiment une histoire qui tient de la féerie, une histoire prodigieusement belle et merveilleusement simple que celle de ces francs tireurs de la nue !

Dans l'Ether infini l'observateur s'envole !
Il n'a pour tout appui dans l'atmosphère en feu
Que son moteur battant comme un tambour d'Arcole.
A Dieu va ! Rien ne chaut quand la France est en jeu.

Oui, leur histoire est belle ; oui, elle est simple, de cette simplicité qui est le plus grand apanage des véritables héros, de ceux qui vont à la mort avec le sourire.

Aussi rien ne doit ternir l'auréole des aviateurs de la France, rien surtout ne doit prêter dans leurs exploits, à un étalage qui, de près ou de loin, touche à une réclame quelconque dont quelque barnum tirerait les ficelles.

Ceux, et ils sont nombreux, qui ont élevé dans leur cœur, un autel discret et inviolable au culte des héros de la grande guerre, ceux-là n'ont pu s'empêcher d'être douloureusement, très douloureusement surpris en voyant, d'après les journaux des États-Unis, comment on tintamarre avec les plus belles gloires.

Cette grande pancarte, dont les journaux de la République voisine nous ont apporté la reproduction et sur laquelle au-dessous du nom de Nungesser, actuellement aux États-Unis, s'étale en échelle la liste de toutes les décorations que sa vaillance lui a values, n'a rien pour nous de digne. Elle dépasse la mesure.

Nungesser est un des as français les plus en vedette. Il semble que même aux États-Unis, il doit être assez connu pour qu'il ne soit pas besoin d'une carte-réclame qui tout glorieux qu'en soient les éléments, frise le boniment. — Cela il ne le faut pas.

La carte du généralissime des armées alliées porte ces simples mots, sur un tout petit bristol : « Le maréchal Foch ». Il en est de même de celle de Joffre, de celle de Pétain, de celle de Castelnau, etc.

Aussi dans la carte, aux dimensions extravagantes dont on s'est servi pour Nungesser il y aurait place pour celles de Joffre, de Foch, de Pétain, de Castel-

nau et aussi pour celle du vaillant As qu'est Nungesser.

Loin de nous l'idée d'enlever quoi que ce soit à la valeur remarquable de l'un des héros d'une escouade d'aviation française. Mais un étalage intempestif comme celui que l'on fait subir aux décorations si glorieusement gagnées par cet As, a quelque chose qui surprend, qui choque, disons le mot qui révolte, surtout pour ceux qui connaissent la simplicité de l'héroïsme du soldat de la grande guerre à quelqu'armée qu'il appartienne.

Il est logique, nécessaire même, il est juste pour un industriel d'annoncer ses produits, sans omettre, bien entendu, la distinction dont ils ont été l'objet dans les diverses expositions. Il faut approuver une grande maison de comestibles dont certaines spécialités ont agréablement flatté — il y a tant de sortes de flatteurs — quelque gourmet royal, donné même de superbes gastrites à des estomacs royaux ou impériaux ; une espèce en train de disparaître ; il faut approuver ces commerçants de mettre en exergue d'une kyrielle de médailles remportées aux expositions la phrase consacrée : Fournisseur de Sa Majesté l'Empereur de, ou le Roi de...

Mais il n'entre pas dans la mentalité de l'armée qui a combattu à la Marne, en Champagne, à Verdun de faire de la réclame avec des faits d'armes qu'elle a accomplis tout simplement, anonymement, avec le sourire, pour sauver le sol sacré de la patrie. Gloire aux As de France, qui n'ont pas besoin de grimper sur leurs décorations pour monter plus haut qu'ils ont jamais monté : dans le ciel de l'immortalité.

SACRIFICE

« Il nous faut savoir supporter les sacrifices. »

Ceux pour qui la guerre fut cruelle, ceux qu'elle a frappés dans leurs plus chères affections, ceux-là n'ont pas trouvé dans la signature de la paix le dictame qui guérit les souffrances. La blessure demeure bien vivante au fond du cœur, sous la cicatrice superficielle. La moindre évocation des années ter-

ribles, rouvre la plaie, avec d'autant plus de douleur que la résignation semble plus complète. Un maréchal de France, un généralissime passe, en météore, dans la métropole ; tout un peuple l'acclame. Les endeuillés de la guerre ont pour lui les acclamations les plus ferventes. Cependant, cet homme, au visage si bon, avait l'inflexible devoir, l'implacable tâche d'envoyer à la bataille, à la gloire mais aussi à la mort, les nôtres, les siens. Il a prêché d'exemple : son fils unique est mort pour son pays. On l'acclame : c'était pour la France ! Mais la blessure est rouverte.

Botrel est venu. Le barde est, cette fois, plus français, que breton. Le champ de bataille n'admet pas le provincialisme, sans effacer, cependant, ces estompes qui donnent plus de relief à la carte de la France une et indivisible devant l'ennemi. Le barde a évoqué la grande guerre dans ses chansons. Le reste importe peu. La blessure s'est ouverte de nouveau. Le chanteur, l'auditoire paré, fleuri, parfumé n'existent plus. On sort, on veut être seul. On s'isole dans la foule. On marche, sans voir le ciel héroïquement bleu, sous les morsures avivantes du froid. On piétine la neige superbe, hivernale vestale gardienne du feu qui veille au centre de la terre, comme le feu sacré de la patrie au plus intime de notre cœur. On ne s'arrête pas au miroitement, à l'étalage fantasmagorique de toutes les givreries : gel mettant aux statues, aux lampadaires des cuirasses d'albâtre, stalagmites posant aux arbustes des barbes d'ermite aux airs de chattemite, férets scintillants aux grands bras dénudés des érables, girandoles adornant les clochers, dentelles, broderies enjolivant les vitres.

On rentre avec ses souvenirs, sa blessure.

On relit une citation : « Tué d'une balle en pleine poitrine. Quatre citations, médaille du Maroc. » Celui-là n'en parlons pas plus. Gardons, pour nous seul, fièrement, jalousement, farouchement son souvenir dans notre cœur, dans notre esprit, dans notre cerveau, dans notre âme immortelle comme la sienne.

Il est parfois bon de croire.

Voici l'histoire brève d'un autre, vaillant, français d'abord, artésien ensuite.

La guerre de 1914 le trouva, à sa sortie de polytechnique, sous-lieutenant au 27e d'artillerie. Ses aptitudes particulières le font désigner comme chef adjoint au capitaine du 41e d'artillerie. En septembre 1914, devant Arras, la ville martyre de l'Artois, près de Vimy, où les Canadiens se sont couverts de gloire, dans une action très vive, le capitaine est tué. Le chef adjoint prend le commandement. L'audace, l'énergie de ce chef de 20 ans électrisent ses hommes. Il sauve sa batterie. Mais il est gravement blessé. Il est l'un des premiers à recevoir la Croix de la Légion d'honneur. A peine rétabli, il retourne au 27e d'artillerie et reçoit les galons de lieutenant. Il a du sang-froid, du « cran ». Il entre dans l'aviation, à l'escadrille C 52. Il est chargé de tout le travail que l'aviation devait faire avec le 27e d'artillerie. Il se distingue, et, le 14 août 1917, il est cité à l'ordre de l'armée. Le 5 septembre 1917, au cours d'une mission très délicate, il est attaqué par quatre avions de chasse allemands et il succombe sous le nombre. Le lieutenant Marcel Mulard est de nouveau cité à l'ordre de l'armée comme officier d'élite. Ce fut la dernière citation de ce valeureux jeune homme blessé trois fois, cité trois fois.

Le 24 décembre 1914, Marcel écrivait à sa mère demeurée seule avec son plus jeune fils, alors que son mari et ses trois fils aînés défendaient la patrie :

« ... Il nous faut savoir supporter les sacrifices. Si par malheur il arrivait qu'il en manque un à l'appel, nous saurions, au moins, qu'il a fait ce qu'il devait et cela suffirait à adoucir son souvenir. »

Belle et noble pensée qui devait s'appliquer à celui qui l'avait écrite.

La conduite et la mort de ce jeune officier furent celles de milliers d'autres Français qui eurent, de plus que les Spartiates, l'élégance et le sourire devant le danger, devant la mort. Cette histoire c'est celle de bien des familles françaises.

Pourquoi l'avoir brièvement contée ici ?

Parce qu'elle est strictement exacte. Parce que les beaux exemples se sont jamais trop cités et répandus. Parce que la blessure s'est rouverte.

Parce que aussi il est pénible, alors que depuis quatre ans, la paix est protocolairement faite, de constater que de grandes nations, ayant beaucoup moins souffert, humainement et financièrement, que la France, semblent travailler de concer, sous le masque humanitaire, à s'approprier les plus gros bénéfices d'une victoire dans laquelle le facteur le plus sensible, le plus douloureux, le plus grand fut le sang français !

LES INCONNUS

Le soldat inconnu, le héros inconnu, qui symbolise toute une race, toute une universalité de héros, est arrivé au terme de sa route d'apothéose. On vient de donner à ses restes mortels une tombe aussi glorieuse, plus glorieuse que jamais être humain ait pu concevoir. Le soldat inconnu dort son dernier sommeil dans l'Arc de Triomphe. La légende veut que Napoléon-le-Grand ait fait préparer pour lui la tombe qui vient de se refermer sur le soldat inconnu.

Quel rapprochement grandiose et puissant s'impose devant ce jeu des destinées !

Ce fut vraiment une idée sublime, surhumaine presque et combien pathétique que celle de vouloir célébrer et glorifier tous les héros inconnus de la grande guerre dans les restes de l'un d'eux.

Après la randonnée triomphale de Verdun à Paris, après le salut de toute l'armée au héros symbolique, le calme va se faire autour de celui qui va défier l'oubli et que la gloire a, de ses mains immortelles, étendu dans un ossuaire creusé dans le granit et l'airain. Il repose le soldat de 1914, sous la garde des grognards de la Grande Armée, sculptés dans le bronze des canons pris à l'ennemi !

Il s'y trouvera en bonne compagnie. Le soldat inconnu de France ne date, d'ailleurs, pas de la dernière guerre : il fait partie inhérente de la vaillance des Francs, qui va des soldats de Vercingétorix aux poilus de Foch. Le soldat, le héros inconnu de la grande épopée française il était à Bouvines, il était au siège d'Orléans avec Jeanne d'Arc, il a passé le Rhin avec Condé, il s'est battu en sabots avec les

gas de Sambre et Meuse, il était à Marengo, à Austerlitz, il a conquis l'Algérie, il a chargé à Reischoffen, il est tombé dans les brousses du Tonkin et du Maroc avec toujours le même idéal : la gloire de la France, avec le même héroïsme et le même anonymat sublime.

Les héroïsmes individuels de la guerre sont nombreux. Mais sans l'effet irrésistible de la masse anonyme il est impossible de supposer la puissance, le bloc d'énergie qui nous ont valu la Marne et Verdun. Gloire donc à toi, salut et paix à tes cendres, soldat inconnu qui que tu sois. Tu n'es plus toi d'ailleurs, tu es le symbole de la levée en masse de tous les Français lorsque la patrie fut déclarée en danger à toutes les époques de l'histoire de France, tu es le symbole de tout un peuple en armes devant l'envahisseur. Petit soldat inconnu tu n'étais peut-être qu'une non valeur dans la vie civile, te voilà au sommet de l'histoire après en avoir été la base.

Car si nous devons juger une nation par ses sommets il faut que ces sommets aient une base et cette base c'est justement l'inconnu.

Et ici le cadre s'agrandit : Si le soldat inconnu représente la gloire et la vaillance militaires de la France dans la suite des âges, combien de génies inconnus n'ont-ils pas travaillé eux aussi à la renommée de la France dans le domaine des Lettres, des Sciences et des Arts.

Combien sont morts à la peine, dans le sillon inachevé mais montrant à d'autres la voie à suivre pour conduire la France à ses plus grandes destinées. De ces lutteurs pacifiques combien ont disparu terrassés par la misère, par la malchance, laissant à d'autres tout le profit, toute la fortune et toute la gloire. A ces lutteurs inconnus il serait juste de songer un peu aussi, lorsque l'on rappellera aux générations futures quel glorieux symbole représente la tombe de l'Arc de Triomphe ! Eux aussi ont bien mérité de la patrie.

CEUX DE 1870

Par un matin d'avril plein de sève latente et de promesses déjà verdoyantes, mais sous un ciel de gri-

saille, sans le plus timide rayon de soleil, Antoine Rivard est parti pour sa dernière campagne, celle dont on ne revient pas.

Les obsèques furent simples.

Ce Canadien-français n'était pas un financier puissant, pas plus qu'un politicien en vedette, ou une personnalité sociale en évidence — c'était tout simplement un sansgrade dans la phalange des braves gens, c'était un vétéran de la douloureuse mais glorieuse guerre franco-prussienne de 1870-1871. — C'était peut-être le seul survivant de sa race, de cette race qui a pris pour devise : « Je me souviens » ; qui ait vécu ces combats héroïques dans lesquels, sans même avoir l'espoir de vaincre, on lutta jusqu'au bout avec une abnégation admirable.

Oui Rivard fut de cette armée qui arrachait à Guillaume 1er cette exclamation : « Ah ! les braves gens ! »

A l'âge où chacun oriente sa vie, alors que les uns se livrent aux entreprises dont ils espèrent retirer la fortune, les honneurs, etc., alors que d'autres se jettent avec toute la fougue de la jeunesse, dans le tourbillon des plaisirs, à l'âge où quelques apôtres se donnent au culte des Lettres et des Arts, Rivard eut une ambition. D'aucuns trouveront cette ambition futile, d'autres la considéreront sous un angle plus patriotique. Rivard voulut être et il fut soldat de France. Soldat de France ! Ce titre sonne bien, il claironne, il bat la charge. Le soldat de France était à Tolbiac, à Poitiers, à Bouvines, à Marignan, à Rocroi, à Denain, à Fontenoy, à Lévis, à Marengo, à Austerlitz, à Wagram, à l'Alma, à Inkerman, à Sébastopol, à Solferino, à Gravelotte, à Reischoffen, à la Marne, à Verdun !

Le jeune Canadien-français fut versé dans la Légion Étrangère, cette unité dont les soldats, sans être de nationalité française, ont doublement le culte de la France et de son drapeau, puisque c'est librement qu'ils s'engagent et s'assujettissent à toutes les rigueurs de la discipline militaire française. La « Légion » n'est pas inconnue à Montréal. Un détachement de ses régiments est venu ici à la fin de la dernière guerre.

Tous ceux qui composaient cette phalange de « cheminots de gloire », comme on les a si pittoresquement et si justement appelés, étaient aussi constellés de blessures que de décorations. Le drapeau de la Légion, décoré de la Légion d'Honneur avant la guerre, obtint au cours de la dernière campagne, la double fouragère rouge et verte-rouge. C'est avec cette unité « *merveilleuse qu'anime la haine de l'ennemi et l'esprit de sacrifice le plus élevé* » que Rivard fit la campagne de 1870-71. Le vétéran revint à Montréal, y éleva une famille et vécut simplement.

Ses obsèques furent simples, avons-nous dit. Ses proches parents, le drapeau des vétérans des armées de terre et de mer, le secrétaire de cette société, ainsi qu'un vétéran de la dernière guerre, chevalier de la Légion d'Honneur, quelques amis, c'était tout !

Cependant, il sembla, lorsque le cortège passa devant l'Union Nationale Française, que la statue de la République s'inclinât sur son socle et que celle de Jeanne d'Arc fît le geste qui bénit et immortalise.

Sans la moindre idée de blâmer qui que ce soit, d'aucuns, qui ont la « folie du patriotisme » s'il vous plaît d'appeler ainsi je ne sais quel culte indéfinissable et quasi exclusif envers la vieille mère-patrie, ont pu penser qu'il y aurait eu mieux à faire pour ce vieux Canadien-français, probablement le seul survivant de sa race à Montréal, qui ait guerroyé en 1870-71, pour la défense de la France.

Nous aurions voulu pour ce vieux soldat de l'année terrible non point le corbillard banal, mais un affût de canon. Nous aurions aimé voir des décorés de 1870 ; il en existe plusieurs à Montréal, dont deux Chevaliers de la Légion d'honneur, s'ils avaient été avertis de cette mort, faire la dernière conduite à leur camarade canadien-français. Les vétérans français et canadiens-français de la dernière guerre, suivant le cercueil du vieux brave, avec leurs drapeaux, aussi même un représentant de la République assistant aux obsèques, tout cela n'eut-il pas été un hommage juste et mérité pour ce descendant de Français qui avait combattu pour la vieille France aux heures les plus terribles de son histoire ?

N'y avait-il pas là comme les derniers honneurs rendus à ce « soldat presque inconnu » mais dans lequel on aurait symbolisé la vaillance des Canadiens-français de l'épopée de 1870.

Par un autre matin d'avril, à quelques jours de distance, un autre médaillé de 1870, le dernier des Français à Montréal portant la glorieuse médaille du fameux siège de Belfort l'invincible, terminait ses jours dans un hôpital. Le vieux Cholley, ce bohême patriotique, qui avait voulu faire encore le coup de fusil en 1914, est parti tout seul pour sa dernière étape !

La victoire de 1918 ne doit pas faire oublier ceux qui ont souffert la défaite de 1870, qui ont vécu toujours avec la hantise de la revanche ! Qu'importent après tout les honneurs qu'on ne leur a pas rendus : ils ont vu la victoire, ils sont morts contents !

ALSACE

Après le traité de Francfort, nombreux furent les Alsaciens qui quittèrent leur pays natal, pour avoir le droit de demeurer français, sans contrainte. L'exode se fit surtout parmi les jeunes, ceux qui voulurent suivre le drapeau tricolore dans son exil, tandis que les vieux cachaient, jalousement, cet emblème sacré, espérant bien quelque jour le voir flotter encore. Les jeunes dirent au-revoir, non pas adieu — l'avenir leur a donné raison — à ce pays où s'était abattue la fortune de la France, ce pays bordé par ses forêts épaisses, qui déroulait sous le ciel la richesse de ses vignes, de ses houblonnières, de ses prairies, avec ses grandes montagnes bleues et ses pleines immences — Tout cela c'était l'Alsace !

Ce n'était plus la France !

Quelques-uns des fils de l'Alsace traversèrent l'océan. Ils vinrent dans la vieille province française de Québec, sachant que là ils pourraient vivre sans renier leur foi française au milieu d'un peuple dont la survivance française se fait plus vive, plus forte à mesure qu'elle s'affine dans la poussière des siècles. Ils ont revu flotter le tricolore, comme aux beaux jour de leur Alsace.

Dans cette ambiance puissante et superbe, les enfants des Alsaciens exilés — si des français ont le droit d'appeler la province de Québec une terre d'exil — n'eurent qu'à regarder autour d'eux, qu'à ouvrir leurs yeux et leurs oreilles pour fortifier en eux ce culte de la France et de l'Alsace dont leurs parents leur parlaient, chaque jour, avec tristesse, amour, enthousiasme et irréductible espérance. Aussi, quand éclata la dernière guerre, les fils de l'Alsace étaient prêts à répondre à l'appel de la France. Parmi eux se trouvait un jeune homme, élève encore à l'École Polytechnique de Montréal, cette école dont l'un des professeurs est un ancien officier français de 1870 créé Chevalier de la Légion d'Honneur sur le champ de bataille. Émile Probst ne connaissait de la France et de l'Alsace que ce que son père et ses professeurs lui en avaient dit — mais il était alsacien cela suffisait. Il partit et il fut bientôt l'un des soldats de cette armée française à laquelle le général von Kluck rendait le témoignage suivant, après notre victoire de la Marne : « Que des hommes se fassent tuer sur place, c'est là une chose bien connue et escomptée dans chaque plan de bataille. Mais que des hommes ayant reculé pendant dix jours — et la voix de von Kluck semble s'altérer — que des hommes couchés par terre et à demi morts de fatigue puissent reprendre le fusil et attaquer au son du clairon, c'est là une chose avec laquelle nous n'avons jamais appris à compter ; c'est là une possibilité dont il n'a jamais été question dans nos écoles de guerre... »

Le jeune Alsacien fut versé au 3ème zouaves. Ce régiment qui, déjà, en 1870, dans le Niederwald, avait tenu jusqu'à la dernière cartouche et jusqu'au dernier homme, a continué ses traditions. Dans la dernière guerre il accomplit des prodiges et son drapeau fut décoré des trois fourragères : médaille militaire, croix de guerre, légion d'honneur.

En 1917 le jeune soldat revenait en congé au Canada, il avait gagné ses galons de sous-lieutenant. Il repartit à l'expiration de son congé.

Il ne devait plus revenir. Le 21 juillet 1918 le lieutenant Probst tombait près de Soissons, à la tête

de sa compagnie qu'il menait à l'attaque. Il n'avait pas accompli son rêve — entrer victorieux dans cette Alsace, que son père avait dû quitter. Mais il avait vu l'aube de la victoire ! Il avait jalonné la route de Strasbourg.

Ce ne fut que quelques mois après, alors que les dépêches nous apportaient de continuels bulletins de victoire, alors qu'à l'horizon sanglant montait le soleil du triomphe et que la délivrance de l'Alsace était proche que le vieil alsacien reçut la nouvelle de la mort de son fils. « Il est mort, dit-il, mais l'Alsace va renaître ». Le jeune frère du lieutenant dit simplement : « C'est mon tour j'y vais, je le vengerai ». Et le dernier fils partit. Il arriva pour assister à la victoire. Il est actuellement soldat de France. Il a pu revoir l'Alsace française. La France s'est souvenue du petit alsacien du Canada ; elle vient de décorer sa mémoire de la Croix de la Légion d'Honneur. Le représentant de la République Française a remis l'insigne des braves au père de l'héroïque enfant d'Alsace, en présence de son frère, en permission au Canada.

Ce geste de la France envers l'Alsace est une grande leçon de vertu patriotique. Elle doit s'extérioriser et s'étendre à tous ceux qui, par atavisme, par survivance, aiment la vieille terre de France. Cette leçon de patriotisme ne fait qu'une avec cette idée si largement exprimée par Raymond Poincaré que : « les morts sont les immortels conseillers des vivants. »

OUVREZ LE BAN

L'histoire mérite qu'on l'écrive, mérite qu'on la lise, mérite, surtout, qu'on la retienne. Ouvrez le ban, sonnez au drapeau, garde à vous !

— Il avait vingt ans, quand la guerre de 1914 éclata.

Picot, Elie, Frédéric, Henri, naquit à Saint-Servan (Bretagne), le 2 mai 1894. Soldat de 2e classe au 65e régiment d'infanterie, ce petit Français se battit avec un courage admirable.

Sans phrases inutiles, citons simplement les glorieuses citations suivantes :

65e REGIMENT D'INFANTERIE — CITATION A L'ORDRE.—

Soldat de 2e classe. PICOT, Elie, 5e Cie du 65e R. I. —

Ordre du Corps d'Armée N° 314 du 29 juillet 1916.

« Grenadier d'élite du bataillon. Bon soldat, énergique, donnant à ses camarades l'exemple du plus grand courage. Pendant l'attaque ennemie du 17 au 18 juin 1916, s'est battu avec une intrépidité sans égale, tenant constamment la tête de son groupe de grenadiers et entraînant ainsi ses camarades sur l'ennemi, qui fut entièrement dispersé. »

Ordre du régiment N° 71 du 5 avril 1917.

« S'est porté plusieurs fois en tête de sa Compagnie pour lancer des grenades. »

Ordre du Corps d'Armée N° 118 du 5 mai 1917.

« Le 28 avril 1917, s'est porté au pas de course à l'attaque de la tranchée allemande. Arrêté par un barrage solidement organisé, a engagé aussitôt le combat à la grenade, en lançant un grand nombre sur l'ennemi. Lorsque les grenades vinrent à manquer, n'hésita pas à faire le coup de feu dans un véritable corps à corps. Résista énergiquement en attendant l'arrivée de renforts et de munitions. »

Le lieutenant-colonel PROUZERQUE, Cdt, le 65e Régiment d'Infanterie.

Signé : Prouzerque, L. S.

Voilà, n'est-il pas vrai, une page digne des plus belles de Plutarque.

Ajoutez six blessures et la Croix de guerre, vous aurez tout le passé militaire de ce soldat de France.

Picot s'était marié, vers la fin de la guerre, et, aussitôt démobilisé, il venait à Montréal avec sa femme. L'amour, la gloire, la jeunesse, voilà certes une belle trilogie. Mais le jeune couple était loin d'être fortuné. Qu'importe, lorsque l'on a vaincu les Boches, on peut bien venir à bout de gagner sa vie.

Picot avait un emploi modeste. Il vivait heureux et deux enfants égayaient le foyer familial.

Malheureusement, on ne reçoit pas impunément six blessures, et l'ancien soldat souffrait de la présence de projectiles que l'on n'avait pas pu extraire.

Il décida de subir une opération et il entra à l'hôpital Général.

A l'Union Nationale Française, on savait bien que Picot devait subir un traitement, mais on était loin de s'attendre à un tel dénouement.

Le 14 juillet, pendant que la colonie française célébrait la fête nationale, un de ceux qui avaient combattu pour la France, Picot, le grenadier d'élite du 65e régiment d'infanterie, gisait sur son lit d'hôpital : il vivait son dernier jour ! Il voyait son dernier 14 juillet ! Là-bas, sous la rafale des balles et des schrapnels, il avait fait le sacrifice de sa vie.

Maintenant qu'il est sorti de la fournaise, maintenant qu'il s'est créé un foyer, va-t-il mourir ?

Le tricolore, ce tricolore qu'il a servi avec amour, au milieu de la mêlée, flotte, aujourd'hui, comme pour saluer ce mourant qui l'aimait.

Picot est mort samedi, laissant une veuve éplorée et de jeunes orphelins.

Des circonstances malheureuses, dont il ne faut blâmer personne, n'ont pas permis à la colonie française d'être avertie à temps du décès de ce brave Français, de ce soldat héroïque.

Lundi matin, de bonne heure, une messe était dite, à la cathédrale, pour le défunt, et l'inhumation avait lieu dans le terrain de l'Union Nationale Française, au cimetière de la Côte des Neiges.

Ainsi, celui qui s'était battu si bravement pour la France, celui qui avait droit aux derniers hommages de toute la colonie, est parti tout seul, sans même que le drapeau qu'il avait aimé jusqu'à lui sacrifier sa vie, l'accompagne à sa dernière demeure.

Picot est parti sans que ses camarades, échappés par hasard à la rafale homicide, aient pu lui rendre les derniers honneurs.

Que n'est-il tombé là-bas, frappé en pleine gloire : il aurait eu les funérailles glorieuses du soldat. Le colonel, faisant le salut militaire, lui aurait dit adieu au nom de la grande famille militaire, et sur sa tombe le tricolore se serait incliné !

Le soldat qui, lors de la grande revue des troupes victorieuses, passait avec son régiment, aux accla-

mations de tout un peuple, sous l'Arc de Triomphe, à la suite des généraux, des maréchaux ; le soldat auquel son colonel a donné l'accolade sur le front de bandière, face à l'ennemi, est parti seul pour le champ du suprême repos !

Il faut le répéter : un malheureux concours de circonstances a empêché les compatriotes de Picot de lui rendre l'hommage qu'il méritait. Il est parti, comme le soldat inconnu, synthétisant en lui toute la vaillance d'une race. La gloire immortelle a conduit les modestes funérailles de ce petit soldat mort des blessures reçues pour la France.

Ouvrez le ban ! Sonnez au drapeau ! Vive la France ! Fermez le ban !

26 Juillet 1922.

METZ S'EST SOUVENU

On vient d'inaugurer à Metz une statue de Déroulède.

« Et le clairon sonnait toujours ». Metz, la vieille cité Lorraine, qui vit, en 1870, cette affreuse chose : la trahison de Bazaine, s'est souvenu, ou plutôt, elle n'a jamais oublié. L'attente fut longue. Mais quand vint la revanche, quand brilla la victoire, Metz, avec toute l'Alsace-Lorraine, tressaillit d'une indicible joie. Cette joie se manifesta des façons les plus touchantes et aussi sous les formes les plus libertaires. Metz, délivré du joug allemand, ne pouvait supporter que la statue d'un oppresseur s'élevât plus longtemps dans la ville délivrée. Le monument de Frédéric Guillaume fut démoli par la sainte colère du peuple et lorsque les troupes françaises rentrèrent dans la cité messine elles piétinèrent des débris de tyrannie.

Sur le socle même où l'envahisseur avait placé le bronze autoritaire et détesté, Metz vient d'élever, par un juste retour de la justice immanente, la statue du chantre irréductible de la revanche, la statue de Déroulède, le plus patriote des enfants de France.

Déroulède ! Il est bon, lorsqu'un vent de veulerie souffle sur notre idéal, lorsque le snobisme malingre, haineux, parce que jaloux, essaie ses dents vipérines

sur l'airin de l'âme française, il est bon de se souvenir. L'évocation de Déroulède, l'homme dont l'espoir ne défaillit jamais et qui jusqu'à son dernier souffle, sonna le clairon de la revanche, nous reporte aux heures sombres, mais combien lumineuses de sacrifice et de courage de 1870. Déroulède après avoir donné son sang pour la patrie envahie, donna toute son intelligence, tout son cœur, tout son génie à la victime glorieuse du traité de Francfort. Blessé sur les champs de bataille de la France envahie Déroulède devint le poète de la revanche.

Ceux qui, tout jeunes alors, ont vécu les tragiques événements de Sedan et de Metz, ceux qui ont vu pleurer leur mère, ceux-là surtout se rappellent, avec une ferveur indicible, incompréhensible même à ceux qui n'ont pas subi les affres de l'année terrible, l'apparition des « Chants du Soldat ». Les poèmes de Déroulède étaient comme un cri de douleur, mais d'une douleur pleine d'une irréductible espérance, comme un défi vibrant de la foi la plus intense dans l'avenir. Ces strophes clamaient la fierté d'un peuple qui ne voulait pas, qui ne devait pas mourir.

Nous combattions, depuis l'aurore, un contre dix,
Il fallait de leur bois déloger ces maudits,
Qui font mentir jusques à la mitraille.
Après ceux-ci, ceux-là, toujours et derrière eux
Se reformait l'implacable muraille.

Quelle vérité dans ces strophes et combien elles font revivre, à cinquante ans de distance, la lutte que seule, alors, la France soutint contre les hordes germaniques, dont nos alliés d'hier contemplaient avec une complaisance mauvaise les horribles exploits.

Ils ont assisté à la détresse de la France, sans songer que sans la France le monde ne pouvait pas vivre, sans voir dans le lointain la guerre de 1914 que l'égoïsme universel de 1870 a semée a fait naître, a voulue.

La vision de Guillaume 1er, la nuit au château de Versailles, lorsque toutes les gloires de la France défilent devant lui a, dans les strophes de Déroulède, quelque chose de tout puissant. Le roi de Prusse a peur. Il se sent si petit. Puis avec l'aube, le senti-

ment de la force brutale reprend le dessus. Les cuirassiers blancs sont campés dans le parc de Versailles !

« Et d'ailleurs, monologue le roi de Prusse : « Bismark est là ».

Les cartes ont tourné, l'Allemagne vaincue est revenue à Versailles signer sa défaite et parapher sa déchéance. Déroulède n'a pas vu cette victoire pour laquelle il a lutté toute sa vie, cette victoire dont il imprégna, martela, la hantise dans le cœur de la jeune France de 1870 !

Déroulède n'est plus là qui chanta la vaillance et toutes les navrances de l'Alsace-Lorraine, Déroulède qui nous conta cette admirable épopée que fut la défense de la petite forteresse de Bitche, la cité imprenable ! Bitche gardienne de l'un des défilés des Vosges n'a jamais capitulé. Ni en 1744, les Autrichiens ni en 1870 les Prussiens ne purent enlever ses murailles. En 1870-71, jusqu'après la paix conclue, le drapeau française flotta au-dessus de sa citadelle inviolée, de ses habitations minées. Les Prussiens n'osèrent pas prendre la petite place d'assaut : ils ont eu peur, une fois de plus. Le 27 mars 1871 le commandant Teyssier et ses vaillantes troupes sortirent de Bitche, devenue terre annexée, en armes et clairons sonnants ! Il emportait, avec lui, un drapeau brodé par les femmes de Bitche. Ce drapeau est revenu à Bitche avec la victoire. Déroulède qui chanta ce sublime épisode de la guerre de 1870 n'a pas eu le bonheur de voir la victoire. Mais son souvenir est vivant dans toute l'Alsace-Lorraine, comme dans le cœur de tous les bons Français.

Et combien l'on comprend le vœu de la sœur de Déroulède exprimé au lendemain de la victoire. Alors que M. Pugliesi-Conti demandait le transfert des restes mortels de Déroulède au Panthéon, pour rendre hommage à sa participation à la victoire, mademoiselle Déroulède demandait que les restes de son frère soient inhumés en terre d'Alsace, « qu'il aimait tant ». « C'est là, dit mademoiselle Déroulède, qu'il doit reposer près du Rhin redevenu français, côte à côte avec ses soldats ».

Les cendres de Déroulède à Strasbourg, sa statue

à Metz et son souvenir dans toute la France, pour nous dire de ne jamais cesser de veiller sur la France. « Les morts sont les immortels conseillers des vivants ». Que tous ceux qui appartiennent à la grande et glorieuse famille française, partout où ils se trouvent, n'oublient pas le clairon de Déroulède et sachent le sonner chaque fois qu'une noble cause aura besoin d'être défendue.

LA VIERGE DE FRANCE

Le souverain pontife vient de déclarer, officiellement, la sainte Vierge, patronne de la France. Le geste est délicatement beau.

La France, dont certains esprits malingres, petits et fielleux guettent les moindres petites erreurs particulières, pour conclure plus ou moins stupidement, du particulier au général, contre elle, n'est pas considérée sous le même angle par les lumières de l'Église et les hautes personnalités intellectuelles. C'est une superbe consolation et une brillante compensation.

Le Saint-Père connaît la mentalité de la généralité du peuple français et la décision qu'il vient de prendre est conforme à la vénération que la sainte Vierge inspire dans toute la France.

Si nous ne craignions de prêter le flanc à une nouvelle crise d'hystérie contre la France, nous dirions qu'une pointe de cette galanterie de bon aloi, qui caractérise le Français, se trouve peut-être dans l'appellation de François Villon à « Madame la vierge ». Mais il est intéressant de noter jusqu'à quel point le culte de la Vierge est profond, respectueux et populaire dans la vieille France.

Il est peu de femmes, en France, qui ne portent pas le nom de Marie parmi leurs noms de baptême. La coutume française est de fêter chaque année la fête patronymique au lieu de l'anniversaire de naissance. C'est incalculable le nombre de fleurs et de cadeaux qui sont offerts le 15 août jour de la fête de sainte Marie. Même chez les hommes, il y a un grand nombre de « Marie » et les Jean-Marie sont très nombreux. Une coutume très répandue en France, est

celle de vouer les enfants à la Vierge jusqu'à sept ans et de n'habiller ces enfants que de bleu et de blanc.

Des sceptiques seraient bien surpris de trouver des médailles de la Vierge dans la poche de gilet d'une quantité de Français.

Le mois de mai consacré à la Vierge, est l'occasion, en France, dans les familles, de l'érection de petites chapelles, dans une chambre quelconque de la maison. Chaque matin et chaque soir la famille se réunit et va prier devant le petit autel improvisé tout parfumé de lilas. Un signe très caractéristique et très pittoresque de la dévotion à la sainte Vierge sont les petites chapelles, tout à fait primitives : un support élevé à hauteur d'homme sur lequel repose une petite niche dans laquelle se trouve une statue de la Vierge.

On trouve de ces petites chapelles sur les grandes routes, dans les bois avoisinant les villes. Au printemps les enfants ornent ces petits tabernacles de fleurs des champs et il est rare que les promeneurs ne s'arrêtent pas, un instant, devant l'humble reposoir de la Mère de Dieu. Si la guerre a respecté ces naïves chapelles, les soldats canadiens, qui ont vécu dans les Flandres et dans l'Artois, ont dû rencontrer souvent, dans leurs randonnées, ces pieux témoignages de la confiance et de la foi populaire envers la sainte Vierge.

En 1837, nous trouvons à Paris la « Chandelle Notre-Dame ». Il s'agit d'un usage établi à la suite d'un vœu fait par des bourgeois pour obtenir la délivrance du roi Jean, prisonnier des Anglais. Chaque année, à partir de cette date, les magistrats municipaux de Paris faisaient hommage à Notre-Dame la Vierge, d'une bougie enroulée. En 1605 Miron prévôt des marchands la remplaça par une lampe d'argent en forme de navire qui devait brûler perpétuellement devant l'autel de la Vierge.

Disons pour abréger, que les sanctuaires élevés à la Vierge sont multiples en France depuis la fameuse église de Notre-Dame de Paris jusqu'aux églises de La Salette, de Lourdes, de Fourvières, du Mont-Carmel, de Notre-Dame de Lorette, de Notre-Dame de

Boulogne, etc., etc. Il n'y a pas une ville de France qui n'ait son église ou sa chapelle destinée à la Vierge. L'on compte, en France, plus de cinquante communes qui portent le nom de Notre-Dame avec un qualificatif spécial pour chacune.

Il existe à propos de Notre-Dame de Boulogne, une ville que les soldats canadiens connaissent bien, une jolie légende. Un petit bateau sans équipage dans lequel se trouvait une statue de la Vierge, aborda une jour sur le rivage de ce qu'est aujourd'hui la ville de Boulogne. Le peuple construisit une chapelle où l'on déposa la statue regardée comme miraculeuse.

Le culte de la Vierge a été apporté au Canada par les premiers Français et l'église Notre-Dame de Montréal, l'église Bonsecours, la chapelle de Notre-Dame de Lourdes sont autant de liens qui relient le culte français de la Vierge, à celui que les Canadiens français ont eux aussi pour la Mère de Dieu.

C'est encore une jolie survivance française que celle-là.

SUZANNE-NATIONALE

Si la France ne possède pas, encore, dans sa galerie sportive, le premier poing du monde, ça viendra Georges ; si elle n'a pas chaussée le sabot du dernier vainqueur du Grand-prix, elle possède, du moins, la première raquette de l'univers : sa Suzanne-nationale !

Suzanne au pied léger, au bras souple et rapide, au coup d'œil sûr est, maintenant, le champion des deux tennisphères !

On se l'imagine, toute enfant, jouant au volant dans les jardins du Luxembourg. Le joujou, aux plumes multicolores, bondit et rebondit sur la raquette, il volte, virevolte. La fillette est déjà une virtuose du lancer. Elle rend ses compagnes jalouses, mais elle amuse le classique invalide qui lui prédit qu'elle ira loin !

Et voilà Suzanne devenue la reine du tennis.

O Suzanne que « tennis soit le ciel qui te fit naître française : nous pouvons célébrer, une victoire fran-

çaise. C'est une légère compensation, en ce temps de reculades diplomatiques. Le tennis est un jeu élégant :

> Suzanne prend au lancer une très noble pose
> Sa raquette est, d'ailleurs, une admirable chose.

Les ferventes du tennis peuvent y déployer leur grâce, leur décision, leurs avantages physiques. Mais il est permis de se demander, tout en reconnaissant les charmes du tennis, si ce sport doit aider beaucoup à la solution du problème de la natalité qui se pose en France d'une façon si angoissante.

Un concours, même, comprenant 120,000 francs de prix, est institué pour la meilleure suggestion qui aidera à la solution du problème, dont nous parlons plus haut.

Pourquoi cette solution du problème à laquelle, sans concourir, il est permis de prêter une sage attention, ne se trouverait-elle pas, tout simplement, à la ville ou à la campagne dans une fréquentation plus grande des « écoles ménagères ».

Ma lectrice sourit : Ignore-t-elle que ces écoles peuvent donner à celles qui s'y appliquent des connaissances sur le secret de la bonne tenue de la maison, sur la science de ce charme discret, qui découle de l'intérieur bien organisé, de la cuisine bien comprise, agréable et variée, sans luxe inutile, de ces petits desserts préparés, pour la gourmandise permise, de ces mille douceurs et mille agréments, qui doivent tout au foyer familial.

Nul n'y résiste et cela retient.

Après le labeur, les soucis de la journée, un peu de gaieté, de confort, d'harmonie dans la maison, de douceurs dans l'ordinaire cela repose, encourage, charme et retient.

Nous ne sommes pas encore sortis de l'époque où il faut vouloir faire le bien des gens malgré eux.

L'enseignement que l'on reçoit aux « écoles ménagères » forme de bonnes maîtresses de maison et formera de bonnes mères de famille ; c'est le résultat à obtenir.

Il y avait, autrefois, en France, des rois. L'un

d'eux sut donner à l'un de ses enfants un précepteur aussi aimable que vertueux, aussi sage que versé dans l'art de l'éducation. L'abbé de Salignac Fénélon a écrit, pour son élève, l'histoire de Télémaque qui, sous une forme charmante est un véritable manuel d'éducation, dans lequel chacun peut trouver sa part.

J'avoue que je lis encore Télémaque. Lisez-le et vous y trouverez le portrait de la maîtresse de maison accomplie, chez laquelle la distinction n'excluait pas les plus belles qualités domestiques et familiales, qu'elle possédait par l'éducation positive qu'elle avait reçue. La fiancée du Télémaque de Fénélon est, encore, un modèle qu'il ne nuirait pas d'étudier de nos jours.

Les « Suzanne » de notre époque pourraient joindre, pour être parfaites, un enseignement réel de l'art domestique, à leur science du tennis.

Ce jour-là ce serait presque le paradis sur terre.

Voilà du grand sport à entreprendre, celui de l'attachement au foyer.

Bonnes ménagères, cuisinières expertes nos « Suzanne » sauront retenir leurs maris au foyer familial, les y comblant de bonheur et les empêchant ainsi d'aller vainement, le chercher ailleurs.

Elles seront de bonnes mères de famille qui assureront la santé de leurs enfants par les méthodes naturelles et les soins éclairés du premier âge.

Que la jeune femme moderne joue au tennis, si bon lui semble, mais qu'elle évite, surtout d'être une grande coquette, d'une éducation soi-disant raffinée, mais qui, comme l'Anna Bovari de Flaubert, sera aussi mauvaise maîtresse de maison, que mauvaise mère. Que la jeune femme songe que la perte d'un enfant fait, aux cœurs bien nés, une plaie que le temps, malgré qu'il détruise tout, ne guérit jamais.

Et maintenant, mesdemoiselles, jouez au tennis.

LA VISION DU PRÉSIDENT

Pour être de robuste stature, pour être un virtuose du jeu de golf et savoir, au besoin, sur un masque placide et impassible, laisser errer un sourire plutôt pro-

tocolaire, on n'en ressent pas moins le choc des grands événements qui traversent notre existence.

Ainsi M. Warren-J. Harding, après avoir subi toutes les étapes de son installation présidentielle, depuis le serment prêté sur la bible qui servit à George Washington, jusqu'au discours assez imprécis, sauf sur un point, le lâchage de l'Europe par les États-Unis, éprouva-t-il une profonde sensation de soulagement et de quiétude en rentrant dans les appartements de la Maison Blanche, sa résidence de passage. Dans le cabinet de travail du président, un vaste fauteuil invitait M. Harding à un repos bien mérité. Il s'y jeta avec un empressement très justifié.

Le jour baissait, tout était calme dans la demeure présidentielle. M. Harding s'installa confortablement, s'intériorisa, dodelina de la tête et ne fut pas autrement surpris, M. Harding ne s'étonne de rien, de voir devant lui George Washington. Le héros de la guerre de l'Indépendance entra sans façon avec la désinvolture qui convenait au fondateur de la République des États-Unis, de passage sur cette terre, après un long séjour dans le royaume des morts.

— « Excusez ma liberté grande — dit le grand libérateur — si j'entre sans me faire annoncer — je vous devais une visite, Monsieur le Président, foi de George Washington. »

— « George Washington ! »

— « Mais oui, George Washington, le fondateur de cette République dont vous êtes actuellement le chef suprême. Il vous a plu de prêter serment sur la bible dont je me suis moi-même servi. Une telle évocation devait être entendue, elle valait bien que je dérobe quelques instants à mon sommeil éternel pour causer avec vous du passé et un peu de l'avenir. »

— Vous m'intéressez beaucoup, ne put s'empêcher de répondre M. Harding, mais vous savez j'ai déjà écouté les discours de Wilson et j'ai d'ailleurs des idées bien arrêtées sur la politique des États-Unis.

— « Des idées arrêtées ! quelle affirmation pour un président d'un jour ! D'ailleurs les États-Unis vous admettrez bien qu'ils sont un peu, beaucoup mon œuvre et celle des camarades dont je veux juste-

ment vous parler, vous n'avez aujourd'hui qu'à jouir de mon labeur de 1781 à 1783. Il est bon de vous rappeler que ce ne fut pas chose aisée de conquérir notre indépendance. J'ai éprouvé plus d'un revers. Vous savez sans doute, monsieur le Président, quels furent les braves gens qui m'apportèrent le plus ferme appui et le concours de leur vaillance. Ce furent des gentilshommes venus de cette Europe dont vous ne me paraissez pas très épris, des Français de la vieille France, les Lafayette, les Rochambeau et autres qui me donnèrent, croyez le bien, un rude coup d'épaule. Sans ceux-là, Harding, vous ne seriez peut-être pas président ni citoyen des États-Unis d'Amérique.

La victoire de 1783 qui assura l'indépendance de notre pays est la leur comme la mienne.

J'avais contracté envers ces Français une rude dette de reconnaissance. Aussi c'est de tout cœur que j'ai remercié M. de Lafayette et ses compagnons en leur promettant que : *les États-Unis n'oublieraient jamais la France qui les aimait tant.*

Votre prédécesseur, un idéaliste, mais qui avait du bon à ses heures, s'est rappelé, un peu tard, ce que nous devions à la France. J'ai tressailli de joie et d'orgueil dans ma tombe en apprenant la belle conduite de nos soldats. Ils ont commencé à racheter notre dette de reconnaissance, puis la politique de parti est venu tout arrêter.

Votre discours m'a fait une drôle d'impression. Ne pensez-vous pas cependant qu'il importe au président, qui a prêté serment sur ma bible, de racheter, entièrement la dette de gratitude que George Washington et les États-Unis ont contractée envers la patrie de Lafayette ?

Vous allez recevoir la visite d'un Français, un bon républicain comme vous, faites lui grand et bel accueil. Il aime les étoiles de notre drapeau et loin d'avoir le désir de les éteindre il ne demande qu'à les voir briller du plus vif éclat, à côté du drapeau de sa patrie.

Harding, souviens-toi que Lafayette et Rochambeau ont aidé George Washington à conquérir l'indé-

pendance de ton pays et reçois Viviani avec cette vision » ....

Qu'adviendra-t-il du beau rêve de M. Harding ?

LOUPS ET BREBIS

La Fontaine est le plus clair, le plus multiple, comme le plus agréable des conseillers. Ses fables ont réponse à tout, elles donnent, dans maintes circonstances, des solutions qu'il est bon de méditer. Est-il un plaidoyer plus gracieux, plus touchant que celui contenu dans « Les deux pigeons » ?

« Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays. »

On sait ce qu'il advint au pigeon volage et quel avertissement sa fugue donne à tous les infidèles. Au retour la pigeonne pardonna.

Quelle leçon de prévoyance nous apporte l'apologue du « Renard et du Bouc ». Ce dernier, ne voyant pas plus loin que le bout de son nez, aide le renard à sortir du puits, mais il y reste lui-même.

Sans vouloir ainsi multiplier les exemples, trouver dans la mouche du coche une allusion à ceux qui font plus de bruit que de besogne, constater dans « l'huître et les plaideurs » une remarque assez dure pour les gens de loi, que doit-on penser de la fable : « Les loups et les brebis » ou bien encore de celle intitulée : « Le fermier, le chien et le renard ? » Ici nous touchons à une question d'actualité, plutôt utopique que brûlante.

Quoi qu'il en soit, laissons parler le fabuliste. La Fontaine nous conte, avec sa fine bonhomie, « qu'après plus de mille ans de guerre déclarée » les loups proposèrent la paix aux brebis. Des commissaires furent nommés pour rédiger les conditions de la paix, du désarmement même. On se trouva des ôtages : les brebis livrèrent leurs chiens, les loups leurs louveteaux.

Un beau jour ; l'aventure est logique et bien humaine quoiqu'il s'agisse de loups ; les louveteaux,

devenus grands, font une vaste tuerie des agneaux les plus gras. Les chiens qui se reposaient ; les pauvres, les bonnes poires de chiens, sur la foi des traités, furent étranglés en dormant.

Et le fabuliste de conclure :

— La paix est fort bonne en soi. Mais de quoi sert-elle avec des ennemis sans foi ?

Dans l'autre fable, le fermier laisse la porte du poulailler grande ouverte :

> « Chacun était plongé dans un profond repos
> Le maître du logis, les valets, le chien même
> Poules, poulets, chapons, tout dormait. »

Le renard jonche le poulailler de cadavres. Le fermier furieux s'en prend à son chien, qui lui réplique, avec autant d'ironie que de bon sens : « Que peut faire le chien quand le maître laisse la porte ouverte ? »

Ces deux fables doivent laisser rêveurs les pays qui, comme la France, sont toujours exposés à une attaque subite de la part de l'Allemagne, pour ne citer que cette nation ; il en est d'autres plus chattemites. Les partisans du désarmement disent bien avec une étrange logique : « Qu'est-ce que la France a à craindre ? Si on l'attaque de nouveau, à l'improviste, si on la ravage, eh bien plus on la ravagera plus nous punirons ses ravageurs ». Que la France se laisse donc ruiner, ravager, du moment que le principe du pacifisme, que l'idéal de ceux qui sont hors de la zone dangereuse seront sains et saufs et nous lui tresserons des couronnes ! nous lui ferons des funérailles triomphales ! »

Grand merci — Bon appétit mes maîtres.

Après tout n'est-ce pas superbe de se sacrifier pour de grandes idées ? Mais il est bien moins superbe de passer pour le pâtira de l'univers.

Laissons au second plan cette question irritante et insoluble. Mais considérons, franchement, que l'Allemagne s'est merveilleusement organisée. En l'espace de cinquante ans, la fortune de la Prusse est passée de quelques milliards à près de 400 milliards. Elle travaillait, elle travaille encore, avec méthode et

d'une façon inlassable à augmenter sa richesse, avec l'ambition de devenir en quelque sorte le centre et le foyer du monde. Ambition vaine peut-être, mais combien dangereuse pour ses voisins :

Et c'est à ce moment que l'on parle de désarmement.

Les mobiles qui ont fait déclancher par l'Allemagne la guerre formidable de 1914 sont d'ordre économique. Le surpeuplement de l'Allemagne, la surproduction de ses industries l'ont incitée à conquérir de nouveaux débouchés. La victoire eut assuré à son commerce une maîtrise, un développement inimaginable. Elle a perdu la première manche. Mais ce n'est pas un peuple comme celui-là qui abandonnera la partie. C'est le loup qui attend continuellement à la porte de la bergerie que le berger oublie son fusil, que le chien s'endorme, que la porte reste ouverte. Ne nous payons pas de mots. C'est de mots et de phrases sans action que meurt un pays.

TRANCHE DE VIE

Ceci n'est pas un conte. Une tranche de vie bien réelle est à la base de ce récit absolument montréalais. L'existence humaine ne serait-elle qu'un vaste malentendu ? « Comme on fait son lit on se couche », dit le vieux proverbe. La plupart des humains s'ingénient à faire leur lit de façon à être si mal couchés que la fortune, et même les bonnes fortunes, se font prier longtemps avant de partager leur couche.

Il s'agit ici d'un pauvre gueux qui n'avait pas même un lit et couchait à la belle étoile.

C'était un de ces bons matins d'août, alors que le soleil flamboie déjà sous la gaze rose d'une brume légère. Parmi des ruines : platras blancs, briques rouges, vestiges de poutres carbonisées par l'incendie d'un vaste bâtiment rasé jusqu'à la base, un être humain était assis sur une pierre. Superbe pierre d'ailleurs, digne d'orner le mausolée d'un de ces pompeux bienfaiteurs, qui lèguent de belles sommes à la charité, dans leur testament, mais gardent même leur superflu pendant leur vie; geste, en somme, qui rend le

donateur posthume libéral de l'argent d'autrui plutôt que du sien propre.

Si ces ruines étaient situées dans quelque coin ravagé de la France, elles évoqueraient bien des récits et les touristes, à leur aspect, frissonneraient d'une de ces fortes émotions, corollaires obligés, pour certains snobs, d'un voyage aux pays martyrs.

Mais ces débris se trouvent en plein centre de la métropole canadienne, à deux pas d'un couvent de religieuses situé au fond d'un grand jardin. Pittoresque jardin avec des gloriettes de chèvrefeuille et de vigne-vierge, des berceaux d'aubépine. Les roses se mêlent aux légumes avec une aimable symétrie. Les maïs élèvent leurs aigrettes au-dessus du panache vert des carottes et les tournesols couvrent d'une ombrelle d'or des choux frisés voisinant avec des betteraves rougissantes.

Atmosphère de douceur, de sagesse, de quiétude. L'angelus tinte. Le couvent s'éveille et prie pour les miséreux de la terre.

Dans les ruines, l'être humain s'est levé. Il est jeune encore : le teint est basané, bruni, noirci comme celui d'un loup-de-mer qui a bravé les autans, les embruns, les tempêtes, ou bien encore comme la face d'un de ces rudes poilus, déjà entrés dans la légende merveilleuse, sortant noirs de poudre et pastellés de boue des tranchées de Verdun ou montant à l'assaut des raidillons de Vimy. Les yeux sont étranges avec quelque chose de sauvage, de fou, ou de sublime. Des cheveux en désordre, seraient soyeux et beaux, si beaux que des doigts fins et rosés de patricienne aimeraient y jouer. Mais c'est un maquis hirsute, crépu, libertaire, c'est une crinière qui ne supporte ni la brosse ni le peigne. Des guenilles que lavent les pluies, que sèche le soleil recouvrent ce Robinson, cette épave de Montréal la ville des millionnaires. Le pauvre diable s'appuie sur la béquille qui remplace sa jambe absente.

« Les gueux, les gueux
Sont des gens heureux. »
Vivent les gueux.

Du moins c'est la chanson qui le dit.

« J'ai, dit-il, un palais plus vaste que tous ceux que l'on bâtit à grands frais. L'architecte qui l'a construit c'est le bon Dieu et c'est lui l'artiste unique qui a peint le plafond d'azur ou chargé de nuages étranges sous lequel je vis, je ris, je pleure parfois et très tranquille je dors. Ma famille c'est tout le monde. Mes amis, ce sont les oiseaux auxquels je jette du pain, avec plus de largesse que le mauvais riche n'en jetait à Lazare.

Le brave vagabond possède une roulotte qu'il traîne lui-même : c'est sa salle à manger, son fumoir, son salon, son coffre-fort et sa bibliothèque.

Il déjeune : du pain, du beurre, des pommes. De son fumoir il tire un rudiment de pipe puis, le sybarite ! passe dans son salon et s'offre un air de gramophone : « No home, no more mother, » pleure l'instrument chevrotant. Le pauvre gueux se raconte tout haut sa solitude et sa misère. Ici cependant, le diplomate montre le bout de l'oreille. Une brunette charitable s'est émue des plaintes du vieil orphelin. Elle lui apporte du thé bien chaud, sucré. avec un brin de crème et un morceau de gâteau. « Sauvons-nous par la charité. »

Les gueux, les gueux sont des gens heureux, vivent les gueux ».

Et voyant ce mutilé au teint bronzé si quelque barnum malhonnête songeait à en faire un « glorieux retour du front », orné de ces médailles que les vétérans vendent chez des regrattiers, je vois mon vagabond se redresser et brandir sa béquille sur la tête du tentateur.

« Je suis un vagabond, mais je ne suis pas un voleur. Je ne veux pas voler la gloire de ceux qui l'ont acquise, parfois par hasard, souvent avec courage, et ce n'est pas moi qui achèterais une croix militaire, pas plus que je ne la vendrais, si j'avais eu le bonheur de la gagner ».

Puis, après tout il faut bien s'égayer un peu ; le vagabond réclame d'une âme charitable un peu d'eau. De l'eau ? Oui de l'eau et confidentiellement, avec un rictus indéfinissable, il avoue : « C'est pour réduire mon whisky ».

Le blâme qui pourra, mais que celui-là se mette à la place du miséreux logé sous le plafond du bon Dieu, sans maison, sans mère, sans amis.

« Les gueux, les gueux sont des gens heureux ». Ainsi, du moins, le dit la chanson. Mais ! ! !

L'HUMANITÉ

Quelle splendide chose que l'humanité, lorsque l'humanité veut être splendide.

Cette exclamation nous est arrachée chaque fois qu'un grand désastre se produit, apportant avec lui une leçon, un enseignement.

Il est des circonstances dans lesquelles la nature humaine s'élève à des hauteurs inconcevables. Lorsqu'un appel est fait à la compassion, à l'aide d'un homme, digne de ce nom, cet appel n'a jamais lieu en vain.

L'homme fait face à la mort avec calme.

Nous sortons à peine d'une guerre dans laquelle les actions héroïques ont dépassé toutes les conceptions et toutes les visions : à ces actions héroïques on a donné comme le mobile le plus puissant — le patriotisme.

C'était juste — C'était sublime.

Mais laissons un instant cette considération du patriotisme et des sacrifices superbes qu'il a inspirés et voyons l'homme dans un accident plus banal, un accident de la vie paisible et quotidienne.

Il y a quelques jours, à Washington, le toit du théâtre Knickerboker s'effondrait. Une centaine de victimes succombèrent et nombreux furent les blessés qui éprouvèrent mille difficultés à se sauver.

C'est ici que nous constatons combien est difficile à analyser et à fixer le caractère de l'humanité.

En effet on a pu voir, en cette occasion, des hommes qui, une demi-heure auparavant, auraient bousculé, auraient poussé dans la foule pour avoir un bon siège, qui, en un mot, auraient fait montre de tous les défauts que Mark Twain a dépeints dans ce qu'il appelle « The damned human race », on a pu voir, dis-je, ces mêmes hommes absolument transformés. Des blessés, se montrèrent patients, des hommes ont encouragé les sauveteurs à sauver des femmes,

des enfants, avant de songer à les secourir eux-mêmes.

Pourquoi ces hommes ont-ils agi ainsi ? Est-ce par patriotisme ? Il n'en est pas question dans les circonstances. Est-ce par amour-propre ? Par orgueil ? Ces sentiments n'avaient pas de place au milieu des souffrances.

Non. C est parce qu'il y a dans l'humanité quelque chose de véritablement bon, de véritablement compatissant, qui se développe surtout lorsque l'homme se trouve aux prises avec des calamités comme celles dont Washington vient d'être le théâtre.

Washington ne diffère d'aucune autre ville : l'humanité a les mêmes sentiments partout. Que ce soit à Washington ou à Montréal, à New-York ou à Paris, ou dans un simple village, devant les grandes catastrophes, il est des extériorisations de fraternité, d'oubli de sa propre sécurité qui marquent ce quelque chose de bon que la province a mis dans la nature humaine.

A l'appel de ceux qui sont en détresse l'homme répond parce qu'une force irrésistible le pousse vers ceux qui ont besoin d'être secourus.

C'est un peu de cette essence divine, qui réside dans l'âme humaine, qui nous donne cette belle poussée d'énergie et de bonté.

C'est l'humanité qui jette l'homme dans la bataille pour sauver un inconnu. C'est elle qui fait que l'on oublie dans un incendie, dans un naufrage de songer à sa propre sécurité pour sauver un enfant, une femme, un vieillard.

Les jours de la chevalerie sont passés. Les hommes ne rompent plus de lances pour l'amour de « leurs Dames », ils ne combattent plus les dragons légendaires pour conquérir les faveurs d'une femme. Mais les hommes d'aujourd'hui sauront sacrifier leur vie pour des femmes qui leur sont absolument étrangères, pour des petits enfants qui leur sont parfaitement inconnus.

C'est l'humanité qui, dans les circonstances tragiques, prouve que, malgré tous ses défauts, tous ses vices, il y a encore, il y a toujours, quelque chose de sensible, quelque chose de bon, quelque chose de magnifique en elle.

MIEUX QUE CELA !

Les Marseillias, avec leur verve tapageuse, Marius qui considère Paris, té mon bon, comme un petit Marseille et les Bordelais qui regardent Marseille comme un petit Bordeaux, tout ce Midi flamboyant, tapageur, exubérant, tout cela ne vaut plus le Pas de Calais, l'Artois. Enfoncée la renommée des Cadets de Gascogne ! C'est le Pas de Calais qui détient maintenant le monopole de la sensation universelle, le record de la célébrité. Mais pourquoi donc, dira Marius, avec un sourire forcé, d'une voix qui n'a plus de clairon ni d'ampleur, le Pas de Calais attire-t-il toutes les faveurs de la renommée ? Est-ce parce qu'il peut réclamer le maréchal Pétain, le généralissime des armées françaises, le principal maître de la défense, de la délivrance de Verdun ? Et l'Artésien de répondre : « Pétain est un fameux chef, l'idole de ses soldats, mais nous avons mieux que cela. — »

Vous vous targuez, — dira Marius — d'avoir un maître diplomate avec Jonnart ?

— Jonnart, il est vrai, est une grande figure de l'histoire diplomatique. C'est lui qui a su mettre Sophie et Constantin à la raison, c'est lui, maintenant, qui a la mission, combien honorable et combien grave, de représenter la France auprès du Vatican. Après tant d'années, c'est au sénateur du Pas de Calais qu'il a été donné de reprendre les relations diplomatiques avec le Saint-Siège, mais nous avons mieux que cela !

Mieux que cela, s'exclament, d'accord pour une fois, le Marseillais et le Bordelais ! Est-ce de Ribot le sage, le Nestor de la République Française que vous prétendez tirer toute cette renommée ?

— Ribot est un politique de grande valeur mais nous avons mieux que cela ! —

— Alors, dit Marius découragé, vous vous glorifiez de posséder Arras, la deuxième ville martyre de France, avec son remarquable évêque Monseigneur Dobeney, mort à la peine et à l'honneur, avec son historique beffroi dentelle par les obus comme un gâteau

d'abeilles ? Est-ce notre faute à nous si l'ennemi n'est pas venu à Marseille ?

Ah s'il était venu à Marseille ! dans la Cannebière, mon bon, nous l'aurions mangé tout vivant. Mais, il n'est pas venu ! Invoquez-vous aussi, puisque nous parlons de la grande guerre, le fameux exploit des Canadiens et des chasseurs Alpins à Vimy-en-Artois ? Vimy, le pivot de la ligne Hindenburg, la fameuse crête de Vimy que les Canadiens ont enlevée avec un élan superbe. Vimy c'est, avec la Marne et Verdun, la plus glorieuse trilogie épique de la grande guerre. Est-ce notre faute à nous si Vimy n'est pas situé sur le Rhône ?

Et l'Artésien de répondre : Arras fut une ville sublime, son évêque un martyr. Vimy est tout une Illiade. Mais nous avons mieux que cela — Marius demeure un instant abasourdi.

— Vous voulez parler peut-être, dit-il, de cette jeune fille de Lens, l'héroïne qui, au péril de sa vie, sauva un régiment anglais du désastre ?

— Vous brûlez, cette fois, Marius, en évoquant la ville de Lens et sa vaillante fille, mais Lens a produit mieux que cela encore.

— Ne cherchez plus, Marius, c'est l'Artois qui a donné le jour au « Georges National ».

— Parlez-vous d'Alexandre Georges, le célèbre compositeur de musique, le grand artiste ?

— L'éminent virtuose est Artésien, mais ce n'est pas le Grand Georges.

— Vous ne prétendez toujours pas que Georges Clemenceau soit Artésien ? C'est un républicain vendéen, une espèce assez rare d'ailleurs.

— L'Artois n'a pas l'honneur d'avoir le Père la Victoire parmi ses enfants.

Mais il a mieux que cela !

Cette fois, Marius reste bouche béante. Il est échec et mat !

Mais alors, murmure-t-il... ? ?

Et l'Artésien de s'écrier nous avons l'homme le plus en vedette du jour : Georges Carpentier.

— Georges Carpentier le poilu médaillé militaire, etc. ?

— Dites Georges Carpentier le boxeur.

Et voilà pourquoi Marius est pensif et muet, pourquoi Marseille et Bordeaux ont perdu leur faconde.

LA CIVILISATION

Caius Silius, deux fois consul, le favori de Claude, l'ami le plus en vedette de Messaline, l'Impératrice de toutes les débauches et de toutes les luxures, veut donner, pour les ides de juillet, une fête superbe, un spectacle inoubliable, qui surpassera tout ce qui s'est vu dans les fastes de Rome, la capitale de la civilisation latine, le berceau des Lettres et des Arts.

Des gladiateurs renommés vont combattre dans les vastes arènes du cirque immense, l'un des monuments les plus tristement célèbres de l'époque de Claude, le digne prédécesseur de Néron.

On a parlé, bien des décades à l'avance, des jeux du cirque que le magnifique Silius, le plus puissant des Augustans, doit offrir à Messaline et à tout ce que Rome compte de plus patricien, Suburre de plus débauché, Ostie de plus populacier.

Le belluaire Bardax a fait venir d'Asie et de Nubie les fauves les plus féroces, auxquels on jettera des centaines de victimes humaines, avant le numéro principal de la fête : le combat entre Comix, un Gaulois, et Sapéos, un Numide.

Les deux gladiateurs sont des hommes superbes, des lutteurs fameux, les rois de l'arène.

Sur le forum, dans les comices, toutes les conversations roulent sur les mérites réciproques et les chances de victoire de chacun des gladiateurs. Les nobles patriciennes, les plus galantes des filles de Suburre, ont déjà fait leur choix et exprimé leurs préférences.

Les jeunes patriciens, les fils des tribuns et des gouverneurs, enrichis par toutes les concussions, les portefaix de Rome, les rustres de la Campanie, tout ce monde parie. Les éphèbes et les vieillards vont porter leurs sesterus et leurs aureus dans les officines de paris. Les jeunes prodigues se ruinent d'avance chez les prêteurs pour parier avec plus de munificence...

Le cirque immense est envahi par la foule, une foule

venue de toutes les parties de l'Empire romain. Les loges des Augustans, tout vêtus de rouge, celles des consuls portant la toge blanche regorgent de tout ce que la capitale du monde latin compte d'illustre.

Les nobles patriciennes, la fine fleur des plus en vedette des affranchies de Suburre, des grandes courtisanes de Rome, toute la lyre des mondaines, se sont donné rendez-vous : c'est un assaut de séductions, de toilettes, un étalage de tous les vices de la grande cité.

Les centurions annoncent l'arrivée de Messaline et de Claude. Silius les accompagne. Les immenses arènes regorgent de peuple.

Comex et Sapéos s'avancent — ils saluent Messaline qui les regarde et les contemple avec toute la perversité de ses prunelles aux reflets d'or. Ils saluent Claude l'Empereur. « Ave, morituri te salutant ». Puis, c'est la lutte âpre, farouche, bestiale, sanglante, hideuse.

L'impératrice est penchée vers les combattants. Les patriciennes, les filles de Suburre, les belles courtisanes suivent comme Messaline, leur reine et leur rivale, les péripéties de l'atroce combat : le sang coule des horribles blessures. Les femmes, le peuple, les patriciens, tout ce monde qui appartient à la civilisation latine, évohé ! se repaît du sang, se grise de toute l'extériorisation de la force de ces deux jeunes hommes qui s'entregorgent avec une férocité qui n'a plus rien d'humain.

C'est un frémissement de passion, un sadisme sanguinaire qui plane sur la loge impériale, qui plane sur toutes ces femmes, sur tous ces patriciens, sur tous ces portefaix, sur toute cette plèbe inassouvie, c'est « l'orgie latine ». Cependant le Gaulois est tombé, il est mort. L'impératrice jette des fleurs sur le cadavre et toutes les femmes imitent leur idole. Le vainqueur, un esclave nubien, aura sa liberté. Le spectacle est fini. Par les vastes Vomitaria le peuple s'écoule, tandis que les fauves du cirque rugissent et grognent.

Ainsi s'amusait le peuple de Rome, sous Claude et sous Messaline !

Nous autres, les modernes, nous avons progressé.

Nos lutteurs ne se tuent pas : ils se défigurent, ils se brutalisent et ils gagnent en quelques minutes une fortune que toute une vie d'intellectuel ne peut parvenir à amasser.

Le cirque est plein à Jersey City, comme à Rome. Les loges ont leur contingent de diplomates d'intellectuels, d'élégantes de toutes couleurs, de toute nation, de toutes catégories : pour voir deux hommes se casser la g...

Le progrès est en marche ! La civilisation est à la hausse !

C'est égal, le coup d'œil devait être plus attractif du temps de Claude, de Messaline et de Silius. Nous y reviendrons peut-être.

SOUS LE VOILE

Le prince de Galles vient de visiter les Indes mystérieuses, terre de spectacles étranges, féeriques, sauvages ou luxuriants, pays de légendes fabuleuses, de mœurs fanatiques, effarantes. Tout a été mis en œuvre pour captiver, pour honorer l'impérial visiteur.

Tous les privilèges ont été offerts à celui que nous désignons par la gracieuse appellation de « Prince Charmant ».

Il a chassé le tigre dans les jungles, et les éléphants blancs, ces pachydermes vénérés de l'Inde, ont été mis à sa disposition. Les plus puissants rajahs se sont empressés pour lui plaire. Ils lui ont offert les diamants et les rubis les plus extraordinaires ; il n'aurait eu qu'à le vouloir pour remplir ses poches de pierreries d'une valeur inestimable.

Les plus jolies, les plus séduisantes des danseuses sacrées de l'Inde, dont les évolutions aguichantes sont ordinairement réservées aux regards des grands prêtres, ont exécuté, pour le plus grand plaisir de Son Altesse, leurs danses les plus captivantes, les plus descriptives, les plus ensorceleuses.

Cependant, le prince a quitté les Indes avec un regret, un désir qu'il n'a pas été assez puissant pour contenter.

Ce jeune homme, habitué à satisfaire tous ses caprices ; ce jeune conquérant des cœurs, qui peut chanter, au retour de ses longs voyages :

« .....au sein des fêtes,
que de conquêtes — que d'amourettes »

n'a pas pu voir autre chose que les yeux superbes et mystérieux de la Begum de Bhopal, la souveraine au pouvoir illimité, qui règne sur une province dans laquelle elle a droit de vie et de mort sur tous ceux qui l'entourent. Cette femme est la seule de son sexe qui exerce aux Indes et dans toute l'Asie un pouvoir souverain. Mais il lui est défendu, de par les décrets de Mohammed, de quitter le voile qui lui recouvre le visage, même dans l'intimité du foyer conjugal. Les habitants de Bhopal croient fermement que c'est un voile tissé au paradis de Mohammed qui recouvre les traits du visage de Jehan Begum, deuxième du nom, ne laissant voir de sa figure que deux yeux ardents, deux yeux despotiques et doux !

Lever le voile de la Begum serait un épouvantable sacrilège, qui attirerait les plus grandes calamités sur le pays et la mort du téméraire qui aurait porté une main profane sur l'étoffe sacrée.

La Begun a reçu le jeune prince de Galles avec tous les raffinements et toute la somptuosité du luxe et de la richesse des Orientaux. Mais elle est restée voilée ! Drapée dans de souples et longs vêtements blancs, tout de soie et d'argent la souveraine de Bhopal, belle comme une belle statue, a déployé pour le « Prince charmant » toutes les séductions ; elle l'a promené parmi toutes ses richesses, dans ses palais dignes d'un conte des Mille et une Nuits. L'impérial visiteur, assis près de son étrange sujette dans le carrosse de gala, ne voyait d'elle que ces yeux brillants comme des mouches à feu. Il eut beaucoup donné l'aimable jeune homme pour soulever ce voile qui devait, d'après lui, cacher un si joli visage.

Mais, le voile demeura inflexiblement baissé. L'esprit du futur roi d'Angleterre et des Indes a battu la chamade : il a laissé l'illusion et les rêveries les plus séduisantes parer ce visage qu'il ne pouvait

voir. Son Altesse Royale gardera peut-être dans l'esprit que la plus belle femme de l'univers, la plus parfaite pour la beauté des traits est la Begum de Bhopal !

Qui sait, cependant, si, le voile tombé n'eut pas amené une désillusion, brisé un rêve joli ?

Prince il est bien un Mentor, parmi votre entourage, qui a dû vous dire ce qu'il faut dire à tous les jeunes gens : n'essaye pas de lever trop avidement les voiles qui veulent rester baissés, ne scrutez pas l'humanité, ne cherchez pas à pénétrer les secrets du cœur et de la beauté des femmes, gardez l'illusion si vous voulez faire les plus beaux rêves — et le rêve c'est le meilleur de la vie — gardez l'illusion.

L'illusion, prince, c'est elle qui couvre de tapis moelleux les pierres de la route de la vie, elle qui drape de chatoyantes couleurs les laides nudités de l'existence, qui jette des fleurs sur les réalités trop rudes et ensoleille les misères humaines auxquelles les princes eux-mêmes ne sont pas étrangers.

Ne serre pas qui veut la fée illusion dans ses bras, rares sont ceux qui reçoivent ses baisers et s'envolent avec elle vers les régions des rêves charmeurs, des mélodieuses extases.

« Illusion, c'est toi, divin aimant des âmes
Qui nous berces, meurtris par la réalité.
Mais lorsque disparaît ton rayon enchanté
On se sent consumer en d'impuissantes flammes. »

Illusion, illusion cache nous toujours les laideurs de la réalité !

Prince, le souvenir des yeux fascinateurs de la Begum de Bhopal vous suivra d'autant plus longtemps qu'ils sont comme le prologue d'un livre séduisant que vous désiriez ardemment lire et que vous n'avez pas lu ! C'est tout l'attrait du fruit défendu et inaccessible.

Le voile de la Begum de Bhopal c'est l'illusion, le secret du bonheur.

« DÉMÉNINGITE »

« Un mal qui répand la terreur ».

C'en est fait. Malgré tout le zèle, toute la science, tout le dévouement de notre bureau d'hygiène municipal, la maladie a fait son apparition à Montréal. C'est annuel fatal, irrésistible. Il semble qu'il n'y ait pas de force physique ou morale pour enrayer le fléau. Il ne s'agit d'ailleurs ni d'influenza, ni de typhoïde, ni de grippe. Le mal dont nous souffrons, dont le cours régulier commence fin janvier pour se terminer vers le milieu de mai est autrement désastreux que les maladies énumérées plus haut ; c'est la « déméningite ». Cette affection, qui comme son nom l'indique, attaque les méninges d'une façon terrible, agit surtout sur les cerveaux du « sexe faible » ainsi dénommé, par euphémisme, pour indiquer qu'il finit toujours par être victorieux. Bien que l'origine de ce fléau soit presqu'aussi vieille que la création du monde son histoire peut tenir en quelques lignes.

Il y avait, une fois, un lieu de délices, de bonheur, de béatitude, un jardin magnifique avec des grottes plus belles que nos plus beaux salons, c'était le paradis terrestre. Ce fut là que le Seigneur avait placé Adam et Ève avec un bail perpétuel. Malheureusement, Ève commit un gros péché de curiosité. Pour sa punition et pour celle d'Adam, son complice bénévole ; le Seigneur les chassa du paradis terrestre.

Ils n'eurent même pas un avis de trois jours pour déguerpir, pour l'excellente raison que leurs vêtements et leur mobilier étaient trop sommaires pour nécessiter un déménagement et aussi parce que le paradis terrestre ayant été destiné à des êtres devant jouir d'un bonheur parfait, le bon Dieu n'avait pas jugé utile de créer les huissiers. Comme le couple coupable, fuyait devant la colère divine, Ève ressentit les premières atteintes de la déméningite, maladie qu'elle a transmise à toutes ses descendantes.

Le microbe de cette maladie resta longtemps à l'état latent et la maladie fut anodine. Depuis quelques années elle sévit avec une recrudescence de fureur.

N'allez pas croire que je vais vous dépeindre ici

les tracas, les soucis, les lamentations du déménagement. C'est bien assez que ceux qui en souffrent soient en présence de leur supplice dès maintenant sans y ajouter la torture des détails de cette épidémie annuelle que l'on appelle la « déméningite. »

Combien il est plus agréable, plus réconfortant et plus égoïste, il faut l'avouer, de conter ici la joie de celui qui ne déménage pas, de celui dont l'épouse — rara avis — ne souffre pas de déméningite.

Cet homme est heureux. Il vient de placer, avec soin, dans le tiroir de son bureau une copie du bail de sa demeure avec, en marge, l'inscription de renouvellement pour un an.

Un an c'est autant de gagné !

Je ne déménage pas !

Quel cantique de béatitude, quelle poésie de quiétude dans cette petite et simple phrase ! Quelle manifestation du culte du « chez nous » dans ces quelques mots ! Accoudé sur le vieux bureau, nous laissons notre esprit se rémémorer les secondes rares et heureuses et les heures aussi douloureuses que longues de la vie.

Même les souvenirs tristes ont leur charme.

Voilà nos livres favoris. A leur place coutumière voilà des lettres que l'on aime à relire, mille choses que l'on trouve agréable de regarder, avec lesquelles il est revivifiant de converser, de revivre le passé. Dans ce coin s'étend le bon épagneul, le gardien fidèle et vigilant, sur cette console se perche mon angora avec ses prunelles d'ambre et d'or et son péplum de peluche.

Tout cela ne sera pas dérangé.

Il semble, dans le petit boudoir, que des voix très douces content leur allégresse. Du bureau, des berceuses, des potiches, des tableaux, des statues s'égaille, en sourdine, un chuchotement d'objets heureux et satisfaits.

« Ainsi donc, disent-ils, nous allons encore échapper cette année, aux heurts et aux meurtrissures du déménagement. Nous ne serons pas bousculés, salis, brutalisés, empilés, jetés pêle-mêle et trimballés par les rues cahoteuses et raboteuses de la ville ! »

Ce bonheur des choses, on le partage soi-même. La déméningite nous épargnera !

Le changement de l'horizon journalier, l'adieu à la demeure où l'on a connu au moins quelques minutes de bonheur, à laquelle, même les tristesses, les chagrins nous ont attachés, ce départ pour aller vers l'inconnu, au hasard, essayer de bâtir un autre nid, alors que l'hirondelle cherche, à son retour printanier, celui qu'elle a quitté, dans sa fugue hivernale, tout cela c'est une tranche de la vie, déjà si courte, que l'on gaspillerait.

Qu'il est heureux le colimaçon qui porte sa maison avec lui.

Combien sont à plaindre ceux qui sont atteints de déméningite.

Cependant tout a une fin. Un petit logis, étroit, mal éclairé, humide nous est réservé. Ce sera le dernier. Il aura au moins l'avantage de nous sauver de la déméningite et de nous donner le repos à perpétuité !

LES VIEUX MÉNAGES

Au cours de l'été dernier, on pouvait remarquer dans un de nos parcs publics un couple de braves gens d'allure particulièrement sympathique. Ce n'étaient pas des vieillards à l'aspect fatigué et maussade. Ils étaient dans ce que l'on peut appeler la brunante de la vie. La femme arrivait la première, vers les quatre heures. Elle prenait possession d'un banc, autant que possible toujours le même, dans un endroit un peu retiré, bien ombragé par les érables dans lesquels les moineaux faisaient vacarme et se contaient fleurette, en face d'une fontaine, non loin d'un parterre de geraniums, objets de convoitise pour les bambins. Elle s'installait, jetait un regard sur ce petit coin de parc qu'elle s'était habituée à considérer comme un peu sa propriété. Elle ouvrait un vaste réticule, duquel elle tirait des bribes de pain, qu'elle jetait aux moineaux, ses invités de chaque jour, et un ouvrage au crochet destiné à faire quelque cadeau à son « vieux » ou à orner son buffet. Mais elle quittait

vite ce travail pour guetter l'arrivée de son mari. Celui-ci, ponctuel comme un amoureux de vingt ans, arrivait de son travail — un travail pas bien dur, mais auquel il se livrait par cette habitude innée chez les êtres courageux qui ne comprennent pas que l'on reste inactif sans être paralysé. Il fallait voir avec quel bon sourire l'un et l'autre s'accueillaient : n'eût été le décorum (?) qui défend de s'embrasser en public — il n'y a cependant pas de mal à cela — quel bon baiser ils se seraient donné. Après quelques instants de causerie, elle prenait son tricot, il dépliait son journal, et, comme de bons propriétaires dans quelque vieux jardin de famille, ils savouraient le plaisir de vivre à l'air pur et vivifiant, l'un près de l'autre.

Le tricot était vite abandonné, le journal disparaissait dans la poche et nos tourtereaux sexagénaires se contaient probablement de douces choses : ils avaient l'air si heureux ! Quelle différence avec de jeunes couples à l'allure déjà vieille, qui tenaient des discours à faire rougir les fuschias et à effaroucher les moineaux!

Puis les vieux reprenaient le chemin de leur chez eux. Il marchait droit, tout fier d'elle, qui trottinait allègrement à ses côtés. C'était un beau couple de la solide étoffe du pays : on n'en fait plus comme cela.

L'automne est venu, qui fit tomber les feuilles des arbres, rentrer les bancs, disperser les moineaux et sauver les promeneurs.

Cet hiver, un homme, vieilli, courbé, passe souvent devant le parc : il n'a plus le sourire, la tristesse plutôt émacie son visage : il est seul !

Au début de l'hiver, aux caresses glaciales, la vieille fut prise d'un mauvais rhume, qui la força de s'aliter et c'en fut fini de sa verte vitalité. Le mari la soigna avec le plus tendre soin. Mais la paralysie la guettait.

Les pauvres vieux restaient sans appui.

La guerre avait pris leurs deux fils et ne les avait pas rendus. Les petites économies avaient disparu. Il fallut prendre le chemin de l'hospice. Avoir vécu ensemble deux fois vingt étés, avoir eu les mêmes joies, subi les mêmes peines et, dans toutes les circonstances, avoir eu l'affection qui soutient et fleurit

les routes les plus arides, avoir aimé, avoir eu cette foi qui vient du cœur, avoir pris sans l'avoir lue cette devise de Victor Hugo :

« Aimer c'est la moitié de croire »

puis, tout à coup, au moment où les cœurs ont le plus besoin de s'appuyer l'un sur l'autre, alors qu'il serait si bon revivre le passé, jusqu'à la minute suprême où l'on a rêvé de s'endormir dans les bras l'un de l'autre pour toujours, il faut se séparer !

Pauvreté, voilà de tes coups ! Voilà de ces détresses qui ne s'analysent pas.

Le vieux est dans un hospice et sa femme dans un autre. Ils sont aussi bien traités que possible, mais ils sont séparés.

Aux jours de visite ils ont le droit de se voir, de causer ; les plus heureux reçoivent dans une chambre particulière, les moins fortunés vont au parloir, le caravansérail de toutes les douleurs, de toutes les tristesses.

Il attend tristement l'heure d'aller visiter sa vieille, celui que nous avons vu si heureux, si vivant auprès d'elle, l'été dernier, dans le parc où les érables verdoyaient, où les oiseaux chantaient.

En contraste avec cette navrance on ne peut s'empêcher de songer à ces maisons de retraite pour les vieux ménages, comme il s'en trouve un peu partout en France et dans lesquelles ceux qui ont vécu ensemble pendant les belles années de la vie, peuvent passer leur vieillesse l'un près de l'autre et attendre, la main dans la main, le cœur contre le cœur, la minute où sonne l'appel pour le grand voyage et la dernière demeure, celle où seulement les vieux ménages devraient être séparés.

Une maison pour les vieux ménages, quel beau rêve de philanthropie à réaliser dans une ville comme Montréal où tant de milliers de dollars se gaspillent. Une jolie maison dans le fond d'un grand jardin où les vieux ménages auraient leur retraite et retrouveraient un chez eux. Quelle belle œuvre à accomplir ! Que de bénédictions à s'attirer. Que d'heureux à faire !

IMPÉRATRICES

Trois feuilles mortes, aux teintes indéfinissables, vestiges de la luxuriance estivale de l'an dernier, sont là, dans un coin de bureau, parmi des lettres tristes de personnes lointaines, parmi des souvenirs et des écrits moroses. Elles eurent leur beauté, leur jeunesse, leur sève, leur puissance : elles arrêtèrent, de leurs fibres légères, les rayons trop ardents du soleil. Elles furent adorées des oiseaux, s'éveillèrent à leurs chants, s'endormirent dans la tiède chaleur des brises de l'été.

Feuilles mortes ! Elles passent et leurs arbres sont là bien vivants, poussant de nouveaux bourgeons : les chênes, les érables défient le temps, avec autrement de vigueur que les générations humaines.

De nouvelles feuilles remplacent les disparues, mais le bonheur perdu ne ressuscite pas.

Pauvres feuilles ramassées par une grise matinée de fin d'automne sur le trottoir, dernière étape de tout ce qui déchoit, elles sont toutes ridées, recroquevillées, comme pour retenir, dans leur enveloppe asséchée, inerte, miteuse, tout un monde de tristesses. C'est une histoire lamentable que l'on pourrait évoquer avec ces reliques inanes. Mais que les grandes souffrances sont muettes.

. . . . . .

. . . . . .

Simples feuilles mortes de l'humanité, souveraines d'hier : Marie Petrowna, impératrice de toutes les Russies, Eugénie de Montijo, impératrice des Français, Victoria Augusta, impératrice d'Allemagne, ne sont plus aujourd'hui que des mirages d'entités, dont les noms n'apparaîtront dans l'histoire que dans un cadre de désastres, de ruines et de sang. Aussi, peut-être, vaut-il mieux pour ces impératrices que l'oubli, quelque jour, se fasse sur leurs noms. N'est-il pas mieux d'être une inconnue comme la chananéenne que d'avoir la cruelle renommée d'une Hérodiade ?

Il ne s'agit pas ici de faire le procès de grandes disparues. Un simple rapprochement de faits s'im-

pose avec toute la charité et tout le « fair play » que l'on doit à ceux qui ne sont plus.

Celles qui furent les grandes vedettes des fastes impériaux, celles que l'on combla d'honneurs, d'hommages, d'adulations et de flatteries, celles devant qui les courtisans s'inclinaient appartiennent à la mort qui égalise tous les êtres. Ces favorites du diadème, ces reines des fêtes grandioses et féériques sont un terrible exemple des destinées humaines.

L'impératrice de Russie a cruellement expié ses erreurs, son engoûment inexplicable pour un Raspoutkin, qui n'était qu'un agent de l'Allemagne, et qui la poussa jusqu'à trahir la cause des alliés, à laquelle son mari fut toujours loyal et fidèle. Le massacre de la famille impériale de Russie est un de ces crimes horribles, dont la conception répugne même à des assassins, pourvu qu'ils aient la moindre teinte de civilisation et d'humanité. Les restes de l'infortunée souveraine ont été — du moins c'est la version la plus accréditée — privés de sépulture et dispersés dans quelque steppe de la Sibérie. Il ne reste plus rien de celle qui devait reposer dans le caveau impérial, sous les voutes de la chapelle des souverains de toutes les Russies.

Sans aller jusqu'à dire que cette souveraine fut une martyre — ce titre comportant une idée de vertu — on peut dire qu'elle fut la lamentable victime de brutes à face humaine, abêties par le vodka et ahuries par les prédications d'un Lénine.

La belle espagnole, Eugénie de Montijo, réalisa son rêve, qui tenait de l'opérette, lorsqu'elle devint impératrice des Français. Il est juste de dire que l'épouse de Napoléon III fut d'une charité remarquable. L'impératrice se montra superbe de courage et d'abnégation simpliste, lors d'une grande épidémie de choléra, qui sévit pendant son règne ; elle fonda des hôpitaux pour les enfants, etc., etc. Toujours, pour les miséreux, elle se prodigua sans compter. Ardente comme toute espagnole de race elle eut ses fautes et ses erreurs. Elle était belle, très belle, elle aima qu'on le lui dît et qu'on offrit à ses charmes tous les tributs. Elle eut aussi, et ce fut sa véritable faute,

son heure de vanité : elle joua, sans s'en rendre bien compte, le jeu de Bismarck, en poussant Napoléon III à la guerre de 1870. La fameuse dépêche d'Ems, le faux du chancelier de fer, déclancha le conflit, dont le prétexte fut la question des Hohenzollern et de l'Espagne : question que l'impératrice avait combattue et faite sienne.

Cette guerre, à laquelle la cour impériale, plongée dans les plaisirs, n'avait pas préparé son armée, devait amener la honte, le désastre de Sedan, coûter à la France un grand nombre de ses enfants, deux provinces et cinq milliards... Elle coûta à l'impératrice son trône et sa couronne. L'impératrice Eugénie dut s'enfuir de Paris où elle avait été l'idole des parisiens. Elle vécut en exil et perdit un fils tendrement aimé. Elle se conduisit pendant la dernière guerre en véritable femme française et elle eut le bonheur, avant de mourir de voir la revanche de Sedan et de saluer le retour à la France des deux chères provinces. Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé et qu'elle fut une grande charitable.

Une tombe vient de se fermer à Potsdam, sans autre apparât que celui que le peuple a bien voulu permettre pour Victoria Augusta eximpératrice d'Allemagne.

Surtout pour cette femme, l'épouse d'un ennemi vaincu, il est défendu de laisser ici place à un mouvement de vengeance. Mais la justice a ses droits et l'histoire a ses devoirs. Que l'impératrice d'Allemagne ait été bonne mère de famille : c'est dans l'ordre naturel de la conception humaine, le contraire n'est qu'une exception. Mais combien de mères canadiennes, françaises, belges sont aussi de bonnes mères de famille, qui pleurent, aujourd'hui, la mort de leurs enfants victimes de la guerre de Guillaume de Hohenzollern et du fils dont l'impératrice d'Allemagne fut la mère et l'éducatrice.

Celle que l'empereur mégalomane associait dans son esprit à la conquête du monde et par corollaire faisait la complice de ses plans infernaux, a suivi son mari dans l'exil. Elle n'a pu supporter le désastre, elle

est morte minée par le douleur de ne plus être impératrice.

Alors que la mort eut fait son œuvre, les restes de celle que Guillaume avait rêvé de faire participer à son triomphe mondial durent attendre, sur la terre d'exil, le bon vouloir des autorités d'un pays auquel la rage guerrière de l'empereur avait coûté tant de sang, pour revenir, d'une façon discrète, dans ce château de Postdam, la forteresse symbolique de l'autocratie prusienne.

Sans autres personnages officiels que des agents de la sûreté du nouveau gouvernement allemand, l'ex-impératrice eut, au point de vue légal, les obsèques d'une condamnée de droit commun.

Victime ou complice de celui qui a déclanché sur le monde la plus terrible des catastrophes. Victoria Augusta morte en exil, ne relève plus maintenant que de celui qui juge pour l'éternité !

Cette mort servira peut-être d'avertissement à ceux qui rêvent d'asservir le monde et qui sont frappés dans leur orgueil, et dans leur famille !

Trois feuilles mortes, trois impératrices qui ne sont plus, que de petits signets dans le grand livre de l'implacable histoire !

AD ASTRA

Une comète nous visitera vers le mois de juin. (Les journaux.)

Ce sont des princesses lointaines ! Promenant leur casque d'or et leur traîne lumineuse, ruisselante, diamentée, dans l'immensité des espaces bleus, parmi les mondes infinis, les comètes font toujours beaucoup parler d'elles. Ce sont les grandes vedettes sidérales !

Sans nous attarder aux terreurs que la seule évocation d'une comète chevelue faisait naître dans les siècles passés, nous constatons que le fantaisiste Béranger n'a pas échappé à l'attraction de la comète de 1832. Il la salue en ces vers :

« Dieu contre nous envoie une comète ;
A ce grand choc nous n'échapperons pas.
Je sens déjà crouler notre planète.
L'observatoire y perdra ses compas !

Avec la table adieu tous les convives
Pous peu de gens le banquet fut joyeux
Vite à confesse, allez âmes craintives.
Finissons-en, le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux. »

Comme on le voit, Béranger n'avait guère le vin joyeux, ni l'esprit à la gaudriole lorsqu'il composa cette chanson. Il avoue même qu'il n'est plus heureux :

« Mais je vieillis, la beauté me rejette
Ma voix s'éteint : plus de concerts joyeux
Arrive donc implacable comète
Finissons-en : le monde est assez vieux ! »

Ne nous arrêtons pas à ces tristes regrets et accueillons la comète avec une aimable curiosité, et avec la sérénité que donne la vraie philosophie !

Ce sont d'ailleurs des personnages que Mesdames les comètes : el es ont leurs grands-prêtres, leurs disciples, leurs barnums — Elles passionnent les uns, étonnent les autres, amusent ceux-ci et ne terrorisent plus personne.

Tout change dans ce monde, même les astrologues. Ceux d'antan avaient quelque chose de mystique, de fantastique avec leur étrange costume, couvert de dessins hiéroglyphiques, leur bonnet pointu et leur barbe de fleuve ! Actuellement, nos astronomes sont des êtres comme tout le monde ; ils s'habillent comme vous et moi, ils n'ont plus rien d'extraordinaire, ce ne sont plus des diseurs de bonne aventure, des « sorciers », comme le peuple avait coutume de considérer les Nostradamus passés.

Si les hommes ont changé, les comètes, ces globes errants, à l'existence vagabonde, sont demeurées de mystérieuses attractions auxquelles les humains s'intéressent toujours. Ces reines sidérales venant d'on ne sait où, écloses on ne sait quand, douairières astrales cachées pendant des siècles et reparaissent tout à coup, comme celle dont on nous annonce la visite dans quelques mois, ne sont point les perverses que l'on nous a souvent dépeintes. Elles passent, fières et jolies, sans causer d'autre cataclysme que le regret de voir s'évanouir quelque chose de très brillant, de très châtoyant ; image des amours perdues et des bonheurs disparus !

La lune resplendit et la nuit est sereine : Comète, sphynx ou déesse nous diras-tu ce que tu viens faire près de nous. Viens-tu nous raconter que tout est fugitif, nébuleux comme toi, que tout s'évanouit comme toi ?

Comète gracieuse, toi qui viens des régions éthérées, des plaines inconnues, as-tu trouvé, dans ta course, à travers les siècles, parmi les myriades d'étoiles, près de la lune blême, voisine du soleil éclatant, as-tu trouvé quelque fleur qui rende les amantes fidèles ? as-tu dérobé à quelque divinité sidérale le talisman qui calme les blessures, as-tu trouvé le secret du bonheur ?

Tu passes, tu disparais sans avoir calmé nos esprits ! Finissons-en, alors, tourne en tombant sur notre pauvre terre, écrase-la et qu'on n'en parle plus. « Le monde est assez vieux ! »

Mais non ! A l'automne de la vie je ne veux pas que l'égoïsme me guide. Je viens de voir passer des enfants blonds et roses, j'entends chanter de belles filles radieuses de santé et superbes d'amour : pour toute cette jeunesse, pour toute cette vie intense, pour tous ces bonheurs il faut que la terre continue sa course dans l'espace, il faut que la nature prodigue ses richesses — il faut que la joie de vivre règne sur le monde et dompte la mort !

Comète, de tes petits yeux d'or si tu regardes notre globe n'y distingue que les êtres beaux, jeunes et heureux, cela te rendra plus brillante et plus bienveillante. Crains de voir les laideurs humaines, tu les voudrais anéantir. Passe et jette du bonheur sur la jeunesse, sur la beauté, sur l'amour ! Disparais... Lorsque tu reviendras d'autres générations auront passé mais tu retrouveras d'autres êtres jeunes et beaux, d'autres êtres chantant la joie d'aimer, la joie de vivre. Comète fugitive tout passe comme toi, mais tout renaît dans la nature éternellement, jeune, éternellement amoureuse, éternellement féconde.

LA PASSERELLE

Sombres hirondelles de la mer, les premiers paquebots transatlantiques nous sont revenus, avec le

soleil de mai. Notre port réveillé de son sommeil hibernal a secoué sa cuirasse de glace, notre fleuve s'est fait beau, limpide, accueillant pour recevoir la vieille Europe.

C'est la vie, c'est la gaîté, c'est l'animation qui nous arrivent avec les rudes et joyeux marins, avec les vaisseaux qui viennent de rouler sur les vagues immenses !

Une légère passerelle relie le transatlantique au quai d'arrivée : voilà le trait-d'union entre l'ancien et le nouveau monde ! De la passerelle du départ à celle de l'arrivée que de pensers divers, que de spectacles inédits, que d'enseignements au cours du long voyage !

Au départ, lorsque la passerelle se retire du paquebot, ne vous semble-t-il pas que c'est quelque chose de la protection terrestre qui vous fait défaut ? Ne trouvez-vous pas que ces quelques planches détachées du pont du vaisseau c'est un lien qui se brise entre vous et ceux que vous laissez, entre les affections et les joies, les antipathies et les tristesses qui restent sur la rive, avec la passerelle ?

A l'arrivée, n'est-ce pas avec un sentiment tout spécial de quiétude et de joie, comme si quelque chose de rompu se rattachait en vous, que vous franchissez ce pont volant, qui vous ramène auprès de tout ce que vous aimez ?

Au contraire, ce n'est pas sans une appréhension indéfinie de tout ce qui est inconnu que ceux qui foulent, pour la première fois, la passerelle qui va les mettre en contact avec un pays nouveau, abandonnent le « home » flottant, où ils ont vécu une vie toute de souvenirs et d'attente. Ceux-là, en laissant la passerelle, n'ont personne pour les accueillir. Il semble que ce paquebot qu'ils viennent de quitter reflète encore sur ses flancs un peu du pays lointain vers lequel il va retourner sans eux.

A Dieu va ! Peut-être est-ce le bonheur qui est au bout de cette passerelle d'arrivée ?

Dans un livre de Jann Karnor se trouve cette énonciation frappante : Il n'y a d'homme complet que celui qui a beaucoup voyagé, qui a changé vingt fois la forme de sa pensée et de sa vie. Les habitudes unifor-

mes que l'homme prend dans sa vie régulière et dans la monotonie de son pays sont des moules qui remplissent tout : pensée, philosophie, caractère. Tout est plus grand ; tout est plus juste chez celui qui a vu la nature et la société, de plusieurs points de vue.

Sans être aussi radical sur la valeur des voyages il faut admettre que celui qui a parcouru un peu le monde a fait des observations, des comparaisons dont il doit profiter et faire profiter la société.

L'amour, le culte de la patrie sont les plus belles, les plus humaines des vertus : le sans-patrie est quelque chose pour moi comme au corps sans âme. Celui qui ne garde pas, au plus vif ou plus profond de son cœur, le souvenir toujours vivant du sol natal n'a pas mérité de naître.

Mais il ne faut pas que le patriotisme, que le nationalisme, que le provincialisme surtout nous accaparent, nous aveuglent à ce point que nous ne voyons de beau et de bien que ce que l'on fait « chez nous », que nous dénions aux autres pays le droit d'avoir des qualités, de produire comme « chez nous » des œuvres belles et bonnes. Chaque pays, dans des proportions différentes, c'est entendu, a ses qualités et ses défauts.

C'est en voyageant que nous pouvons le mieux nous en convaincre. Rien que le voyage d'un continent à l'autre, avant même d'avoir mis pied à terre, est déjà une source d'études. La vie large du bord est pleine d'attraits et de leçons. Les voyages maritimes sont un kaléidoscope de souvenirs qui vous suivent au cours de l'existence. Pendant quelques jours passés entre le ciel et l'eau notre vie se transforme. Un caractère d'intimité s'établit entre des indifférents, des inconnus d'hier dont nous ferons peut-être des amis de demain. Un voyageur n'a pas besoin d'avoir une culture très développée ; s'il a beaucoup vu il est toujours intéressant sinon instructif.

De la passerelle du départ à celle de l'arrivée nous avons parfois appris bien des choses.

Mais c'est surtout lorsque nous mettons le pied sur la passerelle du retour au pays natal que nous pouvons dire : « c'est bien beau le pays d'où nous venons, nous y avons été bien accueillis, même choyés,

mais rien ne vaut notre chez nous ». Le « chez nous » c'est comme le premier amour ; rien ne peut le faire oublier. Les autres affections ne sont que des passerelles qui mènent rarement au bonheur.

LE PÊCHEUR

Le scarabée, tout de gemmes vêtu, n'a plus même la force de chanter. Dans l'herbe roussie, oxygénée par le soleil-roi, les insectes, tout bas, implorent du ciel quelques gouttes d'eau !

Au déclin d'une nuit soporiphobe, mijotante, ruisselante, à l'aube d'une journée qui s'annonce igniféroce, écrasante, un soupçon de brise timide, venue délicieusement d'on ne sait où passe dans l'atmosphère. Supplice de Tantale, avant que les étuves nous étouffent de nouveau.

Il est cependant des coins d'ombre adjuvants et ravissants. Près des ondes limpides, qu'agite un léger remous, les arbres des rives se penchent sur l'eau, comme pour unir leurs ombrages dans un sylvestre baiser. Parfois, d'un rapide coup d'aile, quelque gracieuse hirondelle, quelque martin-pêcheur font briller au-dessus des eaux leur livrée d'azur. Le calme et la majesté de la belle nature nous donnent l'image de la force unie à la grâce.

C'est vers ces oasis, aux heures matutines, que le pêcheur va d'un pas calme et feutré relever les lignes dormantes, — oh ! les bienheureuses, — qu'il a laissées dans l'eau à pêcher pour leur propre compte.

La pêche, sous ses différents aspects, est au nombre des petits bonheurs que nous entrevoyons avec le mirage des vacances. Pêcher, en eau claire, fait partie de la série des jeux innocents ; — la carpe, dans son mutisme légendiare, ne protestera pas contre ce qualificatif ; — des passe-temps auxquels, loin de la ville, de la politique, des affaires, de l'agiotage et du mercantilisme de graves citoyens se livrent pendant les mois de détente et de repos.

D'aucuns trouvent que nulle vie n'est aussi heureuse et agréable que celle d'un pêcheur qui sait bien ordonner ses loisirs. C'est une leçon de patience et

de persévérance à nulle autre pareille que celle que nous prenons en pêchant à la ligne. Mais une leçon prise en plein air, assis sur des banquettes de verdure, tandis que les oiseaux nous offrent leur concert. Le légiste qui s'est absorbé, pendant des mois, dans quelque procès bien embrouillé, dans quelque procédure bien ardue, oublie son laborieux travail en jetant sa ligne et en suivant d'un œil amusé les évolutions du bouchon, auquel est suspendu l'appât qui cache la traîtrise de l'hameçon. Le politicien, occupé, le plus souvent, à déjouer ou à dresser des embûches, se délasse en luttant d'astuce avec de vieux poissons qui connaissent les ruses du pêcheur, mais finissent par succomber aux tentations qui leur sont offertes.

Succomber est humain, c'est aussi piscinien.

C'est un peu l'image de la vie. Si pendant quelques mois de l'année nous lançons l'hameçon, nous sommes, d'une façon générale, les plus grands gobeurs d'appâts de la création. Ici nous mordons à l'amorce d'une annonce de profits extraordinaires, nous croyons à l'édification d'une fortune scandaleusement rapide ; nous risquons nos quelques dollars et nous nous réveillons ruinés d'un rêve de millionnaire. Là nous croyons à la sincérité de l'amour, aux promesses de deux jolis yeux ; nous comprenons, mais un peu tard, que nous avons joué un jeu dangereux, nous sommes refaits, bafoués ; il nous reste le droit de nous taire si nous ne voulons pas être ridicules.

Cette leçon est vieille, elle est toujours jeune. La pêche à la ligne n'en reste pas moins une récréation calme, ce qui n'est pas à dédaigner par cette température sudorifique, quiète et innocente et chacun sait que l'innocence ne court pas les rues, ne canote même pas toujours sur nos fleuves et nos lacs.

Le docteur Boteler disait des fraises, cet excellent fruit : « Sans doute Dieu pouvait faire un meilleur fruit, mais sans doute aussi jamais Dieu n'en fit. »

Les fervents de la pêche aux lignes dormantes ou aux lignes éveillées peuvent, s'il leur plaît, appliquer cette opinion à leur délassement favori.

Libres, tranquilles, sans soucis, oubliant nos peines, allons, à l'ombre de quelque vieil érable, aussi dégagés des tristesses de la vie que l'était Tytire sous son hêtre, jouir de l'existence en plein air, laissons flotter notre ligne au caprice de l'eau et attendons le bonheur, un poisson que l'on prend rarement à la ligne, ou autrement !

LA VIE

Quoi qu'en disent les pessimistes, les broyeurs de noir, l'amour de la vie est le sentiment le plus naturel chez l'homme. Parfois, dans des circonstances pénibles, lorsqu'on se trouve bouleversé, abattu par une grande douleur morale, on réédite cette vieille boutade : « La vie ne vaut pas d'être vécue ». Mais vienne une éclaircie, un tout petit rayon de soleil dans l'horizon le plus sombre, tout de suite on avoue qu'il fait bon vivre.

Allons même plus loin et rappelons-nous cette réflexion de Mécène, le favori d'Auguste et l'ami de Virgile et d'Homère : « Qu'on me rende impotent, cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme je vive ».

C'est pousser un peu loin l'amour de la vie, mais c'est bien humain. Sénèque a jugé durement ces paroles de Mécène qu'il appelle : « un monument odieux de la crainte la plus folle ». Le bon La Fontaine a exprimé d'une façon aussi réaliste que saisissante la répulsion que la mort inspire à l'homme. Il nous dépeint :

« Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot, aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchant à pas pesants. »

Le malheureux appelle la Mort. — « Que me veux-tu ? » dit celle-ci — Aide-moi, dit l'homme, à recharger mon fagot !

Autre part, le fabuliste nous montre :

« Un mourant, qui comptant plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort, que précipitamment,
Elle le contraignait de partir tout à l'heure.

Le désir de vivre est certainement ce qu'il y a de

plus fort chez l'homme et la boutade banale à laquelle nous faisions allusion tout à l'heure, n'est jamais bien sincère.

L'homme aime la vie, c'est évident, c'est naturel. Mais il faut être assez philosophe pour comprendre que la vie doit avoir un terme, bien que de tout temps, il y ait eu des savants ou des charlatans pour prétendre que l'on peut retarder au delà des limites naturelles l'heure de l'échéance suprême.

Les anciens alchimistes n'attribuaient-ils pas à la pierre philosophale, qu'ils cherchaient avec une patience et une science dignes d'un meilleur sort, des vertus curatives extraordinaires, comme celle de prolonger la vie indéfiniment !

Ne rions pas trop de l'alchimie, c'est la mère de la chimie, cette science qui découvrit le radium, qui découvrit le phosphore, substance vitale par excellence et régénératrice de toutes les énergies que l'on est tenté d'appeler la « pierre de vie », vie limitée, bien entendu.

Mais à côté de ces travaux il y a eu depuis quelques années des savants qui ont affirmé avec un sang-froid déconcertant qu'ils avaient trouvé le secret de la fontaine de Jouvence. Depuis le célèbre Metchinoff, un collaborateur de Pasteur, qui prétendait prolonger fantastiquement la vie avec certaines boulettes dont le chien fournissait le principal élément, nous avons eu la découverte plus étonnante de la greffe des glandes de singe sur l'homme pour lui donner une nouvelle jeunesse. Cette blague a été prise au sérieux !

Un docteur d'origine autrichienne a prétendu tout dernièrement que l'application des rayons X produisait une nouvelle jeunesse et promettait une nouvelle existence.

Il y a plus fort que tout cela : un professeur d'Oxford, le docteur Julian Huxley, nous apprend aujourd'hui que la vie peut être prolongée pendant 19 générations.

Ce professeur est réputé pour ses recherches scientifiques. Il vient de trouver un sujet qui a gardé la même activité, la même forme, les mêmes traits ca-

ractéristiques pendant une période de 19 générations, ce qui nous reporterait à des siècles en arrière.

L'élixir de vie recherché avec tant de sollicitude par les alchimistes serait donc découvert. Mais il s'agit en l'espèce d'une découverte qui ne s'applique qu'aux vers de terre ! Attendons-nous à voir la découverte de Huxley reprise par un charlatan quelconque qui nous offrira bientôt une nouvelle boulette dont cette fois le ver sera la base : il trouvera des disciples ! Tant il est vrai que l'appât de la longévité, comme celui des fortunes fantastiques, aura toujours des exploiteurs et des gogos.

En attendant, profitons sagement de la vie qui nous est donnée.

Une bouffée d'air doux, avant-coureur du printemps, vient déjà nous caresser : qu'il fait bon vivre !

FANTAISIE ESTIVALE

Le soleil roi vient de ceindre sa couronne estivale. Les lilas de Perse, moins violets que les autres, déploient leurs branches. Avant de céder la place aux princesses les roses ils parfument l'air d'une griserie délicieuse. Dans ce décor charmant, tandis que l'oiseau passe dans le ciel silencieux, que toute la gamme des fleurs étalant leurs couleurs dispensent à la terre la quiétude et l'amour, pourquoi vous laissez aller à la tristesse ?

La tristesse à la naissance de l'Été !

Un chagrin, que vous croyez bien profond, vient d'effleurer votre cœur — laissons là les tristes pensées. Descendons ensemble au jardin où les roses s'enlacent, où le pin élancé et le blanc peuplier font aux ramiers amoureux un dôme bienveillant. Dans le calme et la majesté de la nature ardente laissez-moi vous conter une histoire. Elle est déjà vieille peut-être, mais elle symbolise, comme les saisons, un éternel renouveau.

Si tous ceux, madame, qui se plaisent à évoquer le passé étaient, comme les filles de Loth, changés en statues de sel, nos vastes cités seraient encombrées de gigantesques pergoles et de blanches stèles. Mais

il n'en est pas ainsi. Le plus beau mot de la langue française, si riche, si chatoyante, si musicale, si vibrante, le mot le plus doux à ceux qui ont doublé le cap de la trentaine, c'est le mot « souvenir ». Ce mot éveille toute la série des joies et des douleurs.

Oublions, aujourd'hui, tout ce qui peut nous incliner vers la tristesse et, pour célébrer la naissance de l'Été, laissez-moi vous conter les amours de la rose et du papillon.

C'était un jour tout rempli de soleil et de ferveur naturelle. Malgré moi j'avais du noir plein le cœur, plein l'esprit. Tout me semblait triste, je ne savais que devenir. Bien des mois ont passé et j'évoque encore cette lugubre journée comme si j'allais, à Dieu ne plaise, la revivre encore.

Je descendis dans le jardin : l'air embaumait du parfum des verveines, des orangers, des lys, des acacias et des aubépines.

Je vivais une heure de délices. Tout a une fin, cependant, et l'on se fatigue du parfum des fleurs comme de... toutes choses, Madame, quelque ravissantes et agréables qu'elles puissent paraître.

J'allais donc regagner ma demeure lorsque mon attention fut doucement et irrésistiblement attirée par une nuée de papillons, aux étincelantes couleurs, qui se mirent à voleter, à folâtrer, tels des amoureux, autour de la plus belle, de la plus séduisante des roses du jardin. C'était une superbe fleur d'un rouge foncé aux reflets bruns, altière et mignarde à la fois. On eut aimé être papillon !

Tous ces papillons me parurent d'une audace, d'une audace j'allais dire impertinente — mais nous étions, aussi, le premier jour de l'Été. Ils se posaient sur la rose, se penchaient comme pour lui conter leur folle passion, s'en éloignaient, y revenaient et semblaient l'embrasser éperduement.

Bref, c'était une cour en règle. On n'en pouvait douter mais il était difficile de savoir lequel captiverait le cœur de la belle et triomphant proclamerait sa victoire.

Que de grands mots direz-vous pour une rose et des papillons ?

Qui sait quelle comparaison se fait dans l'esprit des humains !

Subitement tous les amoureux disparurent, volant, probablement, vers d'autres fleurs, vers d'autres mensonges et vers d'autres extases. Un seul demeura. Il était resté spectateur douloureux et contrit des ébats affolés de cette bande de diseurs de rien et de conteurs de fadaises.

Alors, seulement, le timide amoureux, s'approcha de la reine des fleurs. Depuis longtemps, il l'aimait, l'adorait. Chaque jour il contait sa dolente passion, aux bosquets d'alentour. Il était jaloux de ces papillons oisifs et insolents, qui, toutefois, n'obtenaient que refus de la rose altière.

Cependant, celle-ci sembla s'incliner sur sa tige dans un délicieux cadre de feuillage moussu — c'était une rose mousseuse — Elle regarda le papillon discret et lui ouvrit son cœur. On dit que la rose si douce et si belle fut fidèle à ses amours et que le papillon, lui-même, choisi par elle, un premier jour d'été, ne connut point d'autre reine !

C'est trop beau pour y croire.

On parle souvent des neuf muses. Il en est une dixième dont on s'occupe beaucoup moins sans même se douter qu'elle existe : Cette muse c'est la Fantaisie.

Son domaine est partout où il y a des roses à cueillir. C'est une jolie fille qui s'attarde le long des buissons odorants, qui se détourne, pour saisir un bluet, une marguerite — comme l'abeille, elle butine mais l'abeille retourne à sa ruche, le papillon s'égare trop souvent à la suite de ses ... chimères.

C'est cette dixième muse qui m'inspira.

Voici l'Été, chassons les papillons noirs et chantons le soleil, les fleurs et... tout ce que vous voudrez, Madame !

MISERERE !

J'étais dans cet état d'esprit désagréable pour soi-même, insupportable pour les autres. Je broyais du noir. Ma tête était rebelle à tout travail. Pas d'idées, rien qui vous vienne d'intéressant et, malgré tout, une chronique à écrire tant bien que mal.

Après avoir cassé quelques crayons, chiffonné maintes feuilles de papier, je pris le parti le plus simple : je laissais tout en place et j'allais promener ou plutôt asseoir mon humeur exécrable dans un de nos parcs.

Il faisait une chaleur que tamisait sans la vaincre le feuillage touffu des érables. Des oiseaux se contaient fleurette dans les branches. C'était partout l'amour, partout la vie... le soleil plombait toujours. Il faisait lourd, lourd !... Près de moi un diable d'homme se laisse tomber sur le banc. Il a l'air profondément triste. Est-il fou ? Son allure l'indiquerait presque. Il pleure ! Que c'est bête un homme qui pleure. Il regarde quelque part, fixement, dans le vague, dans le lointain. Il possède un crayon, du papier : il écrit et ce qu'il confie au papier, il le pense tout haut, sans souci de tout ce qui l'entoure.

Malgré moi, je l'entends, je l'écoute.

Décidément, c'est un malheureux, si ce n'est pas un fou.

Lecteur, juge par toi-même ! Voici ce que j'entendis :

J'acceptais l'existence
Pour le charme discret
De sa rare présence :
Mei miserere !

Lorsqu'à la dérobée
Je voyais le minois
Délicat de l'aimée,
Je me moquais des rois !

Le rire de l'aimée
Me tenait en éveil !
Le baiser de l'aimée,
C'était tout mon soleil !

La frêle dilettante,
Au geste virginal,
Mais la femme vibrante,
Vivant son idéal !

Veule et triste est la vie,
Quand seul tu la parcours,
Tout à coup, sans amie,
Sans but et sans amours.

Que m'importe les roses,
Doux joyaux de l'été,
Si de ses lèvres roses
Le destin m'a privé !

Qu'importe que la brise
Se charge de parfums,
Lorsque le cœur se brise
Sur nos bonheurs défunts !

Morts le soleil, les roses,
Le rire et les baisers !
Mes amours sont décloses !
Mei miserere !

Il pleure encore ! Le drôle de personnage. Il se lève, marche d'un pas étrange, indécis. Il court. Je l'ai perdu de vue. Sur le banc, il a laissé ses papiers, ses tristes vers et une enveloppe écrite et timbrée : comme lui.

Je mettais le tout dans ma poche, lorsqu'un cri lamentable retentit. C'est là-bas, à l'autre bout du parc, mon voisin de banc vient de se jeter sous les pieds d'un éléphant qui paradait avec un cirque.

La poitrine est broyée et dans un dernier spasme, dans un râle effroyable, crachant des flots de sang, la bouche blême et grimaçante, répète bien bas :

Nos amours sont décloses,
Miserere mei.

Je me précipite au secours de ce désespéré : il est mort et l'éléphant m'attaque furieusement avec sa trompe...

L'éléphant, c'était le gardien du parc un peu brutal, d'ailleurs, qui me secouait en disant : On ne dort pas ici !

Mais alors j'avais rêvé ; le désespéré, le lamentable poète, l'écrasé, l'éléphant : du rêve, tout cela, du rêve.

Et ma chronique ?

Lecteurs, vous l'aurez la semaine prochaine, si l'éléphant ne m'a pas broyé la poitrine.

EN PATOISANT

Le comité de l'Alliance Française de Montréal a consacré sa deuxième conférence de la saison à quelques

indications sur l'histoire de France. Le procédé tend à faire connaître de plus en plus la nation qui touche au Canada français par des affinités de race et de langue. La France touche aussi au Canada anglais — la plus belle des colonies normandes n'est-elle pas l'Angleterre ?

L'empreinte normande est demeurée en Angleterre. Les sports si chers aux Anglais leur viennent de Normandie — la crosse a donné naissance au golf, le football ressemble à la soule et au jeu de ballon au pied, populaires dans l'Artois, la Somme et la Normandie.

Les races et les civilisations se sont mélangées sur le sol français. Il en est résulté, en dehors de la langue française proprement dite, de la langue nationale, que des idiomes provinciaux sont restés, formant ce que nous désignons sous le terme générique de « patois ».

Au Canada, le parler français de la classe instruite est très pur, aussi pur que le meilleur parler de France. D'autre part, qu'il y ait dans le langage courant au Canada de vieux mots, rappelant des expressions bretonnes, normandes ou angevines, c'est tout naturel et c'est loin d'être désagréable. C'est pittoresque.

Que le contact continuel des Anglais ait introduit, dans la langue populaire canadienne-française, des anglicismes, c'était fatal. D'ailleurs, la France n'a pas échappé à cette invasion de certains termes anglais. C'est plus spécialement en matière sportive que le vocabulaire français s'est alourdi d'une foule de mots d'outre-manche, prononcés d'ailleurs de la façon la plus cocasse, avec une accentuation des plus drôles.

Le conférencier de l'Alliance Française a intéressé son auditoire avec des chansons bretonnes et provençales. Le patois provençal est joli et chantant, mais c'est du patois. Du moment que nous entrons dans cette voie, il y a un choix aussi vaste que varié pour les linguistes et les folkloristes. Notons, ici, que le folklore français d'aujourd'hui se relie, par une filiation non interrompue, au folklore d'autrefois.

Un conférencier venant ici parler de la France donne la première place, et c'est justice, aux provinces comme la Bretagne, l'Anjou, la Normandie d'où viennent une bonne partie des aïeux des Canadiens français.

Mais depuis la dernière guerre, les régions où les Canadiens se sont battus et ont séjourné de longs mois, où bien des leurs ont trouvé une mort glorieuse, sollicitent aussi l'attention. Ainsi sont les Flandres, l'Artois, la Somme, etc. Ces dernières régions possèdent aussi des chansons de terroir qui rappelleront à plus d'un soldat retour du front des choses déjà entendues. Dans cet ordre d'idées un couplet d'une chanson en patois artésien est d'actualité.

Fais dodo,
Min p'tit coco,
Fais dodo. J'ai core à faire,
Parc' ch'est poent eun loss' qu'et' mère,
All veut qu't'euch's bon temps su terre,
Min p'tit coco,
Fais dodo.

Il y en a comme cela une douzaine. Mais il ne faut abuser de la patience de personne. Il s'agissait d'établir que le patois est parfois original. C'est fait.

ALEXANDRE GEORGES

Les années passent. Le Temps, dans sa marche implacable, fane les violettes printanières, effeuille les roses, mordore les frondaisons, égaille même ses neiges sur les cheveux jadis blonds, sur les frisettes autrefois brunes ou noires, mais rien ne peut affaiblir le souvenir des primeurs de la vie.

C'est en vertu d'une de ces réminiscences réveillées par l'audition du « Chemin de Croix » d'Alexandre Georges au Monument National que nous donnons quelques notes sur la prime jeunesse du maître-compositeur.

Dans une petite ville du Pas-de-Calais vis-à-vis l'église paroissiale se trouvait un groupe de vieilles maisons d'une étrange architecture, avec leurs pignons à pas de moineaux d'une allure bien artésienne. C'est dans l'une de ces maisons que naquit Alexandre Georges. Le père Georges, un brave homme, d'allure

plutôt rude, cumulait la fonction de maître chantre à l'église avec le commerce des cierges et le métier de relieur : avec ces trois cordes à son arc il arrivait à élever sa famille. D'une forte stature, il possédait une superbe voix de basse profonde. A Pâques lorsque, la figure écarlate tranchant sur le surplis blanc, il entonnait : O filii et filiæ, c'était à faire trembler les vieux vitraux. Mais le triomphe du père Georges c'était le « Dies Iræ » qu'il détaillait de façon à vous donner le frisson.

C'est avec son père que le jeune Alexandre prit ses premières leçons de solfège, leçons qui n'étaient pas toujours des plus tendres.

Alexandre avait d'ailleurs un caractère assez fantasque. Il aimait peu l'étude et ses camarades de classe redoutaient ses colères. Notre futur compositeur avait la tête près du bonnet et n'admettait pas les longues discussions. Bien souvent, au lieu de prendre le chemin de l'école, il allait flâner dans le bois de Saint-Michel, un joli bois qui se trouve à proximité de la ville et d'où on découvre un panorama superbe.

Il restait des journées entières à contempler la nature. Le soir, lorsque le soleil déjà caché derrière l'horizon assombrissait un peu la plaine, Alexandre revenait à la ville. Il s'était enivré d'air pur et de liberté. Il avait écouté l'orchestre des oiseaux dans les arbres. Sous les herbes, des violonistes de grand courage, sauterelles et scarabées avaient joué pour lui d'étranges fantaisies.

L'écolier regagnait le logis paternel, où il était accueilli avec bienveillance par sa mère qui disait : « C'est un enfant pas comme les autres, pourquoi le contrarier ? » Mais le vieux chantre n'entendait pas de cette oreille et il n'était pas toujours tendre pour les escapades de son fils.

Alexandre grandit ainsi, un peu à la diable jusqu'à l'époque où son talent de musicien s'imposa. Tout jeune il avait déjà le feu sacré de la musique et le génie de la composition.

Un de ses oncles, un prêtre, si mes souvenirs sont exacts, s'intéressa tout particulièrement au jeune vir-

tuose et vit à tous les détails de son éducation musicale, jusqu'à ce qu'il entrât à la fameuse école de chant ecclésiastique fondée à Paris par le compositeur Niedermeyer.

A partir de cette époque la carrière d'Alexandre Georges appartient à l'histoire musicale française et c'est aux critiques d'art qu'il est permis de discuter la valeur de ses œuvres. C'est simplement un souvenir d'enfance qui vient d'être évoqué.

DÉJA

Juin, le mois du calme, après l'activité fébrile qui a intensifié les forces productrices du printemps, est à peine au milieu de sa course. L'heure protocolaire de l'été n'a pas encore sonné.

Déjà, cependant, une ombre de tristesse passe au milieu des fleurs épanouies, met une sourdine au chant des oiseaux, tandis que les feuillages, dans la plénitude de leur beauté, nous offrent leur ombre bienveillante, accueillante, reposante. Il semble que la joie de vivre est répandue sur toute la terre. Tout ce qui vibre, tout ce qui se meut, tout ce qui chante, tout ce qui fleurit, tout ce qui verdoie en jouit avec plénitude.

Ce n'est cependant qu'une vaine apparence : la mort n'a pas abdiqué ses droits, au milieu de cette exubérance de soleil et de vie. Elle veille, elle guette, elle frappe, elle supprime.

Un rien nous rappelle à cette réalité.

Ce rien, ce sont les quelques feuilles déjà tombées, fanées, qui font des taches tristes sur les pelouses, que déjà nous foulons aux pieds dans les parcs. Nous regardons les dômes de verdure. La feuillée est si dense que l'on ne s'aperçoit pas des quelques disparues.

L'impression causée par ces feuilles déjà mortes, alors qu'elles viennent à peine de sortir toutes virginales des bourgeons sous les caresses de l'avril a quelque chose de déconcertant, de profondément triste. Nous avons encore le souvenir tout rapproché du lourd pallium de neige qui faisait plier sinistrement

les bras dénudés des arbres. Nous frissonnons à cette évocation des rigueurs hibernales. Nous avons assisté, avec joie, à l'éclosion de la verdure et à peine avons-nous vu les feuilles se former que déjà quelques-unes sont frappées par l'illassable guetteuse, par la mort.

Feuilles d'un jour, vous êtes bien l'image de notre vie incertaine, fragile, décevante. Chaque jour, dans la grande ville, la mort se penche sur des berceaux, enlevant, sans pitié, aux mères désolées des enfants qui souriaient à la joie de vivre ! Petites feuilles qui tombez sans avoir connu les cruelles heures de l'automne expirant, sans avoir senti la main brutale de l'hiver, assassin des dernières frondaisons, vous n'avez pas vécu, vous ne jouirez pas des charmes de l'été, mais vous ne souffrirez pas. Ainsi sera-t-il des enfants que la mort fauche dans les berceaux ; ils ne connaîtront pas les bonheurs de la vie. Mais ils n'en verront pas les laideurs, les rancœurs, les trahisons.

Devons-nous les plaindre de cette disparition prématurée de la scène de toutes les joies, de toutes les caresses, mais aussi de toutes les tristesses, de toutes les peines, de toutes les douleurs ?

Petites feuilles qui tombez de l'érable touffu, sans même que la place que vous avez quittée paraisse vide dans la luxuriance des verdures ; petits enfants qui dans le tourbillon de la grande ville disparaissez sans que, sauf vos proches parents, personne ne songe à votre blanc départ, peut-être auriez-vous connu la renommée, peut-être aussi la médiocrité, l'oubli eussent-ils été votre destin.

Doit-on vous plaindre de ne plus être déjà ?

Feuilles mortes en leur printemps, amours déjà brisées alors qu'il semble qu'elles venaient seulement de s'épanouir, tout cela, Madame, c'est la vie dont rien n'est la plus proche voisine que la mort.

Que la désillusion vienne un peu plus tôt, un peu plus tard, que la trahison soit venue hier, qu'elle vienne aujourd'hui ou demain, nous n'aurons qu'une même exclamation toute de regret et pleine de réalité : déjà !

TABLE DE MATIÈRES

Être de chez nous 11
L'éducation 13
Le film qui tue 15
La muse et l'enfant 18
Une vraie mère 19
Les enfants 22
Amour maternel 24
La plus belle 26
Un portrait 28
Choses agrestes 31
L'épopée canadienne 33
Les coquelicots 34
Jeunesse d'épopée 36
Le blé de l'immortalité 37
L'infrangible symbole 40
Je me souviens 42
La pendule de Laurier 45
Foch 47
Roses et lauriers 49
Au drapeau 51
Le beau féminisme 54
Devant Verdun 56
Les As 58
Le sacrifice 60
Les Inconnus 63
Ceux de 1870 64
Alsace 67
Ouvrez le ban 69
Metz s'est souvenu 72
La vierge de France 75
Suzanne-Nationale 77
Vision du président 79
Loups et brebis 82
Tranche de vie 84
L'humanité 87

Mieux que cela 89
La civilisation 91
Sous le voile 93
Déméningite 96
Les vieux ménages 98
Impératrices 101
Ad Astra 104
La passerelle 106
Le pêcheur 109
La vie 111
Fantaisie estivale 113
Miserere 115
En patoisant 117
Alexandre Georges 119
Déjà 121